

La Cité Ménard

Henry Gréville

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Chapitre 1

Un timbre sec et clair fit entendre six coups ; avant que le dernier eût cessé de vibrer, une cloche lancée à toute volée par un bras robuste tinta pendant quelques secondes à peine. Un bruit de métiers qui s'arrêtent, de vapeur qui s'échappe, d'outils qui résonnent sur le chêne dur des établis, succéda au silence du travail ; derrière la porte énorme qui donne sur la rue Rochechouart, une rumeur sourde, qui croissait d'instant en instant comme une marée montante, remplit la voûte immense des ateliers Godillot. On eût dit une ruche monstrueuse, mise en révolution par quelque événement dynastique.

La grande porte s'ébranla sous la poussée de plusieurs centaines de bras, s'ouvrit et alla battre le mur des deux côtés, laissant jaillir un torrent humain qui, irrésistiblement lancé, déborda aussitôt à gauche et à droite, se précipita contre la muraille d'en face à travers toute la largeur de la voie, et se divisa en deux courants dont l'un descendait vers Paris et l'autre montait vers Montmartre. Les hommes succédaient aux hommes, serrés comme un flot de moutons, se poussant rudement sans y prendre garde, parlant haut, gesticulant avec violence de tous leurs membres, engourdis par le travail assidu d'un atelier où le chef ne plaisante pas, respirant à grand bruit et à longues gorgées l'air libre du dehors après l'air vicié des salles trop peuplées. Une clameur qui s'entend de loin chaque soir monta entre les deux rangées de maisons : cris d'appel, grossières plaisanteries, refrains de chansons, murmures de colère, querelles de compagnons… À

cette clameur qui fait trembler deux fois par jour les paisibles boutiquiers de la rue Rochechouart, les mères appelèrent leurs enfants qui jouaient sur les trottoirs et obtinrent l'obéissance avec ce seul mot : Voilà les Godillots qui sortent.

Une calèche découverte montait lentement, voiturant quatre Anglais qui se faisaient hisser jusqu'à Montmartre pour voir le coucher du soleil. Les quolibets, les lazzis, quelques imprécations contre les riches qui vont en voiture, accueillirent les étrangers qui contemplaient d'un air ahuri la rue en pente, noire de peuple, pavée pour ainsi dire de têtes grouillantes aux expressions les plus diverses, puis la calèche gagna le boulevard et disparut au petit trot de son cheval efflanqué.

Dans le désordre de la première poussée s'était fait une sorte de classement ; les plus désireux de partir s'étaient éparpillés dans toutes les directions avec des cris et des rires grossiers ; beaucoup d'entre eux avaient été rejoints par des femmes sorties un peu avant et qui les attendaient au coin des rues voisines ; les bons ouvriers prenaient maintenant le chemin du logis par bandes d'amis ou de voisins et causaient d'une voix plus contenue.

Ce n'étaient pas les plus jeunes ni les mieux mis, mais leurs habits étaient propres et raccommodés ; ils marchaient paisiblement au milieu de la chaussée, gravissant la pente d'un pas soutenu, sans hâte. Les mères rouvraient les portes, et les enfants avaient repris leurs jeux sur le trottoir ; quand par hasard un groupe rencontrait un bambin qui, mal aguerri, frais émoulu de sa terreur récente, regardait de bas en haut d'un air inquiet ces figures colorées par le hâle et la fumée des ateliers, le groupe se séparait, et souvent un père de famille, songeant sans le savoir à ses

petits à lui, qui jouaient là-haut sur la butte, posait en passant sa main brune aux ongles noirs sur la chevelure soignée du petit boutiquier. De ceux-là, les mères n'avaient pas peur.

Au premier choc de la sortie, une jeune fille simplement vêtue de noir, un petit fichu de dentelle sur la tête, s'était effacée contre le mur, à droite de la porte. Elle attendait quelqu'un, mais elle savait que celui-là ne serait pas des premiers à sortir. Quoique habituée à de telles rencontres, elle ne put se défendre d'une sorte de frayeur en se voyant pour ainsi dire noyée dans le flot toujours renouvelé. Baissant la tête, éteignant son regard, elle se fit toute petite et ne reçut aucune injure ; à peine quelque compliment brutal dans sa forme amena-t-il une faible rougeur à ses joues. Elle avait pleuré, c'était facile à voir, et sauf quelques-uns – il y a des méchants partout, – ces hommes sans éducation eussent trouvé lâche de taquiner une femme qui avait du chagrin.

Quand les rangs se furent éclaircis et qu'on put examiner ceux qui sortaient, la jeune fille commença une investigation minutieuse ; d'autres femmes qui avaient attendu comme elle avaient déjà rencontré ceux qu'elles cherchaient ; elle se trouvait seule, mais n'en parut point embarrassée ; elle avait d'autres soucis que celui-là. Enfin elle fit un pas en avant et arrêta un ouvrier vêtu d'un veston foncé, qui prenait d'un pas un peu lourd le chemin du boulevard, en causant avec un camarade plus jeune et plus brillant.

— Monsieur Linot, dit-elle, votre femme est accouchée à une heure de l'après-midi.

L'ouvrier tressaillit et s'arrêta.

— Ah ! mademoiselle Cécile, dit-il avec un sourire, c'est vous qui m'apportez la bonne nouvelle. Merci. Fille ou garçon ?

— Un garçon.

— Juste ce que je voulais. Comme ça se trouve ! On est content, là-haut, hein ?

L'expression joyeuse de ses traits fatigués changea soudain ; la larme d'attendrissement qu'il voulait cacher sous une plaisanterie se sécha sous sa paupière. La jeune fille semblait hésiter à répondre.

— Qu'est-ce qu'il y a ? reprit-il d'une voix qui tremblait. L'enfant vit ?

— Oui… C'est la mère qui n'est pas bien, répondit Cécile.

— Eh bien, Linot, je te quitte, fit le camarade, qui n'avait encore rien dit ; si tout va bien, tu me trouveras dans une heure au Gas normand. Si tu ne viens pas dans deux heures, j'irai voir là-haut ce qui se passe.

Linot fit un signe de tête et suivit à la hâte Cécile, qui marchait très vite. L'ouvrier cherchait à éviter la pensée douloureuse qui l'obsédait ; ne pouvant y parvenir, il questionna :

— Comment se fait-il, mademoiselle, que ce soit vous qui ayez pensé à venir me chercher ?

— Il n'y avait personne, répliqua la jeune fille : je m'étais mise un peu en retard ce matin, et toutes les dames étaient parties à l'ouvrage, excepté madame Gardin, qui a perdu son petit cette nuit. La pauvre femme, il n'y a rien à lui demander, à celle-là. Je n'ai pas fait ma journée, voilà tout.

Linot tournait une question dans sa tête ; mais une sorte de pudeur, naturelle aux gens frustes, l'empêchait de vouloir paraître trop sensible, trop geignard, comme ils disent. Cependant l'inquiétude le poussait ; il dit à voix basse :

— Elle est très mal, la mère, mademoiselle Cécile ?

— Oui, répondit la jeune fille en pressant le pas ; malgré la roideur de la pente, ils se mirent à escalader l'escalier de la rue Chappe, au bas de laquelle un marchand de vin ingénieux a pris pour enseigne de sa boutique : À l'échelle de Jacob. Mais les anges y montent rarement.

— Qu'est-ce qu'elle a eu ?

— Le médecin vous le dira, fit Cécile en baissant la tête. Ils étaient arrivés au premier palier.

— Ah ! le médecin est venu ? fit Linot inquiet, en pensant que cela allait coûter très cher.

— Oui, c'est un bon médecin. Il soigne les malades pour son plaisir. Vous le connaissez bien, c'est M. Régnier.

— C'est un brave homme ! fit Linot rassuré ; le docteur Régnier n'envoyait sa note que dans les maisons riches. Et il dit qu'elle va mal ?

— Oui.

Cécile passa devant et enfila un autre escalier ; l'eau coulait rapidement dans la rigole en pente roide qui l'accompagnait et faisait un joli bruit gai et printanier. Les cerisiers et les abricotiers des jardins voisins répandaient sur l'escalier une pluie de pétales blancs ; le soleil, avant de disparaître, envoyait à cette journée

d'avril le plus triomphant adieu. Cécile sentit son cœur se gonfler d'amertume : tant de lumière et de douceur lui faisaient de la peine pour ceux qui souffraient.

— Est-ce qu'elle est seule, mademoiselle Cécile, pendant que vous êtes avec moi ?

— Non, sa mère est venue ; je l'ai envoyé chercher.

Linot fronça le sourcil ; il n'aimait pas sa belle-mère, qui le blâmait constamment, et qui n'avait cessé de considérer la venue prochaine de l'enfant comme une calamité.

— Il ne fallait pas, dit-il d'un ton grognon.

— Il le fallait, répliqua doucement Cécile.

Ils avaient fini de monter, car ils étaient au sommet de la butte. Ils franchirent une large grille ouverte à deux battants, puis Cécile courut devant et monta les quatre étages de l'escalier comme un sylphe. Linot, plus lourd et déjà essoufflé par la rude escalade qu'il venait de faire si vite, s'appuya à la rampe en fer forgé d'un dessin ancien, qui contournait l'escalier assez spacieux, et monta en soupirant à chaque marche. Il n'avait pas atteint le second étage lorsque Cécile revint à lui et lui mit la main sur l'épaule avec une douceur compatissante.

— Ne montez pas si vite, dit-elle d'une voix brisée. Son visage portait une expression austère et douloureuse ; ses traits avaient pâli subitement, et ses yeux étaient pleins de larmes.

— Après avoir tant couru, ce n'est pas quelques marches de plus ou de moins, commença l'ouvrier. Comment va-t-elle ?

Cécile garda le silence, lui barrant toujours le passage.

— Vous ne dites rien ? Est-ce que… ?

Sans proférer le moindre son, il écarta violemment la jeune fille, dans l'escalier qui tremblait sous son pas lourd, entra dans son appartement par la porte restée ouverte et s'arrêta sur le seuil de la seconde pièce avec un frisson qui le secoua tout entier. Sur le lit, sa femme reposait toute blanche, le visage tranquille, recouverte d'un drap, et une bougie brûlait auprès dans l'unique chandelier de leur modeste ménage.

Il restait sur le seuil, hébété, ne pouvant croire à ce qu'il voyait ; d'un geste machinal il ôta sa casquette et laissa retomber lentement sa main droite le long de son corps. Sa main gauche cherchait un appui ; il trouva l'épaule de Cécile et tomba dessus avec un sanglot semblable à un cri.

Sa belle-mère, qui rentrait en ce moment, après un bout de conversation chez une voisine, l'attaqua par derrière.

— Eh bien, Linot, lui dit-elle de sa voix bruyante et vulgaire, je vous l'avais bien dit qu'elle en mourrait, la pauvre femme ! Mais les belles-mères ont toujours tort, et leurs gendres sont là pour les envoyer promener…

Linot releva la tête et regarda celle qui lui parlait avec une colère qui fit aussitôt place au dégoût.

— Vous pouvez bien dire ce que vous voudrez, allez, lui dit-il ; dans le temps ça me faisait de la peine à cause d'elle, parce qu'elle l'entendait ; mais à présent, ça ne me fait plus rien du tout !

Il s'approcha du lit, leur pauvre lit de noce, acheté jadis chez Crépin avec de longues journées de travail et des heures supplé-

mentaires le dimanche. L'acajou était encore neuf ; ils avaient à peine fini de le payer.

La belle-mère continuait à défiler son chapelet de reproches ; Linot n'y prenait pas garde et pleurait à chaudes larmes. Il aimait sa femme, le pauvre homme ! Ils avaient été mariés deux ans et demi. Ce n'était pas une bien longue habitude, et cependant il pensait que jamais une autre ne pourrait remplir la place de la défunte. Elle n'était ni très jolie ni très gaie, mais elle répandait autour d'elle une tranquillité délicieuse pour l'ouvrier qui rentrait fatigué de son travail. Quand le soir il entendait la cité résonner de mille bruits discordants, il regardait son petit intérieur tranquille où ni elle ni lui ne criaient jamais, et il se sentait content. C'est ce contentement-là qu'il voyait perdu pour toujours.

La voix aigre de madame Boucard finit cependant par le tirer de sa douleur, et il se tourna vers elle, sans craindre de lui montrer son visage ruisselant de larmes.

— Laissez-moi tranquille, dit-il d'une voix brisée ; je vous ai supportée tout le temps pour l'amour d'elle, mais maintenant j'espère que vous n'allez pas m'ennuyer, hein ?

— C'est ça, Linot, c'est très bien, glapit madame Boucard ; à présent je n'aurai plus le droit de pleurer ma fille ! C'est très bien ! Mais qu'est-ce qu'il y a à attendre d'un homme qui ne demande pas seulement à voir son enfant ?

Linot se leva brusquement : c'est vrai ! il avait oublié qu'il avait un enfant ! Avant qu'il pût faire une question, Cécile entra, portant sur son bras gauche, avec de tendres précautions, un paquet de linge où se détachait, en rouge foncé, une petite face grimaçante.

— C'est… c'est mon petit ? balbutia Linot tout surpris, presque désappointé. Il s'était toujours figuré son enfant blanc et rose, comme tous les poupons que les mères orgueilleuses étalent, l'après-midi, sur les bancs des boulevards.

— Embrassez ce pauvre chéri, dit la voix douce de Cécile. Ce n'est pas sa faute…

Linot effleura de ses lèvres gonflées par les larmes la petite face à la peau si douce ; il avait peur, peur de l'enfant, tant il lui semblait fragile et peu attrayant.

— Vous verrez comme il sera beau.

— C'est tout le portrait de ma pauvre fille, dit madame Boucard sans pitié. Ah ! si j'avais su, on m'aurait hachée plutôt que de la donner à cet homme-là.

Cécile entraîna prudemment la matrone par l'escalier, et Linot resta seul avec la morte.

q

Chapitre 2

— Qu'est-ce que nous allons en faire, de cet enfant ? demanda madame Boucard, quand, deux ou trois heures après, un calme relatif, le calme qui suit une mort imprévue, se fut établi dans la maison. Tous les voisins et voisines étaient venus voir la pauvre femme ; on avait admiré le bébé, on l'avait plaint autant et plus que de raison. Linot, ahuri, s'était laissé serrer la main par une foule de gens qu'il croyait n'avoir jamais vus et qu'à coup sûr il

n'eût pu reconnaître ; c'étaient pourtant ses voisins, les habitants de la vaste cité. Mais il s'en allait de bonne heure, rentrait à six heures et demie, ne sortait guère le soir, et le dimanche cultivait avec ardeur le petit jardin qui dépendait de son logement, si bien qu'il ne connaissait presque personne.

Ce monde s'était retiré, les uns pour souper, les autres pour flâner, et le petit appartement se trouvait rendu à la solitude. Linot s'était enfermé avec sa femme, et madame Boucard n'avait plus envie d'aller le troubler.

— Qu'est-ce que nous allons faire de cet enfant-là ? répéta la brave femme, chez qui la douleur de perdre sa fille avait ravivé toute l'acrimonie de sa nature, puissamment douée sous ce rapport.

Cécile, qui tenait l'enfant couché sur ses genoux, ne répondit rien et regarda tristement la petite face bouffie, alors tranquille.

— On ne peut pas éternellement le nourrir d'eau sucrée, reprit la grand-mère. Ce qui m'étonne, c'est qu'il n'ait pas encore crié famine ; ça ne va pas tarder, allez !

— En attendant, on peut le nourrir au biberon, suggéra Cécile.

— Qui est-ce qui le nourrira ? ça n'est pas moi, toujours ! Après le mal que j'ai eu à élever ma malheureuse enfant, je ne vais pas recommencer pour celui-là, bien sûr !

Cécile ne répondit pas. Une pensée mal définie allait et venait sur son visage mobile, changeant l'expression de ses traits plus fins que réguliers, mais doués d'un charme indicible.

— Eh bien, dites-le donc, puisque vous l'avez pris sous votre protection ; dites-le donc, ce qu'on va en faire ! Nous n'allons pas rester là toute la nuit, je suppose.

— Je le coucherai avec moi dans ma chambre, dit Cécile doucement. Il ne faut pas qu'il vous dérange.

— Est-ce que vous croyez que je vais dormir, moi ? Et cette pauvre femme qui est là, qui est-ce qui la veillerait ? Ah ! Seigneur, si on m'avait dit que c'est moi qui enterrerais ma fille !

L'enfant agita ses mains rouges et microscopiques ; le visage pourpre devint violet, et il tira de sa petite poitrine un vagissement prolongé.

— Là ! voilà que ça commence, fit la grand-mère. Qu'est-ce que nous allons devenir ?

Cécile fit prendre de l'eau sucrée au nouveau-né, mais il se montrait d'un appétit robuste, et cette nourriture ne devait pas lui suffire longtemps.

— Nous verrons demain, dit la jeune fille ; je l'emporte en attendant.

Linot ouvrit la porte de la pièce voisine ; il était si pâle et si défait que sa belle-mère elle-même en eut pitié.

— On va le soigner, votre petit, dit-elle ; ne vous en tourmentez pas, il est en de bonnes mains.

— Il faudrait une nourrice, n'est-ce pas ? fit le père en jetant autour de lui un regard désespéré ; il ne faut pas le laisser mourir ; je n'ai plus que lui, ajouta-t-il avec un sanglot.

— Soyez tranquille, on en trouvera une.

— Pas trop loin ? insista Linot, je pourrai le voir.

— Nous verrons, nous verrons ; du reste, ça dépendra de ce que vous voudrez y mettre ; plus il sera loin, moins ça vous coûtera cher, vous savez.

Linot fit un geste d'indifférence.

— À présent, qu'est-ce que je dépenserai pour moi ? dit-il d'un ton lassé : tout ce que je gagnerai sera pour lui…

— Nous ferons pour le mieux, monsieur Linot, dit Cécile.

L'ouvrier la regarda avec reconnaissance. Il lui savait bon gré de la douceur qu'elle mettait à lui parler. Cette petite ouvrière qu'il connaissait à peine lui témoignait la sollicitude d'une fille pour son père, et il sentait bien que c'était le grand cœur de cette enfant qui lui dictait sa conduite.

— Vous l'emportez ? dit-il avec regret, quand il vit qu'elle se préparait à quitter la chambre, l'enfant toujours sur le bras.

— Il le faut bien, monsieur Linot. Voulez-vous l'embrasser ?

Il approcha son visage, cette fois sans plus de crainte, et appuya longuement ses lèvres sur le front de son petit garçon. Au moment où le cœur du pauvre père allait éclater en sanglots, Cécile retira doucement l'enfant et leva le doigt en disant : Chut !

Linot soumis étouffa ses larmes et suivit du regard la jeune fille qui disparut dans l'escalier avec son précieux fardeau.

q

Chapitre 3

Le soleil matinal de six heures baignait le jardin plein de verdure et la plaine jusqu'aux coteaux de Montmartre ; la cité réveillée bruissait déjà depuis une heure, quand Cécile reparut avec son petit protégé. Brisé par la fatigue, Linot s'était endormi dans la première pièce. Assis sur une chaise de paille, devant la table où il prenait ses repas, il avait appuyé sa tête endolorie sur ses bras croisés, et il dormait tout habillé, d'un sommeil lourd et pénible, plein de rêves anxieux, auxquels il ne pouvait s'arracher. Dans la chambre de la morte, elle vit par la porte ouverte madame Boucard, qui dormait aussi dans un fauteuil, l'unique fauteuil de la maison, acheté d'occasion par Linot pendant les derniers jours de la grossesse de sa femme. C'est là-dedans qu'il espérait la voir, souriante et guérie, donnant le sein à leur nouveau-né… Au moins, madame Boucard y avait-elle trouvé quelques heures de bon sommeil.

Cécile mit l'enfant endormi dans son berceau, placé à dessein dans la première pièce, et s'occupa dans la cuisine à préparer à manger à ces pauvres gens qui n'avaient pris aucune nourriture depuis le déjeuner de la veille. Elle eut bientôt fait un peu de soupe, qu'elle posa fumante sur le coin de la table. Elle hésitait pourtant à réveiller les dormeurs, lorsqu'un vagissement du petit garçon les tira tous les deux de l'oubli momentané qui leur faisait tant de bien.

Ils se levèrent en sursaut, presque du même mouvement, et furent tout étonnés de voir Cécile penchée sur le berceau, s'efforçant de calmer l'enfant.

Mais, cette fois, il ne se payait ni d'eau sucrée ni de bonnes paroles ; il réclamait impérieusement une nourriture plus substantielle, et ses cris devenaient de plus en plus aigus.

— Attendez, dit Cécile ; j'ai une idée, elle est peut-être bonne ; si elle est mauvaise, nous en chercherons une autre. Mangez en attendant ; voilà la soupe toute chaude.

Elle prit l'enfant avec l'adresse d'une nourrice consommée et disparut dans l'escalier.

— Où va-t-elle ? demanda Linot.

Madame Boucard fit un geste quelconque et s'approcha de la soupière. Linot prit sa casquette et suivit Cécile ; il avait déjà peur qu'il n'arrivât malheur à son fils.

Il n'alla pas bien loin. Dans le même escalier, deux étages au-dessus, la jeune fille avait poussé une porte entrouverte ; Linot s'arrêta sur le seuil avec un respect plein de retours amers sur lui-même : il l'avait oublié, la mort avait visité cette maison deux fois dans la même journée ; chez lui elle avait pris la mère, ici elle avait pris l'enfant.

Dans la salle à manger brûlait une bougie, dont la flamme jaune paraissait singulièrement lugubre à la clarté de ce jour triomphant. Un berceau, tout pareil à celui de là-haut, avec ses petits rideaux de perse bleue et blanche, était tout contre la table, et dans le berceau un enfant de trois mois, d'une blancheur navrante et auquel la mort donnait une expression de placidité auguste.

Dans un coin, sur une chaise, tournée à demi et les bras appuyés sur le dossier, la mère regardait le berceau et ne pleurait

pas. Elle avait pleuré avant, pendant la courte maladie, quand elle espérait et luttait ; depuis la veille elle regardait d'un œil sec ce qui avait été sa meilleure joie, et pensait désormais que le reste du monde lui importait bien peu.

C'est toujours le dernier enfant qu'on aime le mieux, tant qu'il est petit, et en ce moment la mère avait oublié l'autre.

Après avoir couvert d'un mouchoir le visage de celui qu'elle portait, Cécile entra doucement, alla jusqu'au berceau, se pencha sur la petite face de cire qui reposait sur l'oreiller et la baisa pieusement, puis elle se dirigea vers la mère.

— Votre lait vous fait bien mal, madame Gardin ! dit-elle.

— Oui, répondit la pauvre femme ; qu'est-ce que ça fait ?

— Avez-vous pris quelque chose pour le faire passer ?

— Non.

— Vous ne faites rien ?

— Comment voulez-vous que je pense à autre chose qu'à celui qui est là ?

Elle indiqua d'un geste à peine ébauché le petit cadavre et laissa tomber sa tête fatiguée sur le dossier de sa chaise.

Cécile s'approcha d'elle et lui mit sur l'épaule la main qu'elle avait de libre.

— Vous avez beaucoup de lait, dites ? fit-elle d'une voix insinuante.

— Ah ! Dieu ! oui ! le chagrin ne me l'a pas fait passer !

Une douleur aiguë comme un mal de dent contracta le visage de la malheureuse. Cécile entrouvrit doucement son fichu mal croisé. Les grosses veines bleues bosselaient la peau brûlante : le sein dur et tendu semblait prêt à éclater ; ce contact si léger de Cécile fit bondir la pauvre femme.

— Vous me faites mal, dit-elle avec un frisson répété qui la parcourut deux ou trois fois de la tête aux pieds ; elle voulait refermer son fichu, mais Cécile avait ôté le mouchoir qui couvrait le nouveau-né, et déjà celui-ci, soutenu par son bras, réveillé par le mouvement, avançait ses lèvres goulues vers la source de vie.

— Qu'est-ce que c'est ? cria la mère en pâlissant.

— Un orphelin qui meurt de faim. Faites-lui la charité d'un peu de ce lait qui vous fait mal ; ce sera une bonne œuvre, madame Gardin !

Le petit tétait déjà ; il avait collé son visage tout contre la peau sèche et brûlante où une moiteur salutaire perlait à son contact, et le visage contracté de la malheureuse femme prit une expression moins pénible.

Soudain, la pensée, engourdie par le soulagement tout physique qu'elle éprouvait, lui revint cruellement.

— Je ne veux pas, s'écria-t-elle en repoussant l'enfant que Cécile soutenait, toujours agenouillée devant elle. Je ne veux pas ! Le lait appartient à mon petit ; je ne veux pas qu'un autre le lui prenne.

Le visage de Cécile fut soudain inondé de larmes.

— Il n'en a plus besoin, madame Gardin, dit-elle d'une voix suppliante, et celui-ci va mourir si vous le repoussez ; ayez pitié de lui !

L'enfant dérangé dans son repas criait à tue-tête ; la jeune fille le replaça doucement, et il reprit le sein avec avidité.

— Pensez un peu, madame Gardin, que ce serait très mal de refuser votre lait à l'innocent qui a perdu sa mère…

— Qui ça ? fit distraitement la mère.

— Madame Linot.

— Elle est morte ? C'est celui-là qui aurait dû mourir avec elle, et pas le mien ! Personne n'avait besoin de celui-là, qui n'était pas né, et moi j'avais besoin du mien. Ôtez-le bien vite, Cécile, emportez-le, je n'en veux pas. Ah ! oui, les mères devraient mourir avec leurs petits ; ce serait plus juste !

— Ce n'est pas sa faute, madame Gardin, ce n'est la faute de personne ! Regardez-le, comme il a bonne envie de vivre.

— Je n'en veux pas ! fit délibérément la mère en se levant et en refermant sa robe. Mais la douleur que lui causait la montée du lait, appelé par les lèvres de l'enfant, devint si intolérable qu'elle se laissa retomber sur sa chaise.

— Ah ! que je souffre ! dit-elle d'une voix éteinte.

Cécile lui mit l'enfant sur les genoux. Elle hésita un instant, puis brusquement, avec rage, elle ouvrit sa robe.

— Prends, puisque tu le veux, dit-elle, et puis je souffre trop. Mais vous allez l'emporter, Cécile, et ne le ramenez plus. C'est au

mien que tout appartient ; celui-ci est un voleur. Mon trésor, cria-t-elle au berceau, mon petit, mon chérubin, c'est toi qui étais le maître de tout ici, mon petit garçon !

Les larmes montèrent à ses yeux secs avec une violence extraordinaire, jaillirent en pluie et tombèrent sur ses joues, sur son sein soulagé, sur le nourrisson qui s'endormait à la douce chaleur nourricière, et qui, réveillé, se remit à téter de plus belle.

— Mon fils ! J'avais une fille et je voulais un fils, et je l'avais, et voilà qu'il s'en va ! Ils vont me l'emporter ; – qu'est-ce que je vais devenir ? Pendant les nuits, mon mari est dehors pour son travail, la petite dort comme un plomb ; c'est lui qui me tenait compagnie ; il me réveillait deux ou trois fois, je le prenais pour le nourrir, et il était content ; il me pétrissait avec ses petites mains roses… Tout ça est fini, fini…

Elle buvait ses larmes en parlant et ne songeait plus à repousser l'intrus. Il lui apportait l'illusion, le rêve de toutes ces douceurs perdues ; il poussa un faible vagissement : machinalement, elle l'entoura de ses bras et le berça avec le geste familier aux nourrices.

— Et je vais rester toute seule ; les nuits seront bien longues ! Vous croyez peut-être que je dormirai ? Ah bien oui ! On se déshabitue de dormir quand on a un enfant, et on ne s'en plaint pas…

Revenant soudain à la réalité, elle arracha l'enfant de son sein et le jeta sur les bras de Cécile.

— Mais reprenez-le donc, cria-t-elle en colère ; je n'en veux pas !

— Vous n'êtes pas juste, madame Gardin, dit Cécile, en essayant d'apaiser les cris du petit être qui s'endormit presque subitement dans ses bras compatissants. Il vous a tiré votre lait, qui vous faisait mal, et, au lieu de lui en savoir gré, vous vous fâchez contre lui ! Ce n'est pas bien !

Gardin entrait en ce moment ; il aimait son fils, mais qu'était l'amour de ce père, absent la nuit, souvent endormi le jour, auprès de la tendresse intime de la mère ? Il regarda Cécile avec quelque surprise.

— C'est le petit de la dame qui est morte hier là-haut, lui dit la jeune fille. Si vous vouliez, monsieur Gardin, le père serait bien heureux de le mettre en nourrice chez votre femme : ça lui ferait du bien, à la pauvre dame ; son lait est dans le cas de lui monter à la tête après le chagrin qu'elle vient d'avoir, et comme ça elle serait sauvée. Seulement, si vous ne voulez pas…

— Qu'est-ce que ça peut me faire ? dit Gardin d'un air bourru. La femme fera comme elle voudra : je rentre de l'imprimerie à six heures du matin, il ne me dérangera pas la nuit, bien sûr.

— Je n'en veux pas, dit madame Gardin d'un ton moins résolu. Après ce pauvre petit qui est là, comment veux-tu, Gardin, que je mette un étranger à sa place ?

— Ça te regarde, répondit l'ouvrier en haussant les épaules ; mais si ce nourrisson pouvait empêcher ton lait de te monter à la tête, il me semble que l'affaire ne serait pas si mauvaise.

— Il n'a pas de mère, madame Gardin, reprit Cécile avec ses gestes de suppliante antique et sa voix trempée de larmes ; si vous le gardez, le père le verra tout les jours, il l'aimera ; tandis

que, si on l'envoie en province, il s'en déshabituera, et le pauvre petit ne saura pas ce que c'est que d'avoir une famille.

— C'est bon, on verra, murmura madame Gardin en se levant. Mais je trouve qu'il faut être joliment sans cœur pour parler de tout ça devant ce pauvre petit corps qu'on va emporter.

Elle se pencha sur le berceau, couvrant l'enfant de baisers et de larmes ; mais Cécile comprit que sa partie était gagnée. Elle remonta l'escalier, coucha le petit garçon endormi et tranquille, et redescendit à la hâte. Une demi-heure après, elle reparut avec deux couronnes de perles blanches, telles qu'on en voit chez les marbriers auprès du cimetière Montmartre. Elle en porta une à madame Gardin.

— De la part de M. Linot, dit-elle.

— Le pauvre homme, il a pensé à nous dans son chagrin ! fit la mère, très touchée de ce souvenir.

— Il vous remercie d'avoir eu pitié de son petit garçon, ajouta Cécile.

Elle se hâta de remonter afin de prévenir Linot de son pieux mensonge. Il l'écouta d'un air abruti, la comprit peut-être, mais ne la remercia pas ; il vivait depuis la veille dans un douloureux cauchemar et ne distinguait plus la réalité du rêve. Jamais Cécile ne fut remboursée de cette dépense ; mais elle était de celles qui ne regrettent rien pour une œuvre utile, et si elle veilla quelques nuits de plus, personne n'en sût rien.

Le lendemain matin, à neuf heures, les deux cortèges se dirigèrent vers l'église voisine ; tous les passants crurent qu'on enterrait ensemble la mère et l'enfant moissonnés ensemble ; et pen-

dant ce temps, madame Gardin, dans sa chambre assombrie, écoutait les douces paroles de Cécile, qui la faisait pleurer en lui parlant de son petit garçon et qui présentait à son sein nourricier l'enfant de la morte.

q

Chapitre 4

— C'est un autre petit frère ? demanda timidement Noémi Gardin à Cécile, qui, le dimanche suivant, promenait dans le jardin de la cité le petit garçon endormi. Et c'est toi qui l'as apporté, dis ?

Cécile sourit. Tous les enfants de cette ruche l'aimaient et la tutoyaient.

— C'est moi qui l'ai apporté ; mais il faut le toucher bien doucement, tu sais, de peur de lui faire mal.

— Je sais, répondit d'un air capable la fillette de trois ans et demi ; c'est comme l'autre, celui qui est parti. Moi, je croyais que c'était le même. Mais celui-là est plus petit. Comment s'appelle-t-il ?

— Pierre Linot.

— C'est le fils à Linot, alors ? Et toi, tu es sa petite mère ?

Cécile rougit un peu et se mit à rire.

— Je suis sa petite mère, reprit-elle, comme tu es celle de ta poupée, qu'on a achetée chez le marchand ; sa petite mère, la vraie, est morte ; tu sais qu'on l'a emportée avec ton petit frère.

Le visage de l'enfant devint sérieux. Par un violent effort de mémoire, elle évoqua le souvenir de cet événement, si récent, mais déjà presque effacé ; un petit frère avait remplacé l'autre si vite, qu'elle n'avait pas bien compris la substitution, et surtout n'avait pu s'en affliger.

— Si tu voulais être sage, Noémi, c'est toi qui serais sa petite mère, reprit Cécile. Quand il saura marcher, tu le conduiras à l'asile, tu t'occuperas de lui, tu mettras des tartines dans son panier, tu coudras des boutons à ses culottes. Les petites mères font tout cela.

— Oui, je sais, la nuit, quand les enfants dorment, fit Noémi en hochant la tête ; mais moi, je ne sais pas ! Et puis je dors la nuit !

— Tu coudras le jour, et tu apprendras. Il n'a plus de maman, le pauvre petit ; nous sommes toutes ses mamans ici : il faut que nous lui soyons toutes bonnes à quelque chose. Ta mère le nourrit de son lait ; toi, tu seras sa petite mère toute la journée.

— Eh bien, et toi ?

— Moi, soupira Cécile, je suis sa petite mère le dimanche… je ferai ce que je pourrai ; pas grand-chose peut-être, mais on verra.

Noémi ne retourna pas aux petits tas de sable qu'elle appelait des pâtés ; assise à terre, ses cheveux ébouriffés dans les yeux, elle méditait sur la perspective nouvelle que Cécile venait de lui ouvrir. Recoudre des boutons de culotte n'était pas une opération facile ; dans ses idées, c'était un véritable brevet de capacité, et elle se sentait fort incapable de postuler. Après une méditation

très longue pour son âge, elle leva vers la jeune fille son nez barbouillé de terre.

— Est-ce qu'il en portera bientôt, des culottes ? demanda-t-elle un peu inquiète.

— Pas avant un an et demi au moins, répondit Cécile. Tu as le temps de te préparer ; tu auras cinq ans, dans ce temps-là.

Noémi, satisfaite de savoir qu'elle pouvait faire un stage, retourna à ses pâtés de terre, et bientôt ce n'est pas seulement sur le nez qu'elle en eut, mais sur tout son museau rose.

Cécile marchait lentement dans l'ombre grêle d'avril ; les arbres s'étaient couverts de feuilles plus tard que de coutume, et le soleil jetait dans l'allée de vieux tilleuls une chaleur presque comparable à celle de juin. Les jardinets étaient néanmoins pleins de travailleurs affairés ; pas d'enclos qui n'eût au moins un laboureur s'escrimant avec une bêche, un herseur retournant la semence avec un râteau, et deux ou trois enfants pleins de bonne volonté, qui eussent volontiers mis tout sens dessus dessous, mais que la vue de leur père laboureur retenait dans les bornes d'une sagesse bien pensante. Les mères descendaient plus tard ; elles étaient toutes occupées à mettre en ordre leur logis.

Dans les ménages d'ouvriers, c'est le dimanche qui est le jour du nettoyage général. Occupées toute la semaine, rentrant souvent plus tard le samedi, à cause de quelque course imprévue, d'ouvrage à reporter, de comptes à vérifier, les ouvrières se hâtent de souper et de s'endormir. Mais le dimanche, dès l'aube, la ruche retentit de sons aigus et pressés : ce sont les brosses grinçant sur l'évier, les coups de balai sonores dans les coins qui s'obstinent à garder la poussière ; si les plinthes ont une âme ou

seulement une vague sensibilité, elles doivent redouter cruellement ce jour-là. On entend du haut en bas de la rampe de l'escalier gémir sous les mains affairées des jeunes garçons qui montent l'un après l'autre assez de seaux d'eau pour faire croire à la légende des Danaïdes. On voit à tous les étages des mains s'agitant pour secouer des torchons d'où s'échappent des nuées de duvets variés de formes et de couleur, et au-dessus des garde-manger de bois percés de trous en losange qui garnissent les fenêtres des cuisines, on aperçoit, surmontées de têtes sérieuses et absorbées, des mains chaussées de bottines qui manient activement le cirage et la brosse. Je ne sais si jamais un philosophe a remarqué combien quelqu'un qui cire ses souliers a l'air méditatif et convaincu.

C'est de ce travail acharné des ménagères que naît toute la joie du dimanche. Le jour de repos n'est en vérité qu'une demi-journée, car quelle est la femme un peu soigneuse qui consentirait à sortir avant d'avoir mis toute sa maison en ordre ? Et les vêtements du mari, qui les brosse ? Les habits propres des enfants, qui les a cousus, raccommodés, blanchis, repassés ? La Providence, qui veut bien qu'on chôme le dimanche, a négligé de créer un ange spécial chargé le samedi de laver les cuisines, balayer sous les lits, mettre les tiroirs en ordre et recoudre ces fameux boutons aux vêtements de MM. les gamins.

Cécile ne faisait point son petit ménage le dimanche. Tous les matins, avant de partir pour l'atelier de couture, elle passait une heure à chasser la poussière des moindres coins ; en rentrant, elle préparait ses vêtements du lendemain. Son repas était vite fait ; – elle n'allumait point de feu, hormis dans les grands froids, pour dégeler un peu sa chambrette voisine du toit, et les usten-

siles qu'elle employait étaient aussitôt remis en place. Sa vieille tante, qui occupait une chambre contiguë, se suffisait encore à elle-même, et si elle gagnait peu d'argent à faire des raccommodages à la journée, au moins ne dépensait-elle presque rien. Ces deux femmes vivaient heureuses, ne demandaient à la destinée rien de plus que ce qu'elle leur apportait, et, ne se connaissant pas d'ennemi, ne redoutaient qu'une chose : les mortes saisons, qui réduisaient leurs ressources et les contraignaient à dévorer deux fois par an les petites économies si patiemment amassées pendant la saison du travail.

— Ce n'est pas encore cette année que j'achèterai ma glace, disait Cécile en souriant avec un peu de regret chaque fois que le trésor se trouvait entamé.

Le rêve de la jeune fille était de mettre une glace sur sa vilaine petite cheminée de bois peint en imitation de marbre, que le propriétaire n'avait pas jugé à propos de surmonter d'un ornement fait pour les appartements seuls, et très déplacé dans une chambre.

Cécile était libre comme l'air. Sa tante, vieille fille douce et patiente, de celles qui dans les maisons acceptent la plus mauvaise place, le morceau de rebut, la plus vilaine chambre, comme un lot tout naturel, n'avait jamais pensé à la conseiller ni à la soupçonner. La conseiller ! en quoi ? Cécile agissait ouvertement, racontant jour par jour les événements de l'atelier à sa tante, sa confidente naturelle, et sa vie innocente n'avait pas besoin de préceptes pour continuer à être pure. La soupçonner ! de quoi ? Si Cécile avait voulu cacher quelque chose, elle avait assez d'esprit pour tromper facilement une vieille fille ignorante de tout ; –

à quoi bon alors le soupçon qui déshonore également celui qui s'y livre et celui qui en est l'objet ?

Cette liberté, cette indépendance, avaient fait à la jeune fille une position exceptionnelle dans la cité Ménard. N'étant arrêtée par aucune charge de famille, elle pouvait disposer sinon de son temps, au moins de quelques heures, de temps à autre ; aussi, en cas d'accident ou de maladie, était-ce elle qu'on allait chercher tout d'abord. Le docteur Régnier la connaissait bien, et les habitants des maisons qui bordent la rue Ravignan avaient l'habitude de la voir passer, marchant auprès du docteur, doublant ses pas agiles pour se mettre au courant des longues enjambées du brave homme.

On avait d'abord glosé sur la présence de cette jeune fille, le plus souvent nu-tête, qu'on rencontrait si souvent en compagnie de ce monsieur bien couvert, – et puis, lorsqu'on avait su quel motif la poussait à toute heure du jour et de la nuit, le soir le plus souvent, ou le matin à la première heure grise et froide pendant les sombres mois d'hiver, on avait cessé de sourire, et un respect involontaire accompagnait désormais le passage de ce couple bizarre ; elle toute longue et toute mince dans son éternelle robe noire, lui grand, gros et poussif dans son paletot bourru boutonné jusqu'au menton.

La jeune fille avait vingt-deux ans. Depuis huit ans qu'elle travaillait à l'atelier où elle avait été d'abord apprentie, puis ouvrière à deux francs, puis à trois, et gravissant enfin l'échelle des salaires, elle avait fini par être comptée parmi les meilleures ouvrières, et elle était en passe de devenir première, le jour que le hasard d'une aventure galante ou d'une querelle brouillerait mademoiselle avec la patronne. Cécile avait vu et entendu bien des

choses que les jeunes filles du monde doivent ignorer ou sembler ignorer.

Elle savait, par exemple, que les mieux rétribuées de ses compagnes ne gagnaient pas plus de six francs par jour ; avec quoi, alors, payaient-elles les costumes frais qu'on leur voyait à chaque saison ? Quelles rentes mystérieuses leur procuraient ces fichus de dentelle, ces chapeaux mignons, ces cravates brochées, qu'elles étalaient comme un luxe naturel et indispensable ? La corrélation directe entre ces colifichets coûteux et les parties fines du dimanche, où les noms de certains messieurs désignés par leur prénom reparaissaient avec persistance, était trop facile à voir pour que Cécile eût conservé longtemps des doutes. Comment, à quelle époque, avait-elle appris qu'on peut avoir de beaux habits sans dépenser un centime ? Cécile ne put le dire : il lui semblait l'avoir toujours su ; mais cette science précoce n'eut d'autre effet sur elle que de lui inspirer une grande frayeur.

En effet, la vie de ces belles demoiselles n'était pas uniquement composée de tableaux brillants ; le lundi, elles se racontaient entre elles, sans gazer les peintures, sans ménager les mots, des scènes de jalousie, des querelles, qui parfois dégénéraient en rixes. Cécile entendait avec quels termes de mépris elles se traitaient les unes les autres ; lorsqu'un dissentiment éclatait entre elles parfois, sous le prétexte le plus futile, des gros mots, des vérités cruelles s'échangeaient d'un bout à l'autre de l'atelier. La petite apprentie courbait alors la tête, comme si ces injures, dont elle devinait la portée, l'avaient effleurée en passant au-dessus d'elle ; elle rougissait, prête à pleurer, et c'est de ce plongeon dans les boues de Paris qu'elle rapporta le dégoût du vice.

— Jamais, jamais, se dit-elle, on ne m'appellera des noms que ces femmes se jettent à la figure ; jamais on ne me rencontrera avec un homme ; jamais on ne pourra me demander si je suis rentrée chez moi la veille… Et elle se tint parole. Certaines plantes magnifiques croissent le pied dans les eaux croupissantes des marécages ; ce ne sont pas les moins fières, et au bout d'une tige assez haute pour les élever au-dessus de toutes les atteintes de la fange, elles dressent vers le soleil leur fleur blanche et superbe. Cécile était de ces fleurs-là.

Elle eut deux ou trois rudes années à passer : on la plaisanta fort à l'atelier sur sa pruderie ridicule ; elle fut accusée de se singulariser, et on ne peut se figurer combien cette accusation comporte de dédains, de taquineries, de méchancetés ; elle tint bon, riposta parfois, se tut plus souvent, et la patronne, qui était une honnête femme, malgré son langage coloré et d'une saveur plus verte qu'il ne l'eût fallu, finit par la prendre sous sa protection. Désormais Cécile eut le droit de rester honnête, et même jusqu'à un certain point d'imposer plus de réserve dans les expressions de ses compagnes d'atelier, non par ses paroles, mais par son silence, qui tombait comme un manteau de glace sur un discours trop hardi.

Aussi, libre de toute crainte, elle se promenait le dimanche dans le jardin de la cité : les trois allées de beaux vieux arbres respectés par la hache des démolisseurs dans cet étrange jardin, appartenaient à ceux qui n'avaient pas d'enclos particulier ; elle y passait une partie de sa journée en été, tandis que sa tante, qui avait conservé quelques relations avec d'anciennes amies, profitait des heures de soleil pour aller les voir.

Un pas robuste résonna sur le sol bien battu ; Cécile ne se retourna pas : elle savait le nom de celui qui marchait derrière elle, et une ombre de tristesse passa sur son front ; cependant elle continua de se promener lentement, sous l'arche grêle des vieux arbres.

— Bonjour, mademoiselle Cécile, dit la voix joyeuse du nouveau venu. Vous êtes toute seule, aujourd'hui ?

Il avait atteint la jeune fille, et à la vue du poupon enveloppé dans sa mante bleue, il fit un mouvement de surprise.

— Qu'est-ce que c'est que cela ? fit-il, en fronçant légèrement le sourcil.

— C'est un orphelin de cinq jours, monsieur Simon, répondit-elle en souriant de la surprise, non sans un peu de malice. Je suis sa petite mère le dimanche ; madame Gardin est sa nourrice tous les jours, et Noémi, que voilà, sera sa petite mère quand il sera grand ; n'est-ce pas, petite ?

La fillette mit deux doigts dans sa bouche et regarda M. Simon d'un air plein de fierté.

— Sérieusement, reprit le jeune homme, à qui est-il, ce mioche ?

— À un ouvrier d'ici, qui a perdu sa femme mardi.

Un banc se trouvait au bout de l'allée. Cécile, qui avait marché longtemps, s'assit, et le nouveau venu fit de même, en laissant entre eux une place vide. Noémi était retournée à ses pâtés de sable.

Le silence se prolongeait ; Simon faisait des ronds avec sa canne dans le gravier clairsemé de l'avenue, et Cécile devenait de plus en plus sérieuse, si sérieuse qu'un moment ses yeux se fermèrent à demi, comme pour empêcher une larme de couler ; mais quand elle les rouvrit, ils étaient tranquilles et se posèrent avec douceur sur l'enfant endormi sous son voile.

— Maria n'est pas venue ? dit enfin le jeune homme avec hésitation.

Cécile réprima un léger mouvement.

— Non, monsieur, dit-elle ; pas encore. Je l'ai priée de venir une heure plus tard aujourd'hui.

— Pourquoi ? fit Simon d'un air vexé, mais sans oser témoigner sa mauvaise humeur trop évidente.

— Je voulais vous parler, monsieur Simon ; j'ai bien des choses à vous dire, reprit la jeune fille d'une voix légèrement altérée en commençant, mais qui, peu à peu, reprit sa pureté de cristal.

— À moi ? fit-il avec un rire nerveux. Vous êtes si sage, mademoiselle Cécile ! c'est probablement un sermon que vous avez préparé.

— Précisément.

Elle reprit haleine et continua bravement :

— Vous recherchez Maria ; c'est pour l'épouser, avez-vous dit : c'est fort bien, et cela vous honore, puisque vous êtes le fils de notre patronne, qui est riche ; vous avez fait vos classes, vous avez une belle place dans une maison de commerce ; mais pen-

sez-vous que madame Simon vous permettra d'épouser une de ses ouvrières ?

André Simon battit nerveusement un caillou avec le bout de sa canne.

— Parbleu, dit-il après un court silence, je pense bien qu'elle fera des difficultés ; mais je suis indépendant : je gagne ma vie ; je ne lui demande pas le bien de mon père, que je pourrais réclamer et que j'ai l'intention de laisser dans sa maison de robes et confections ; il me semble qu'en échange, elle peut bien me permettre d'épouser la personne que j'aime.

— Je ne crois pas qu'elle vous le permette, fit Cécile avec douceur.

— Nous verrons bien, murmura le jeune homme entre ses dents.

— Je vous demande pardon, monsieur, de vous parler de ces choses qui ne me regardent pas, mais c'est ici que vous venez voir Maria ; elle a voulu que je sois présente à vos entretiens… elle a peut-être eu tort, ajouta la jeune fille dont la voix trembla légèrement ; mais ce qui est fait est fait ; le père Beaudoin pense que vous… je…

— Que je viens ici pour vous, interrompit Simon ; est-ce que cela vous a fait du tort, mademoiselle Cécile ? j'aurais dû penser à cela ; je vous en demande bien pardon…

— Non, répondit-elle, cela ne m'a pas fait de tort ; je suis bien connue ici, ajouta-t-elle avec fierté, et les braves gens qui demeurent dans cette maison ne s'amuseront pas à penser mal sur

mon compte ; mais cela ne peut pas durer toujours, et je crois, monsieur Simon, que vous ne devriez plus venir.

— Ne plus venir ! s'écria le jeune homme en bondissant, mais alors où et quand verrai-je Maria ?

— De deux choses l'une, monsieur Simon : ou vous l'aimez assez pour l'épouser malgré tout le monde, et alors vous devez vous décider tout de suite ; ou bien vous ne l'aimez pas assez, et alors il ne faut plus la voir du tout. Elle n'a que dix-sept ans : sa mère m'a priée de veiller sur elle ; c'est moi qui l'ai présentée à l'atelier chez votre mère… tout cela m'effraie ; j'ai peur qu'il n'arrive quelque malheur. Il faut en finir, monsieur Simon ; depuis huit mois que vous venez la voir ici, et que vous entrez tous les jours à l'atelier, c'est un miracle que personne ne se soit aperçu de vos attentions pour elle… et il faut en finir.

— Est-ce elle qui vous a dit de me parler ainsi ? demanda Simon, contrarié de se voir morigéner.

— C'est moi qui lui ai défendu de venir avant que j'eusse fini de vous parler, répliqua Cécile.

— Mais pourquoi… commençait le jeune homme. Il était faible et hésitant de sa nature, et par contre sujet aux décisions violentes, qui lui paraissaient racheter en un instant les tergiversations d'un long passé. Avant que sa résolution fût prise, rien ne lui semblait plus dur que de secouer sa mollesse.

— Parce que, reprit Cécile d'un ton plus sec, où perçait un peu de fièvre, parce que c'est moi qui supporte les inconvénients de vos hésitations. Qu'arriverait-il demain si votre mère apprenait

que vous venez ici causer, soi-disant avec moi ? C'est moi qui serais chassée de l'atelier, et qui perdrais mon gagne-pain.

— Oh ! fit Simon, toujours disposé à trouver un palliatif, ma mère n'est pas si sévère… les autres…

— Oui, dit Cécile d'un ton bref ; elle est indulgente quand il ne s'agit pas de mariage, du mariage de son fils…

— Que faut-il que je fasse ? demanda Simon d'un ton soumis et la tête baissée. Il appartenait à cette classe de gens qui a besoin d'être dominée. D'ailleurs, son implacable mère l'avait dressé à cela dès l'enfance.

— Il faut que vous preniez un parti, n'importe lequel, mais tout de suite… vous me faites souffrir ; j'en ai assez !

Ces derniers mots semblaient arrachés à Cécile par une angoisse intérieure ; Simon la regarda surpris, et un vague soupçon traversa son esprit.

— Quel parti faut-il prendre, à votre avis, mademoiselle Cécile ? dit-il en cherchant à lire sur son visage.

— Le parti le plus raisonnable serait de ne plus penser à un mariage qui vous occasionnera à tous les deux mille ennuis, répondit la jeune fille lentement et comme à regret ; mais vous vous aimez, et ce serait bien cruel… Elle poussa un soupir qui venait du fond de son pauvre cœur. Puisque vous aimez Maria, puisque vous êtes décidé à tout, même à vous voir déshériter, et que vous avez plus de vingt-cinq ans, décidez-vous encore à faire des sommations respectueuses.

Simon frissonna à la pensée de la scène qui l'attendait.

— Que voulez-vous que je vous dise ? reprit Cécile, qui avait deviné ce frisson. Cela, ou bien rien. Si vous ne voulez pas l'épouser, ne revenez pas ; mais je ne veux pas, je ne peux pas servir plus longtemps de manteau…

— Ah ! mademoiselle, notre amour est si honnête ! s'écria Simon en joignant les mains.

— Si vous ne vous mariez pas, il cessera bientôt de l'être, conclut la jeune fille en se levant.

— Eh bien, soupira Simon, je crois que vous avez raison ; je parlerai à ma mère.

— C'est bien, cela, c'est bien, monsieur.

Il cherchait à lire l'approbation de Cécile dans ses yeux, mais il ne put les rencontrer.

— Vous êtes bien décidé ? Vous m'en donnez votre parole d'honneur ? insista-t-elle.

— Ma parole d'honnête homme.

— Eh bien, je vais vous envoyer Maria. Son père est sorti avec des camarades, elle est chez ma tante, je vais lui dire de descendre.

— Vous ne reviendrez pas ?

— Vous n'avez pas besoin de moi pour vous accorder, répliqua Cécile sans sourire. Au revoir, monsieur Simon.

— Au revoir, dit-il avec un vague serrement de cœur. Il sentait une tristesse profonde dans la gravité de la jeune fille. Vous

n'êtes pas fâchée contre moi ? ajouta-t-il avec un geste pour la retenir.

— Moi ? Pourquoi serais-je fâchée ? vous faites votre devoir d'honnête homme ; je ne puis être que contente de vous. Mais vous parlerez à votre mère cette semaine ; il ne faut pas revenir ici sans cela.

— Je vous l'ai promis. Vous n'avez pas de chagrin ? personne ne vous a fait de peine ?

— Quelle idée ! dit Cécile en souriant. Elle se contraignit à lever les yeux sur le jeune homme et continua de lui sourire. Au revoir, dit-elle, et elle se dirigea vers la maison d'un pas rapide.

Avant de monter à sa chambre, elle s'arrêta chez madame Gardin. Celle-ci rentrait précisément du cimetière, où elle venait de faire sa première visite. Très fatiguée, le visage défait, elle rangeait ses vêtements propres dans sa commode, et se retourna à peine pour voir qui entrait.

— C'est vous, Cécile ? dit-elle. Mettez-le là, ce petit, puisqu'il dort… C'est drôle, n'est-ce pas ? que ça me fasse plaisir de le voir après la visite que je viens de faire… Eh bien, ça me fait plaisir vraiment ! Il a l'air si content quand il tète… Vous avez bien fait de me l'apporter, ma fille ; ce n'est pas une consolation, mais c'est une occupation, au moins.

Cécile lui pressa la main sans mot dire et disparut dans l'escalier. La brave femme se pencha sur le nourrisson encore empaqueté dans sa mante, et le visage couvert de son petit voile de tulle à pois.

— Tiens, dit-elle en le soulevant délicatement, est-ce qu'il pleurait ? Le voile du petit est tout mouillé ; on dirait qu'on a pleuré dessus !

q

Chapitre 5

André Simon et Maria étaient assis sur le même banc où Cécile avait fait ses remontrances au jeune homme. Ils ne disaient pas grand-chose, car c'était la première fois qu'ils se trouvaient seuls, et ils étaient embarrassés de ce tête-à-tête. C'était un tête-à-tête relatif, car, au-dessus des haies de tous les jardinets, on voyait s'élever les têtes des gens affairés, hommes, femmes ou enfants, qui discutaient à haute voix, parfois avec beaucoup de vivacité, pour savoir s'il convenait de planter ici des pois de senteur ou de la salade ; mais tous ces jardiniers, de grand cœur et de peu de science, s'occupaient beaucoup plus de leurs affaires présentes que de celles d'autrui ; de temps en temps, une jeune fille jetait un regard curieux dans la direction du banc où se poursuivait évidemment cette charmante occupation que l'on appelle : « faire la cour ».

— Vous êtes bien décidé, monsieur André, disait Maria. Son joli visage, couvert de rougeur, évitait les yeux du jeune homme, qui ne la voyait qu'en profil perdu. Il ne faudrait pas vous faire du tort pour moi, voyez-vous ; si votre maman n'était pas contente, j'aimerais mieux renoncer…

— Non, Maria ; tout plutôt que de renoncer. Je vous aime : voilà mon premier et mon dernier mot. Est-ce que vous ne m'aimez pas ?

— Oh ! si, soupira la jeune fille, tournant autour de son doigt une petite branche de lilas.

— Eh bien, alors, qu'est-ce que ça fait ? J'ai une place qui nous permettra de vivre ; ma mère ne peut pas me déshériter, puisque mon père m'a laissé la propriété de tout par testament. Qu'avons-nous à craindre ?

Il était devenu extraordinairement brave depuis la semonce de Cécile ; qu'importaient en effet ces terribles sommations qu'il lui faudrait faire ? Il se sentait capable de tout dans ce moment-là.

— Votre maman va être joliment en colère, murmura Maria.

— Tant pis ! fit le jeune homme. D'ailleurs, elle m'aime bien, au fond ; elle va commencer par crier, et puis elle cédera. Il faudra bien qu'elle cède ; la loi le veut.

— Et mon père, que dira-t-il ? continua la jeune fille en tournant vers son amant son visage honnête et charmant, où brillaient deux yeux bleus innocents et clairs comme des pervenches ; elle n'était pas belle : un artiste eût trouvé à redire à ses traits trop gros, destinés à épaissir, à son nez trop court, à son visage trop rond, – mais elle était si jolie ! son teint, ce teint incomparable des jeunes filles cloîtrées dans le jour éteint de l'atelier, ce teint blanc comme un lilas hâtif poussé dans une cave, et rose comme le veut le sang robuste de la dix-huitième année, ce teint qui passe si vite qu'on accuse nos jeunes filles de ne pas avoir de fraîcheur, tandis qu'en réalité cette fraîcheur dure trop peu, –

donnait à la petite ouvrière un éclat incomparable, soutenu par la blancheur de ses dents trop larges, mais bien rangées.

André Simon la regarda longuement sans lui répondre. Lui-même ne pouvait dire ce qu'il avait trouvé de si beau en Maria, et quel attrait invincible le poussait à tout braver pour en faire sa femme ; il l'aimait, il avait vingt-cinq ans, et c'était assez. Elle lui avait paru bonne et douce, il la savait honnête, – la sauvegarde de Cécile le lui prouvait assez, – et il s'était mis à la regarder longuement, sans oser lui parler, pendant les visites qu'il faisait chaque jour à l'atelier. Madame Simon ne mettait pas d'obstacle à ces visites, que le plus simple bon sens eût dû lui faire interdire. Mais, depuis qu'André avait su marcher, il s'était rendu chaque jour à l'atelier, mêlant les pelotes de fil, perdant les ciseaux, causant par-ci par-là pas mal de dommage. Il avait grandi de la sorte, sans changer ses habitudes, et lorsqu'une moustache naissante avait commencé à ombrager sa lèvre, madame Simon s'était dit que, si son fils trouvait une maîtresse à son goût parmi ses ouvrières, la surveillance qu'elle devait aux écarts de son fils n'en serait que plus facile.

Ici, chacun va crier au scandale, mais ce n'est pas la peine. Ce point de vue, sauf d'honorables exceptions, est admis sur tous les échelons de la société, sauf peut-être les plus bas, où l'on ne calcule plus du tout ces choses-là ; mais à mesure qu'on monte dans la hiérarchie sociale, les mères pleines de sollicitude pour leurs fils s'inquiètent de savoir où se fixera leur fantaisies, et plus d'une, si elle en a les moyens, attache à son service une jeune et jolie femme de chambre, fraîche émoulue de son village, à laquelle elle pardonne un peu de retard dans son service, pourvu que ce retard provienne des soins apportés à la chambre et à la

toilette de Monsieur. Hâtons-nous de dire que, lorsqu'il y a un père dans la maison, il tolère rarement de tels privilèges.

Madame Simon s'était dit que son fils trouverait facilement chez elle de quoi occuper ses loisirs jusqu'à son mariage, qu'elle ne prévoyait que pour les approches de la trentaine ; mais elle avait mal calculé. Après une ou deux erreurs de ce genre, inévitables dans la situation exceptionnellement tentante où il se trouvait, André avait pris en dégoût l'occasion facile et les semblants de dissimulation obligatoires ; il avait continué à visiter l'atelier tous les jours, mais il avait porté ailleurs ses suffrages, écœuré en outre par la poudre de riz et les parfums violents des demoiselles de sa mère.

Il avait toujours ou croyait toujours avoir vu Cécile à l'atelier ; en effet, elle y était entrée pendant qu'il faisait ses classes au collège, et il n'avait pas un souvenir distinct de l'arrivée de la petite fille maigre, aux yeux noirs, au teint bistré, peu intéressante et peu désireuse d'exciter l'intérêt. Elle avait grandi comme lui, trois années seulement les séparaient, et s'il avait appris peu à peu à partager le respect involontaire de tout l'atelier pour elle, il s'était arrêté là dans l'investigation de son caractère.

Tout à coup, huit mois auparavant, un jour, il avait vu assise auprès de Cécile une nouvelle ouvrière presque blonde, blanche et rose, timide et maladroite : c'était Maria que la jeune fille venait d'introduire à l'atelier, sous son patronage discret. Cette candeur qui ressemblait si peu au dévergondage des autres ou à la sévérité austère de Cécile, l'avait subitement charmé. À partir de ce jour, il avait vainement cherché l'attrait qui le séduisait auparavant dans des femmes totalement différentes ; il n'avait plus rêvé que d'yeux bleus, de cheveux châtain clair et de dents

blanches, à chaque instant découvertes par les lèvres toujours prêtes à rire. Il avait cherché à parler à la jeune fille, mais il avait toujours trouvé Cécile entre eux ; profitant alors de la longue habitude de déférence qui, à la rigueur, pouvait passer pour de l'amitié, il s'était approché de celle-ci, l'avait amenée à lui permettre de les accompagner un moment le soir, puis de monter pour un quart d'heure le dimanche… Enfin, un beau jour, en présence de Cécile, il avait dit à Maria qu'il l'aimait et la voulait pour femme, et ce jour-là, Cécile, comprimant de la main les battements de son cœur torturé, avait dit au jeune homme :

— Avant tout, assurez-vous le consentement de votre mère, et vous parlerez alors au père de Maria.

Pas un geste, pas un mot n'avait révélé aux deux amants égoïstes que Cécile avait pris pour elle les assiduités du jeune homme. Jamais une parole ou une action empreinte de malice ne laissa paraître quelque amère arrière-pensée… Le sacrifice fut consommé en un instant, sans paroles, sans gestes ; mais il n'est pas besoin alors de se demander avec madame Gardin ce qui avait mouillé le voile du petit garçon : c'étaient les larmes de Cécile.

— Que dira mon père ? répéta Maria en baissant les yeux.

— Il ne dira rien pour vous empêcher d'être heureuse, répondit le jeune homme ; mais je crois que mademoiselle Cécile a raison : il faut que je lui apporte, sinon le consentement de ma mère, au moins les actes qui prouvent que je suis décidé à me passer de ce consentement.

— Quand voulez-vous parler à madame Simon ?

— Cette semaine. Vous feriez peut-être bien de ne pas aller à l'atelier ce jour-là…

— Que dirait mon père, alors ?

— Ne pouvez-vous trouver une bonne raison ?

Maria fit en rougissant un geste de dénégation. Son père était un homme sévère, qui ne lui passait aucune faute, et elle n'avait pas appris à mentir. André la comprit.

— Je vous demande pardon, dit-il, en étendant sa main vers celle de la jeune fille, qui reposait sur le banc. Ses doigts effleurèrent ceux de Maria, mais il n'osa garder cette main dans la sienne, et il reprit sa première position.

Tous deux se taisaient ; le soleil avait disparu derrière la haute maison ; mais le ciel était clair, et les hirondelles volaient avec des cris joyeux autour des mansardes.

— Mon père va rentrer, dit timidement Maria.

— Je m'en vais, répondit André en se levant avec vivacité. Vous ne pensez pas que votre père me refuse, n'est-ce pas ?

— J'espère que non, dit la jeune fille en hésitant. Il est très fier ; il n'aime pas les riches : il dit que chacun doit se tenir à sa place… mais il a de l'affection pour moi…

— Bon, fit André, plein de son courage nouveau ; dans tous les cas, Maria, même en dépit de tout le monde, vous serez ma femme. Tout au plus serait-ce une question de temps.

Il tendit la main à la fiancée qu'il s'était choisie et cette fois osa presser la main qu'elle lui donnait timidement. C'était une

main rouge, un peu gonflée, aux doigts légèrement noués, comme chez toutes les jeunes filles du peuple ; l'index était noirci par les piqûres de l'aiguille ; mais telle qu'elle était, cette main d'ouvrière était celle que voulait André. Il la garda un instant, puis la laissa retomber et quitta le jardin d'un pas agile et résolu.

Maria, restée sur le banc, le suivit des yeux longtemps après qu'il avait disparu. À travers l'épaisseur de la maison, elle le voyait descendre dans Paris, par ce beau dimanche de printemps, dans les rues pleines de monde ; elle voyait se détacher la silhouette de celui qu'elle aimait… Ah ! certes, elle l'aimait ! Tout son cœur s'était jeté, comme dans un creuset, dans cet amour qui réalisait pour elle les plus beaux rêves. Le seul point vraiment noir de cet horizon rose était son père ; car pour madame Simon, rassurée par les paroles d'André, elle avait fini par ne plus la craindre. D'ailleurs, cette patronne qui allait devenir sa belle-mère s'était montrée jusqu'alors bonne pour elle ; un peu brusque, mais pleine de bonhomie, et Maria avait trop peu d'expérience pour reconnaître que, si la brusquerie était réelle, la bonhomie était feinte. D'ailleurs, ce que les naïfs distinguent le moins de toutes les tromperies de la vie, c'est la fausseté du sourire et du timbre de voix. Un sourire peut-il mentir ? C'est après vingt ans qu'on apprend la possibilité de ces invraisemblances-là.

— Maria ! cria la voix rude du père Beaudoin.

Elle tressaillit, réveillée en sursaut de son rêve, et courut vers la maison. Son père la reçut avec une interrogation presque brutale.

— D'où viens-tu comme ça ?

— Du jardin, père.

— Tu aurais mieux fait de t'occuper du dîner. Rien n'est prêt, et j'ai faim ; dépêche-toi.

Silencieusement, la jeune fille se mit à la besogne, et une demi-heure après tout au plus, elle servit à son père sur une nappe bien blanche et soigneusement raccommodée le repas du dimanche, qui leur paraissait presque somptueux, grâce à ce luxe de linge. La toile cirée leur suffisait les autres jours.

Où était la mère de Maria ? Partie, envolée, il y avait si longtemps que la jeune fille n'avait gardé d'elle aucun souvenir. Un beau soir, Beaudoin ne l'avait plus trouvée à la maison ; il ne l'avait pas cherchée, à quoi bon ? Quand une femme quitte de plein gré son mari et son enfant, il est bien inutile de faire des recherches, et Beaudoin savait qu'elle était partie de plein gré, car elle avait emporté ses effets. Ce qu'il pensa, nul n'en sut rien, mais il se mit à élever sa fille avec une sévérité effrayante, se disant peut-être qu'il fallait châtier le sang maternel dans cette enfant, afin de l'empêcher de parler trop haut plus tard.

La petite grandit dans cette atmosphère puritaine, et sa grâce tempérée d'un peu de crainte y prit un accent plus ému. Elle eut de bonne heure l'impression qu'elle avait quelque chose à se faire pardonner, et toutes ses gentillesses d'enfant furent une sorte de supplication. « Ne soyez pas en colère contre moi », semblait-elle dire avec ses deux yeux bleus. Plus que tout autre, le père sentait la prière de ce regard, mais il sut s'abstenir de le témoigner, et sa fille, qu'il adorait, eut toujours pour lui plus de déférence et de respect que d'amour.

Cet homme, après son abandon, avait volontairement renoncé à toutes les douceurs de la vie d'ouvrier : il n'était plus entré chez

le marchand de vin ; il n'avait plus flâné le dimanche : assidu au logis, pour mieux surveiller sa fille, il s'était mis à lire, et ses lectures, choisies au hasard, avaient produit leur effet ordinaire. Il avait fait deux lots de l'humanité entière : dans l'un, il mettait tout ce qui souffre et travaille ; dans l'autre, tout ce qui jouit et fait travailler : d'une part les bons, les pauvres ; de l'autre les méchants, les riches.

Il considérait comme pauvres ceux qui allaient en journée, et par faveur, ceux qui travaillaient chez eux, à leurs pièces, à condition que le métier de ceux-là ne fût pas un art. Tout homme qui portait un chapeau haut de forme était un riche ; le chapeau de feutre pouvait appartenir aux pauvres, mais le vrai signe distinctif des bons était la casquette.

Maria avait été élevée dans la crainte des riches, des hommes riches surtout ; c'est pourquoi la recherche d'André Simon lui avait causé d'abord une frayeur extrême, et l'attrait qu'elle éprouvait pour le jeune homme s'était compliqué de celui du fruit défendu. Aussi tremblait-elle à la seule pensée de parler de son mariage projeté. Mais elle se dit que c'était l'affaire d'André, non la sienne, et se rassura.

Après le dîner solitaire et silencieux, Maria remit en ordre les ustensiles de ménage et regarda son père, afin de voir si le moment était favorable pour obtenir la permission d'aller voir Cécile.

Beaudoin avait pris un livre et paraissait inabordable ; elle soupira en songeant à la longueur des deux heures qui s'écouleraient jusqu'au sommeil, quand on frappa un petit coup à la porte ; la clef tourna, et le visiteur entra aussitôt. Dans ces

grandes maisons, dont les habitants finissent tous par se connaître, ne pas laisser sa clef dans la serrure quand on est chez soi est un véritable outrage aux convenances. On a bientôt exécuté un nouveau voisin en disant : Sa porte est toujours fermée ; il se croit peut-être tombé dans une caverne de voleurs ! Si après cela le nouveau venu parvient à s'acclimater, il peut se vanter d'être né sous une heureuse étoile.

Le visiteur de Beaudoin était le camarade d'atelier de Linot, celui qui l'accompagnait au moment où Cécile était venue le chercher pour le ramener au logis, où l'attendait une si triste nouvelle ; c'était un garçon de belle prestance, de belle humeur, précieux à l'atelier pour ranimer d'une plaisanterie le courage fléchissant des camarades assoupis par quatre ou cinq heures de travail assidu ; les jeunes filles de la cité aimaient assez à lui lancer quelque brocart dans l'escalier, sûres d'entendre son rire sonore rouler sous les voûtes et monter jusque dans les mansardes ; les maris ne l'aimaient guère, les mamans le toléraient, car, disaient-elles, il ne fait la cour qu'aux femmes mariées, et c'était un grand habitué du bal du Moulin de la Galette.

— Qu'est-ce qu'on fait ici, ce soir ? dit-il en entrant. La petite lampe éclairait mal la jeune fille, et fort bien Beaudoin, appuyé sur ses deux coudes, et plongé dans son livre. On lit ? De l'organisation du travail ? Est-ce qu'il faut lire des livres pour connaître cela ? J'en sais aussi long que votre monsieur qui a écrit ce livre, allez ! Il y a les patrons qui paient, et les ouvriers qui font l'ouvrage ; la voilà, votre organisation du travail ! Allons, père Beaudoin, venez-vous pincer un rigodon au Moulin de la Galette ? On entend les violons d'ici ; écoutez plutôt !

En effet, un courant d'air frais apportait par la fenêtre des bouffées de musique endiablée.

Beaudoin fit un signe, et Maria ferma la fenêtre.

— Laissez ces gens tranquilles, Léonard, dit-il ; allez vous amuser, puisque c'est votre idée ; vous savez que ce n'est pas la mienne. Qu'est-ce que vous me vouliez ?

— Rien du tout, père Beaudoin, puisque vous voilà aussi galant que la porte d'une prison. J'étais venu dans une bonne intention, vous ne vous amusez guère, vous et votre demoiselle ; voilà tout l'atelier de cartonnage qui s'en va au bal, et j'étais venu voir si vous n'auriez pas envie d'en faire autant. Vous avez là une demoiselle qui n'a pas beaucoup de plaisir…

— C'est notre manière à nous de nous amuser, fit Beaudoin d'une voix sévère ; elle nous convient. Le bal de la Galette ! Il haussa les épaules : – voilà un bel endroit pour conduire une honnête fille !

— Mais je vous assure, père Beaudoin, qu'il y va des gens très bien ! Les mamans y vont avec leurs demoiselles…

— Tristes mères ! murmura le vieux philosophe.

— Pas tristes du tout, je vous en réponds ; les demoiselles non plus, pas tristes ! Écoutez dans la cour, si on ne dirait pas un cent de cailles !

En effet, la cour retentissait d'éclats de voix, d'appels joyeux, de taquineries. Les unes se fâchaient, d'autres riaient à gorge déployée. Quelques voix d'hommes se mêlaient à ce caquetage féminin. Beaudoin fronça le sourcil et haussa les épaules.

— Bien le bonsoir, dit Léonard en faisant le salut militaire. Vous êtes aussi encourageant, père Beaudoin, que mon sergent, du temps que je portais le pantalon garance, et qu'à toutes nos agaceries, il répondait d'un ton sec : Faut se tenir, conscrits ; le colonel veut qu'on se tienne. Bonsoir, mademoiselle Maria ; tâchez de bien dormir ; que le bruit des violons ne vous réveille pas !

Il sortit, puis rouvrit la porte, et passa la tête pour crier :

— C'est à minuit qu'on tire le feu d'artifice, puis il disparut.

Beaudoin se replongea dans l'organisation du travail, et Maria prit son ouvrage, mais ses rêveries suivirent un autre cours, et descendirent la butte en courant :

— Quand je serai mariée… pensait-elle…

q

Chapitre 6

La semaine s'écoula, sans qu'André Simon abordât avec sa mère la grande question de mariage : son courage s'était évaporé en route, quoique l'atelier de madame Simon ne fût pas bien loin dans Paris. Il avait réfléchi que cette semaine était la dernière du mois, sa mère ayant des échéances pour le terme et des rentrées pour le trente ; il vaudrait mieux que les unes et les autres fussent un peu plus loin, avant d'entamer une discussion aussi grave. En réalité, il était bien aise de reculer encore le moment du combat, dont il était certain de sortir vainqueur, puisqu'il avait pour lui la

loi et le droit, mais meurtri, car il connaissait sa mère de longue date, et la savait aussi âpre au gain que courageuse au travail.

On se figure généralement que les gens travaillent pour s'enrichir, et qu'une fois leur but atteint, – ce qui varie à l'infini suivant les habitudes et les tempéraments, – les uns se trouvant riches avec trois mille francs de rente, tandis que d'autres considèrent un revenu de trente mille francs comme une misère navrante, – une fois cette richesse obtenue, quelle qu'elle soit, ces nouveaux riches se déclarent satisfaits ? Ce serait logique, mais pas du tout naturel.

Un homme qui n'a rien espère faire un mariage qui lui assurera le nécessaire ; en un mot, il considère son mariage comme le premier échelon de sa fortune ; à plus forte raison, un homme qui gagne 2400 francs dans n'importe quelle administration se suppose-t-il en droit de prétendre à une dot d'un revenu égal à celui de ses émoluments. Si ce plan lui réussit et qu'avec le temps il ait doublé, triplé, décuplé son capital, il rêve pour son fils un mariage proportionné, non à ses propres commencements, mais à l'état actuel de sa fortune. C'est un travail, et un travail très rude, peu rémunérateur, que de chercher une dot ; si, comme les Anglais l'ont établi, le temps est de l'argent, il convient de reconnaître que les parents en quête d'une dot pour leur fils ont droit à prétendre à beaucoup plus que leur propre apport, car ils ont dépensé une somme au moins équivalente en démarches, en visites, en courbettes, en loges à l'Opéra-Comique, en dîners de cérémonie, en temps perdu, et souvent en rebuffades.

Madame Simon avait fait tout cela pour André, et elle l'avait fait avec la passion qu'elle apportait en toutes choses, c'est-à-dire en se donnant dix fois plus de mal qu'il n'était nécessaire.

Maintes fois elle s'était lancée sur des pistes fabuleuses : un jour, en essayant une robe à une veuve américaine, elle s'était figuré que celle-là serait sa bru ; ce qu'elle avait dépensé de prévenances pour l'aimable étrangère est incroyable ; la moindre de ses délicatesses avait été, dans l'espoir d'entamer des relations amicales, de lui faire payer cinq cents francs une robe qui lui coûtait à elle presque le double… mais l'Américaine était partie pour Florence avec sa robe merveilleuse, et de là n'avait cessé de lui recommander des robes que, se basant sur la première, elle trouvait maintenant beaucoup trop chères. Madame Simon, en répondant qu'elle y mettait du sien, ce qui avait été vrai la première fois, avait omis d'ajouter que depuis elle essayait de rattraper ce fameux « sien », et qu'elle y était amplement parvenue. D'où rupture ; et la veuve américaine avait promené par toute l'Italie l'impression que les Françaises commencent toujours par vous allécher, afin de mieux vous dépouiller ensuite. Heureusement pour André, la veuve et lui ignorèrent toute leur vie le plan machiavélique de madame Simon.

Elle avait rêvé bien autre chose ; mais elle trouvait son fils trop jeune et ne se pressait pas outre mesure, bien que cherchant toujours. Par un malheur, précisément à cette échéance de fin avril, elle croyait avoir mis la main sur une occasion unique, une vraie perle, pour mieux dire un diamant.

C'était une toute jeune fille : quatorze ans, pas de parents proches, une lutine évaporée, à laquelle madame Simon faisait pour trois ou quatre mille francs de robes tous les ans ; à force d'agiter avec sa couturière la question délicate des garnitures, la tutrice de la jeune fille avait fini par tolérer une sorte d'intimité, qui s'était peu à peu développée, et qui, de la part de madame Si-

mon, était devenue l'affection la plus expansive. Or, assiéger la jeune héritière, la circonvenir doucement, lui faire envisager André comme le plus parfait des hommes, le seul, tout cela ne devait pas être très difficile, et l'âge même de la fillette était un avantage de plus : elle ne pouvait encore avoir été remarquée de personne, et le premier qui lui ferait la cour était sûr de lui plaire. Madame Simon ne redoutait pas les fiançailles à longue échéance, pourvu que la dot fût belle, et le mariage assuré.

Jusqu'alors, tout allait à souhait ; il est vrai que la mère ambitieuse ne s'était jamais ouverte de ses projets à son fils, mais elle ne soupçonnait même pas la possibilité d'une résistance. André était un fils modèle. Exact à l'heure des repas, plein de déférence pour sa mère, il la conduisait au théâtre toutes les fois qu'elle désirait voir une pièce nouvelle, non pour le plaisir de l'entendre, mais pour s'inspirer des costumes des grandes faiseuses, portés par les actrices à la mode. Dix maisons donnent le ton sur la scène aux premières représentations, et tout le clan de la couture parisienne trouve là des modèles qui ne lui coûtent rien. La conduite irréprochable d'André rassurait donc sa mère sur la docilité qu'il apporterait dans cette grave affaire, et c'est pour cela même qu'elle jugea inutile de lui parler de ces projets avant qu'ils eussent reçu un commencement d'exécution.

En attendant, mise en belle humeur par le beau printemps qui faisait pleuvoir dans la maison une avalanche d'étoffes et des commandes nouvelles, madame Simon montrait le plus gracieux visage à ses ouvrières. Plus d'une fois, Maria, qui la suivait des yeux avec un grand battement de cœur quand elle allait et venait dans l'atelier, surveillant le travail et distribuant l'ouvrage, se figura, aux regards bienveillants qu'elle recevait, que son ami avait

parlé !... Mais le soir, elle rencontrait André qui rentrait à l'heure où elle sortait elle-même, et elle apprenait de sa bouche, par un mot rapide, qu'il n'en était rien encore... Elle avait confiance en lui, mais cette attente prolongée lui donna la fièvre. Cécile remarqua un peu de pâleur, des rougeurs subites ; les mains de la jeune fille étaient souvent brûlantes...

— Cela passera dès que tout sera arrangé, dit Maria avec son sourire angélique, et Cécile la crut facilement. Que ne souffrait-elle pas elle-même ! Elle aussi avait la fièvre, et personne n'y faisait attention.

Un soir cependant, la tante Angèle, la voyant rentrer plus essoufflée que de coutume, la regarda attentivement. La bonne âme avait souffert autrefois. Qui sait ce que renferment de douleurs muettes ces vieux cœurs de vieilles filles qui semblent n'avoir jamais battu ? On oublie qu'elles ont été jeunes, elles l'oublient elles-mêmes ; mais parfois un son, une impression ramène à leur mémoire un souvenir du passé, et leurs yeux se mouillent de larmes, leur âme déborde de pitié... elles savent compatir aux maux qu'elles ont soufferts.

— Tu n'es pas bien, Cécile, dit la tante Angèle en apportant sur la table la soupe qu'elle préparait le soir, étant la première à rentrer. Tu ne mange plus.

— C'est le printemps, ma tante, répondit la jeune fille. Il fait déjà chaud, et je rentre presque en courant ; ces premières journées tièdes sont si fatigantes... Ah ! que je voudrais voir un peu de verdure !

Elle soupira.

— De la verdure, il y en a plein le jardin ! tu n'y descends seulement pas ! C'est de la distraction qu'il te faudrait. Après dîner, veux-tu que nous allions faire un tour dans les rues ?

— Je veux bien, ma tante, répondit distraitement Cécile.

Aussitôt que leur repas fut terminé, et ce ne fut pas long, les deux femmes descendirent aussitôt, bras dessus bras dessous, et se dirigèrent vers les quartiers bruyants de Paris. La tante Angèle, qui de sa vie ne s'était permis de porter le moindre bout de ruban, avait un goût prononcé pour les fanfreluches. Ce qu'elle admirait à la devanture des magasins, c'était l'assemblage éblouissant des cravates bariolées, des nœuds de cou, des fleurs artificielles, de la belle lingerie exposée dans de frais cartons, nouée de faveurs bleues, et elle dévorait des yeux les pièces de satin disposées en éventail par la main habile des commis ; les rayons jaunes et verts qui partaient du haut de l'éventail comme ceux d'un soleil, l'aveuglaient et la fascinaient ; elle rapportait au logis le souvenir de ces spectacles extraordinaires. Elle en rêvait la nuit, et souvent, le lendemain matin, elle saluait sa nièce par une phrase dans le genre de celle-ci :

— Cécile, te rappelles-tu la jolie cravate or et cerise, à la devanture de la rue Fontaine ? Mon Dieu ! que c'était joli ! il y a des femmes qui portent ces choses-là !

Tous les regrets, toutes les aspirations vers des splendeurs inaccessibles se dévoilaient dans ces quelques mots. Mais c'étaient des aspirations purement platoniques. Angèle avait été jolie et n'avait jamais pensé à se procurer de colifichets, autrement que par son travail assidu et peu fructueux.

Les deux femmes descendaient lentement le faubourg Montmartre, s'arrêtant partout, traversant la rue pour aller d'un magasin à l'autre ; la douceur de la soirée attirait dehors la moitié des Parisiens, et on se pressait devant les belles devantures, somptueusement éclairées. De longues pièces d'étoffe pendaient le long des façades, et les commis ne se pressaient pas de les rentrer, espérant que dans cette foule se trouveraient quelques acheteuses, tentées par le bon marché.

En effet, les ménagères s'approchaient, palpaient l'étoffe entre le pouce et l'index de leur main droite, la déployaient dans toute sa largeur, puis regardaient l'écriteau accroché à la hauteur de l'œil, où se détachaient noirs ou blancs deux gros chiffres magiques. Alors, sans se connaître, ces femmes échangeaient leurs réflexions sur le prix et la qualité, puis elles se tournaient le dos sans même un signe de tête ; le code de la civilité populaire, si exigeant sur les bonjours et les bonsoirs, permet qu'on se parle et qu'on se quitte ainsi devant les magasins de nouveautés.

— Regarde donc, Cécile, la jolie lingerie ! fit à demi-voix la tante Angèle en poussant sa nièce avec le coude sans lui quitter le bras ; voilà ce que j'appelle du bon et du beau, et pas cher !

L'étiquette portait en effet un prix au-dessous de la valeur évidente de la marchandise ; c'était ce qu'en style de commerce on appelle : l'article de réclame.

— Oui, c'est joli, dit Cécile, et pas cher, c'est vrai !

— Dis donc, on en aurait seulement une demi-douzaine, de ces jolies chemises-là ; ça fait si bien dans les tiroirs ! C'est si agréable à ranger, du joli linge ! continua la tante, qui avait littéralement l'eau à la bouche à la pensée de ranger ces belles che-

mises dans les tiroirs d'une commode imaginaire en bois de rose, ou tout au moins en palissandre. Elle s'attendrissait à cette idée, et si elle avait eu de l'argent, elle n'eût pu résister à la tentation d'acheter un de ces objets merveilleux, un seul, non pour le porter, oh ! non ! pour l'avoir !

— Allons-nous-en, ma tante ; il ne faut pas regarder ces choses-là, dit tout à coup Cécile ; il ne faut pas, ce n'est pas bien !

Et elle entraîna la vieille fille stupéfaite hors de la foule, où leur place fut aussitôt occupée.

— Comment, pas bien ? répéta Angèle suffoquée. Que peut-il y avoir de mal à regarder de jolies choses ? Les marchands les mettent là pour les regarder. Qu'est-ce qu'il y a là de pas bien ?

— Je ne sais pas, ma tante, répondit Cécile avec douceur, en reprenant le chemin de la maison, mais il me semble… puisque nous ne pouvons pas les acheter, que ce n'est pas la peine de les regarder.

— Eh mais ! cela ne fait de mal à personne !

— Je ne sais pas, ma tante, répéta la jeune fille en hésitant ; peut-être que c'est à nous que cela fait du mal de regarder des choses que nous ne pouvons pas avoir… cela donne de mauvaises pensées…

Angèle jeta un regard de côté à sa nièce pour essayer de savoir de quel genre étaient ces mauvaises pensées ; mais Cécile n'avait pas rougi. Elle continua sa phrase simplement :

— On pense à des femmes qui peuvent acheter tout cela, et on devient envieuse… sans le savoir, ma tante, et je parle pour moi,

car vous, vous n'êtes pas envieuse !

Les deux femmes poussèrent un soupir ensemble, et, se tenant le bras plus étroitement, reprirent le chemin de la maison.

Comme elles rentraient, elles rencontrèrent un couple, qui traversait la cour ; penchés l'un vers l'autre, les deux jeunes gens se souriaient et semblaient chercher à se lire mutuellement dans les yeux.

— Ce sont les nouveaux locataires, dit Angèle, qui était à la fois discrète et curieuse : ils sont entrés le 15 avril ; ils sont bien gentils, mais c'est drôle, ils ont l'air de tant s'aimer… on dirait qu'ils ne sont pas mariés.

Sur cette réflexion philosophique, elles montèrent leurs cinq étages et furent promptement au lit. Avant de s'endormir, une pensée triste, non en elle-même, mais par le retour qu'elle provoquait sur la vie de Cécile, traversa le cerveau de la jeune fille.

— Maria pourra s'acheter les belles chemises, pensa-t-elle ; se reprochant aussitôt ce mouvement, elle ajouta : Elle a la fièvre, pauvre petite ! je tâcherai de parler à André, afin de lui dire qu'il se dépêche d'en finir.

q

Chapitre 7

Les nouveaux locataires, comme avait dit Angèle, étaient à table et déjeunaient gaiement. Ils ne paraissaient pas avoir grand-chose à faire ; car ils s'étaient levés tard, ainsi que l'indiquait le lit

défait dans la chambre voisine, et, monsieur en pantoufles, madame en peignoir, ils ne semblaient pas songer à sortir.

La table était couverte d'une toile cirée toute neuve, presque blanche, qui pouvait remplacer une nappe aux yeux de gens économes ; le service Moustier blanc et bleu était évidemment tout neuf, car aucune pièce n'en était ébréchée. Avec une coquetterie de ménagère novice, la jeune femme déployait l'attirail complet du déjeuner ; les raviers garnis de beurre et de radis roses se faisaient pendant sur la table : les coquetiers avaient reçu chacun un œuf frais ; une sauce blanche luisait dans le saucier. Avec le temps, les jeunes femmes se blasent sur le plaisir d'étaler leurs richesses et préfèrent laver quelques assiettes de moins. Mais celle-ci était évidemment dans la lune de miel de ses devoirs domestiques.

— Henri, dit-elle, as-tu fini ?

— Oui, ma chérie, quel bon petit déjeuner tu nous as fait !

La chérie releva la tête avec un geste d'orgueil mutin.

— Il faut bien te consoler de ne plus aller à ton restaurant, où l'on faisait si bien les œufs brouillés !

— Oh ! la méchante qui me taquine ! La cuisine était détestable, les œufs couvés et le beurre rance ; tu le sais bien !

— Je n'en sais rien du tout, monsieur.

Ils échangèrent un regard par-dessus la table, et spontanément, ensemble, s'envoyèrent un baiser du bout des doigts.

— Louise ! dit le jeune homme, je t'adore !

Elle quitta sa place, le beurre d'une main, les radis de l'autre ; elle fit un demi-tour, se pencha sur Henri et l'embrassa au front, pendant qu'il l'entourait de son bras.

— Aïe ! s'écria-t-il, tu me verses l'eau des radis dans le cou.

Elle déposa ses fardeaux sur le dressoir, et, pendant qu'il s'épongeait avec sa serviette, ils se mirent à rire tous les deux, à rire aux larmes, s'arrêtant pour recommencer de plus belle.

— Ah ! cela fait du bien de rire un peu ! dit le jeune homme, quand ils eurent épuisé cette jouissance.

Louise se leva, emporta définitivement ses raviers et reparut avec le café sur un petit plateau de laque ; deux tasses communes, ornées de coqs imprimés en couleurs grossières, un petit sucrier de métal anglais et la cafetière pareille formaient un assemblage bizarre, mais agréable à l'œil. Le café fumant exhalait une odeur délicieuse ; l'air pur entrait à flots par la fenêtre ouverte sur le jardin et sur la plaine Saint-Denis, avec les coteaux de Montmorency pour cadre à ce riant tableau, plein de vie et de gaieté. Partout les cheminées d'usine envoyaient dans le ciel une fumée légère, les oiseaux pépiaient activement, occupés à leurs nids, et, en bas, on entendait le bruit régulier des presses du lithographe qui occupait le rez-de-chaussée. Le travail était partout, excepté dans le logis de ces amoureux.

— Il va pourtant falloir que je m'occupe à quelque chose, fit Henri d'un air pensif ; combien d'argent avons-nous encore ?

Louise ouvrit son portefeuille, qu'elle portait toujours sur elle, et, fouillant dans tous les coins, étala sur la table une pincée d'or et quelques billets de banque.

— Six cent quatre-vingts francs, dit-elle, et sept francs quarante-cinq que j'ai dans mon porte-monnaie.

— On ne va pas loin avec cela, fit Henri, devenu soudainement soucieux.

— Et le terme est payé ! trois mois d'avance, interrompit Louise d'un air triomphant, et le loyer n'est pas cher : cinq cents francs ! Vois la jolie vue !

— C'est au nord, fit observer le jeune homme.

— Tant mieux, nous n'aurons pas si chaud cet été.

— L'hiver viendra.

— Bah ! c'est si loin !

Henri ne répondit pas. Louise s'approcha de lui d'un air câlin et appuya ses deux bras sur les épaules du jeune homme, lui faisant un collier de ses mains blanches.

— Est-ce qu'on va me bouder, à présent, dit-elle d'une voix douce, et cela pour avoir dit que l'hiver est loin ?

— Non, ma chérie, je ne boude jamais, tu le sais, et je ne puis t'en vouloir d'envisager l'avenir avec confiance. Mais nous n'avons plus grand argent : la moindre dépense imprévue nous laisserait sans ressource ; il faut que je me mette à chercher une occupation aujourd'hui même. Ce n'est pas facile à trouver, et je ferai sans doute bien des pas inutiles.

— Toi ? Est-ce que c'est possible ? Chacun sera heureux de t'avoir !

— Tu crois ? Allons, petite tête sans cervelle, donnez-moi mes beaux habits, pendant qu'ils sont encore de beaux habits. Je vais tâcher de séduire la fortune.

Il s'habilla pour sortir ; au moment de quitter l'appartement, il s'arrêta sur le seuil, indiqua du geste le désordre de la salle à manger, et, avec autant de douceur que s'il eût parlé à un enfant :

— Soignez bien votre royaume, majesté, dit-il.

Louise lui jeta les bras autour du cou ; il l'embrassa longuement et sortit.

Quand la jeune femme eut entendu son pas décroître dans l'escalier, elle se laissa tomber sur une chaise et pleura longtemps, sans efforts, mais sans relâche. Lorsque sa douleur se fut épuisée, elle commença à desservir, mais lentement, avec toutes les inexpériences d'une novice, puis elle alla à la cuisine ; où l'eau pour la vaisselle chauffait depuis longtemps ; avec toutes les répugnances qu'une femme délicate a tant de peine à vaincre, elle se mit à laver les assiettes du déjeuner, et, tout en accomplissant avec une gaucherie consciencieuse ce devoir peu attrayant, elle laissa de temps à autre tomber une larme sur la faïence blanche et bleue.

Angèle avait raison, ces gens qui s'aimaient tant n'étaient pas mariés.

q

Chapitre 8

Pourquoi n'étaient-ils pas mariés ? Qui le sait ? Paris fourmille de ces gentils ménages, où règne un point d'honneur sévère, où le devoir austère a une place aussi large que dans les mariages les plus incontestables ; quelques-unes de ces unions deviennent légitimes, d'autres se dénouent ou se brisent, jetant le plus souvent sur le pavé des femmes qui ont pris l'habitude du bien-être, qui seraient restées vertueuses toute leur vie, si les circonstances l'avaient voulu, et qui, livrées par le hasard aux tempêtes de l'existence, finissent de mille façons et toujours tristement, dans la Seine tout de suite, ou à Saint Lazare quelques années après, ou dans quelqu'une de ces professions qu'on dirait faites exprès pour les déclassées : femmes de ménage, ouvreuses, etc.

Louise était jolie, elle était honnête, et n'eût pas succombé pour un million ; mais Henri était charmant, et la jolie demoiselle de magasin, sans famille et sans guide, avait aimé le jeune employé de banque. Au moment où ils s'étaient avoué leur amour, Henri avait touché un petit héritage ; de là, lune de miel à Fontainebleau, dans la forêt encore presque sans feuillage, puis achat de meubles, les hôtels garnis sont si repoussants ! et finalement installation à Montmartre, dans ce logis aussi introuvable que s'il eût été à l'étranger. Henri comptait reprendre son emploi ; dans un moment d'humeur, grisé par sa petite fortune qu'il croyait inépuisable, il avait envoyé promener son patron qui lui refusait un congé de quinze jours. Quinze jours de congé pour aller voir pousser les feuilles en forêt, avec sa jolie Louise ! Il fallait n'avoir ni tête ni cœur pour refuser à ces amoureux une gorgée d'air pur et de printemps. Aussi Henri avait-il pris ses quinze

jours, même un peu plus, et, à son retour, comme il s'y attendait d'ailleurs, il s'était trouvé remplacé.

Mais ce beau loisir ne pouvait pas durer toujours, et c'est pour cela que Henri était sorti seul, pour la première fois depuis que Louise l'aimait.

Jusque-là, tout avait semblé un rêve à la pauvre fille ; elle se sentait coupable, mais Henri l'aimait tant !.... Et puis elle portait son nom : mensonge, soit, mais ce mensonge était très doux. Elle aimait à s'entendre appeler madame Leclerc, et échangeait alors un sourire avec son ami ; ils jouaient au petit ménage, comme deux grands enfants qu'ils étaient. Mais, seule, elle eut un sentiment plus vif de la réalité. Cette porte qui venait de se fermer sur Henri la séparait du monde ; aucune honnête femme n'en franchirait le seuil, à moins d'ignorer la vérité, et personne ne pourrait l'ignorer très longtemps... Et après, que deviendrait-elle, si un jour Henri cessait de l'aimer ? S'il allait ne pas rentrer ? S'il rencontrait un ami sérieux, plus âgé que lui, s'il rencontrait son oncle, celui qui l'avait placé dans la maison de banque qu'il venait de quitter ? On lui ferait de la morale, on saurait qu'il vivait avec une femme...

De quel ton de mépris elle avait prononcé jadis ces mêmes paroles, ne trouvant pas d'accent assez dédaigneux pour appuyer sur ce mot femme, qui pour elle comprenait tous les genres d'ignominie ! Et maintenant, c'était elle-même !

— Ah ! si j'avais su, si j'avais réfléchi ! murmura la pauvre fille en laissant tomber ses bras lassés avec un geste désespéré ; et pourtant j'aime Henri ! je l'aime plus que moi-même, mille fois

plus… Je tâcherai qu'il soit heureux, qu'il se trouve bien avec moi, pour qu'il n'ait pas envie de se marier.

Les larmes tombèrent plus pressées sur la table de cuisine qu'elle frottait avec ardeur ; elle les essuya, baigna ses yeux d'eau fraîche et courut ranger le petit appartement, pour que rien ne choquât les yeux de Henri quand il rentrerait.

Elle avait tout à apprendre sous ce rapport. Ces jeunes filles élevées dans des pensions, placées ensuite dans des magasins, ignorent tout du ménage ; la nourriture leur apparaît, aussi rare que mauvaise, dans des plats apportés de la cuisine, et leur chambrette est si petite qu'il n'est guère possible de la ranger. Peut-on leur en vouloir si, une fois mariées, elles n'ont ni l'amour de l'ordre ni celui du logis ? Louise s'essayait de son mieux et pourtant ne réussissait guère. La poussière qu'elle faisait voler avec son plumeau se réfugiait d'un meuble sur l'autre ; toute rouge et très dépitée, elle s'appliquait pour la troisième fois à épousseter le petit buffet d'acajou, lorsqu'une voix railleuse l'interpella soudain.

— Eh ! madame Leclerc, il me semble que vous auriez besoin d'une femme de ménage !

Louise regarda la porte qui venait de s'entrouvrir ; une tête coiffée d'un petit bonnet blanc se montrait dans l'ouverture et souriait d'un air narquois. Le corps suivit la tête, et une femme d'environ quarante-cinq ans entra dans la salle à manger, sans toutefois quitter la porte, qu'elle tenait de la main droite.

— La clef était dans la serrure, dit-elle, toujours en souriant ; je vous demande pardon, mais j'avais frappé deux fois, et vous n'aviez pas entendu.

C'était un mensonge, mais ce n'était pas le premier, et le proverbe prétend que le premier pas seul coûte quelque effort.

— Que voulez-vous ? demanda Louise, son plumeau toujours à la main.

La visiteuse entra tout à fait et referma la porte.

— On m'a dit dans la maison que vous aviez besoin d'une femme de ménage, dit-elle, et, comme c'est mon métier d'en faire, des ménages, je suis venue pour voir si vous n'auriez pas besoin de moi.

— Je n'ai dit à personne que j'avais besoin… commençait Louise.

— Avez-vous une femme de ménage ? interrompit la visiteuse.

— Non.

— Alors, il vous en faut une ; c'est clair comme le jour. Oh ! je ne suis pas plus chère que les autres, ajouta-t-elle sur un mouvement de la jeune femme, cinq sous de l'heure, c'est un prix fait comme les petits pâtés. Et je ferai votre déjeuner, si vous voulez : je ne crains pas les fourneaux ; j'ai été cuisinière.

Louise, surprise, n'osait pas dire grand-chose. Elle était naturellement timide, et, grâce à son ignorance des mœurs spéciales du quartier, elle avait encore bien plus peur de commettre quelque bévue.

— Je n'ai rien à faire, dit-elle, ayant enfin trouvé un argument de quelque valeur ; mon ménage m'amuse, et je n'ai pas besoin qu'on m'aide.

— Vous avez besoin qu'on vous apprenne à le faire, toujours, dit la femme de ménage, car on voit tout de suite que vous n'en avez pas l'habitude. Je parie que votre lit n'est pas seulement fait !

La rougeur de Louise prouva que la visiteuse avait deviné juste.

— Voulez-vous que je vous donne un coup de main, par amitié ? reprit celle-ci ; n'ayez pas peur, je ne vous demanderai rien, c'est pour votre jolie figure, ce que j'en ferai. Vous avez l'air si doux et si gentils tous les deux, vous et votre mari, et puis on voit tout de suite que vous n'avez pas l'habitude de vivre dans une cité ; allons faire le lit d'abord.

Louise se trouva assez de courage pour s'opposer à cette intention.

— Permettez, dit-elle, je ne décide rien sans mon… sans M. Leclerc.

La femme de ménage la regarda en clignotant un peu.

— Comme vous voudrez, dit-elle du même ton de bonne humeur ; vous pouvez aller aux renseignements, si vous voulez ; tout le monde me connaît dans la cité : la mère Nathalie ; je demeure en bas, au rez-de-chaussée, et, quand vous voudrez un lapin tout chaud, vous n'avez qu'à entrer ; quand je suis chez moi, la clef est sur la porte. J'ai des lapins dans mon bout de jardin ; ils ne me coûtent rien, vous comprenez : dans mes ménages on me donne les croûtes et les épluchures ; je me recommande à vous pour ça aussi ; c'est entendu ; au revoir, madame… elle s'arrêta malicieusement… madame Leclerc.

Louise comprit sur-le-champ que cette femme avait deviné son secret. Elle balbutia un adieu et resta atterrée pendant que la porte se refermait.

— Ah ! pensa-t-elle, ma honte est écrite sur mon visage, puisque la première venue peut l'y lire.

Une horloge sonna cinq heures, et un instant après, le bruit joyeux des enfants revenant de l'école lui fit dresser la tête. Les petits, filles et garçons, rentraient en criant à pleins poumons avec cette exubérance de vie qui rend le silence prolongé si pénible à l'enfance. Une nouvelle terreur assaillit la pauvre Louise.

— Pourvu, pensa-t-elle, que je n'aie pas d'enfants ! c'est là que serait l'irrémédiable malheur !

Cette pensée la fit frissonner. Que dirait-elle à ses enfants, si le destin lui en donnait ?… pas de nom, pas de père…

Elle se sentait incapable de supporter plus longtemps une solitude qui lui inspirait des pensées si douloureuses, et, prenant un petit panier, elle descendit pour chercher leur modeste dîner. Elle avait fait un peu de toilette, bien peu, mais son joli peignoir clair et ses beaux cheveux noirs lui donnaient naturellement un air de fête. En traversant la cour, elle rencontra la petite Noémi qui revenait de l'asile, conduite par sa mère ; celle-ci tenait sur son bras le garçonnet de Linot ; grâce à la douceur de la journée, il n'avait pas son voile, et la clarté du ciel bleu tombait franchement sur son petit visage déjà blanc et potelé.

— Bonsoir, madame, dit à Louise Noémi, qu'on avait accoutumée à beaucoup de politesse.

— Bonsoir, ma mignonne, répondit la jeune femme, un peu surprise de cette facilité à entrer en relations. Dans Paris on s'épie et l'on se regarde longtemps avant de se saluer ; mais, à Montmartre, on agit à peu près comme en province.

La voix de Louise était douce et un peu émue ; la nourrice leva les yeux et, avec son instinct de femme, s'aperçut qu'elle avait pleuré. Sous sa rude enveloppe, madame Gardin cachait un brave cœur, qui ne reculait devant aucune tâche de miséricorde ; elle se prit de pitié pour cette jolie femme, évidemment fourvoyée dans ce monde d'ouvriers.

— Une belle soirée, madame, dit-elle en souriant.

— Oui, répondit Louise, enhardie par ce sourire, en posant sa main sur les cheveux de Noémi qui la regardait de bas en haut avec l'admirable confiance des enfants. Vous avez une gentille fillette.

— Elle n'est pas vilaine, fit complaisamment la mère.

— Et celui-là, quel âge a-t-il ? demanda la jeune femme en regardant le nourrisson.

— Un mois. Il n'est pas à moi, ajouta madame Gardin avec un indicible regret dans la voix ; le mien est mort ; mais j'aime bien celui-là tout de même, le pauvre chéri, ce n'est pas sa faute ! Elle regarda l'enfant endormi et l'embrassa avec tendresse. Si jamais on m'avait dit que je serai nourrice ! reprit-elle ; enfin ! la vie, c'est comme ça ! Bonsoir, madame.

— Bonsoir, madame, répéta Louise en suivant du regard ce groupe de famille qui rentrait au bercail et s'enfonça sous l'arcade noire du premier corps de logis ; Noémi, restée la dernière,

se retourna pour voir la jolie dame, et lui adressa un petit signe de tête amical avant de disparaître.

Quand elle ne les vit plus, elle se sentit toute triste, et elle se hâta de courir chez les marchands du quartier pour faire ses emplettes ; mais elle ne pouvait se distraire de sa préoccupation. Elle rentra d'un pas pressé, monta l'escalier en courant et s'enferma chez elle, comme si on l'avait poursuivie. En retrouvant le paysage connu, si gai le matin, au soleil levant, si sévère le soir, quand la butte intercepte les rayons du soleil et que les noires cheminées des usines assombrissent le ciel de leur fumée, Louise sentit son cœur plus serré que jamais. Mais elle n'avait pas le temps de pleurer ; si Henri rentrait, que dirait-il de la trouver en larmes ?

Il rentra fatigué et découragé. Lorsque la vie a toujours été facile, quand on n'a pas eu la peine de se faire une position à soi-même, les démarches et les demandes paraissent singulièrement amères. Henri était né dans l'aisance ; à défaut de parents directs, son oncle l'avait toujours dirigé, soutenu, placé, si bien que le brave garçon n'avait connu de soucis que celui de cacher à ce censeur sévère ses folies de jeunesse, qui n'étaient pas plus coupables cependant que celles des autres. Mais rien n'est à craindre comme ces jeunesses étouffées sous la cendre ; elles ont des embrasements subits qui mettent le feu à la maison. C'était l'histoire de Henri et de nombre d'autres.

Seulement, quand il avait rompu sa chaîne, il n'avait pas prévu que, pour en retrouver une autre, il lui faudrait accepter les amertumes de ceux qui débutent. Son oncle l'avait foudroyé dans deux lettres fort dures ; c'en était assez pour que le jeune homme ne voulût pas se recommander de lui. Restait alors la chance de

se présenter comme un inconnu, sans références… On n'obtient pas grand-chose en agissant ainsi, et Henri l'avait vu pendant cette journée de courses, qui lui avait paru longue.

Il était à peine entré, que Louise lut sur son visage l'insuccès de ses entreprises, et, au lieu de lui adresser des questions inutiles, elle se hâta de le débarrasser de ses vêtements de promenade et de le faire asseoir devant son couvert. Le dîner était prêt : la jeune femme s'était appliquée à le rendre bon, et c'est seulement lorsque le repos et la nourriture eurent remis son ami, qu'elle se hasarda à lui dire timidement :

— Eh bien ?

— Rien ! répondit Henri. On veut des références, et on a parbleu raison ! Si j'étais à la place de ces beaux messieurs, je ne confierais pas les secrets de ma maison à un quidam qui me tomberait du ciel !

Louise médita un instant. Elle n'avait pas d'instruction : ce n'est pas dans une pension de Paris, à six cents francs par an, que l'on peut acquérir des connaissances étendues ; mais, habituée à se suffire depuis plusieurs années, elle avait du jugement et plus de bon sens que n'eût pu le faire supposer la faute qu'elle avait commise.

— Pourquoi, dit-elle, en terminant sa méditation, pourquoi ne donnerais-tu pas, comme référence, l'adresse de la maison où tu étais quand… lorsque.. quand nous… ?

Henri la regarda d'un air interrogateur ; elle n'eut pas le courage de terminer sa phrase.

— Tu sais bien, lui dit-il d'un ton boudeur, que nous sommes fâchés, le patron et moi…

— Je le sais, reprit Louise en rougissant, mais il me semble qu'il ne peut pas te refuser des références convenables. Au bout du compte, tu as été cinq ans chez lui ; il n'a jamais eu qu'à se louer de toi, excepté pour ce congé.

Elle baissa les yeux, prête à pleurer ; la pensée qu'elle était la première cause des ennuis de Henri lui venait soudain et lui paraissait par trop amère.

— Ne regrette rien, lui dit le jeune homme, ému à la vue du chagrin qu'elle s'efforçait vainement de cacher ; ne pleure pas, Louise : je recommencerais, si c'était à refaire. Nous avons été parfaitement heureux ; cela vaut bien une place !

Il lui avait tendu la main à travers la table ; elle y mit la sienne, et il la serra longuement avec autant d'amitié que d'amour. De sa main restée libre, elle s'essuya les yeux, pendant qu'elle lui souriait.

— Eh bien, reprit-elle d'une voix un peu émue, est-ce que tu penses que j'ai tort ? Est-ce qu'ils peuvent faire autre chose que de bien parler de toi, puisque tu ne leur as jamais rendu que de bons services ?

Henri resta pensif..

— Le patron était bien en colère, dit-il en souriant à moitié au souvenir de cette colère. Je ne puis pas y envoyer sans le prévenir… il aime les cérémonies…

— Si tu allais le voir ? suggéra Louise à voix basse.

— Il croirait que je veux rentrer, répondit Henri.

— Pourquoi ? Non, je ne pense pas ! Il faut bien que tu te places quelque part ; ta démarche serait toute naturelle !

— Tu crois ? fit le jeune homme ébranlé.

— J'en suis sûre.

Il réfléchit un instant.

— J'irai demain, dit-il ensuite. Après tout, il ne me mangera pas, et je crois, en effet, que sans lui je ne trouverai jamais d'emploi. Seulement, il dira à mon oncle qu'il m'a vu, et je recevrai encore un ou plusieurs savons… Bah ! tant pis ; il faut s'accoutumer à tout, n'est-ce pas, Louisette ? Et puis, il n'est de bonheur qui ne se paie ! Je ne te savais pas de si bon conseil !

Elle sourit faiblement, partagée entre une grande envie de pleurer et celle de lui sauter au cou. Il les comprit toutes deux, car, jetant sa serviette, il se leva et la prit dans ses bras :

— Allons faire un tour de promenade, lui dit-il gaiement.

— Mais tu es fatigué ?

— Je l'étais, je ne le suis plus ; tu m'as rendu mes jambes.

Chapitre 9

Le cœur plein de joie, Louise courut chercher son petit châle, et, cinq minutes après, ils étaient sur la butte, regardant Paris.
Un voile de vapeurs, encore très léger, s'élevait lentement dans Paris et dessinait des plans visibles dans la masse grise, aux contours flottants. Qui peut dire où finit la ville dans ce cirque immense que ferment à l'œil de tous côtés les collines vertes et boisées ? Sur les hauteurs de Châtillon, juste en face de la butte Montmartre, se découpait une rangée d'arbres bordant une route ; ils apparaissaient comme une dentelle noire sur le gris exquis de l'horizon. À droite, le Mont-Valérien, grossi par la brume, tout à fait imposant, formait une masse presque noire, et le ciel rouge, rayé de nuages foncés, représentait au-dessus la flamme et la fumée d'un Vésuve fantastique doux et lointain, comme les choses que l'on voit dans les rêves.

Paris lui-même avait un aspect bizarre, presque immatériel. Çà et là quelques monuments énormes surgissaient au milieu du brouillard croissant et formaient des masses distinctes : Notre-Dame, Saint-Eustache, le Louvre ; plus loin, le Panthéon, Saint-Sulpice, et, plus à droite, le dôme des Invalides, qui retenait une paillette brillante sur une de ses faces dorées ; puis les masses sombres et comme endormies des Champs-Élysées et du bois de Boulogne, sortes d'oasis d'où la poussière ne montait pas, où l'œil se reposait sur la verdure aux tons éteints par les vapeurs flottantes. Tout cela adouci, atténué par une paix étrange, celle du jour mourant, à cette heure fugitive où l'obscurité, déjà assez forte pour noyer les détails, lutte encore assez avec le jour pour empêcher la lueur du gaz de monter dans le ciel bleu de lin.

Les jeunes gens s'étaient assis tout en haut de la butte, au-dessous de l'endroit où un spéculateur habile avait entouré de murs de terre une lunette d'approche, destinée à faire voir, d'un seul œil, aux badauds ce qu'ils voyaient tout aussi bien des deux yeux sans ce concours qui coûtait deux sous. C'était dans l'heureux temps où ce point de vue unique appartenait à tout le monde, où, pour repaître ses yeux et son esprit de ce spectacle merveilleux, il suffisait de gravir la rude montée de la colline. On s'asseyait en haut sur une herbe obstinée, qui voulait repousser et qui repoussait malgré les outrages répétés des pieds d'enfants, acharnés à la détruire tous les jours, à la sortie de l'école. On s'asseyait, et suivant les caprices du vent et du soleil le poète pouvait rêver à des batailles, à des épopées, à d'humbles idylles, à tout ce que fait naître dans l'esprit la vue d'une cité qui, par sa gloire et par ses malheurs, peut désormais lutter avec Rome.

Là, sur ce terre-plein, qui ne mesurait pas dix mètres de largeur, entre une escalade et l'autre, se réunissait tous les soirs la population laborieuse de Montmartre. On n'y voyait point ceux qui n'ont rien à faire ; pour ceux-là, toute heure du jour est bonne ; mais les mères chargées de famille, les ouvriers au retour de l'atelier, les ouvrières, après la rude journée du fer à repasser ou du travail d'aiguille, venaient détirer leurs membres engourdis et rêver d'air pur, dans un vaste horizon. À ce lieu même où plusieurs générations de travailleurs ont étendu leurs corps lassés sur l'herbe clémente, qui, ployée sous leur poids, se redressait à la fraîcheur de l'aube, là où tous les enfants des deux communes avaient établi leurs jeux et remplissaient leurs poumons d'air et de rire, une laide palissade renferme des travaux immenses, souterrains, inutiles, qui, s'ils produisent jamais quelque chose au grand jour, n'en auront pas moins eu pour résultat de priver tout

un quartier de son lieu de promenade et de repos. On veut y faire une église, de beaux escaliers, des jardins bien entretenus, le tout à l'usage des riches ; et les pauvres, quand ils veulent s'asseoir et se reposer à l'air, doivent désormais aller au nord, exposés à d'aigres bises en toute saison et, quand souffle le vent d'est, à d'odieuses émanations. Quels chants sacrés vaudront jamais les cris joyeux des enfants en liesse, quand ils escaladaient jadis la pente escarpée, jouant à la bataille et simulant l'assaut d'un fort ? Quel encens vaudra les soupirs de soulagement qui s'exhalaient de ces poitrines fatiguées ? Il y avait là, par les chaudes soirées d'été, un élan de reconnaissance vers le ciel bleu, vers les étoiles, que les cérémonies du culte ne remplaceront pas ! Si jamais une injustice fut commise, c'est le jour où les laides clôtures du Sacré-Cœur volèrent le soleil et l'air respirable à la population laborieuse de Montmartre !

Heureusement pour nos amis, ils ignoraient alors quel triste sort était réservé à ce lieu de repos : toutes les familles de la cité Ménard et bien d'autres s'y trouvaient réunies. Les femmes tenaient salon dans un coin et se racontaient les événements du jour ; les hommes causaient entre eux par petits groupes, la plupart à portée de leurs familles qui s'étendaient auprès, comme les rayons autour d'un centre, afin de pouvoir surveiller chacun leurs enfants, qui décrivaient autour d'eux des cercles joyeux, avec de petits cris, comme les hirondelles attardées qui tournoyaient encore une ou deux fois autour des grands arbres et de la tour Malakof. Il y avait là, tout contre la tour, une masure étrange, percée de deux ou trois fenêtres irrégulières et bizarres. Le jour, en plein soleil, un mur blanchâtre, avec ses trous noirs, semblait une vieille maison italienne, comme on en voit dans les villes du Midi ; jamais personne n'a su combien d'hirondelles nichaient

sous ce vieux toit. La maison est démolie, les hirondelles se sont envolées ; il est peu probable qu'elles reviennent en ces lieux hospitaliers : avec elles, la gaieté du terrain a disparu pour jamais.

Madame Gardin était là, son nourrisson sur les genoux. Noémi courait à droite et à gauche, avec les autres enfants de la cité, et Dieu sait si la bande était nombreuse. Cécile et sa tante Angèle arrivèrent un peu après, et madame Gardin se recula pour leur faire une place entre elle et une ménagère grincheuse, qui racontait un peu trop haut sa dernière scène avec son mari ; tous les jours c'était la dernière, et pas la même, car dans la monotonie de l'existence journalière, la digne femme apportait une variété de querelles vraiment surprenante.

Les jeunes gens pressés l'un contre l'autre écoutaient et regardaient avec étonnement ce spectacle nouveau pour eux. Ce qui frappait Henri, plus fait que sa compagne à la vie ouvrière, c'était la décence réelle de ce monde, pourtant si mêlé. Il arrivait par-ci par-là qu'une parole grossière éclatait comme un pétard ; mais si c'était un gros mot, ce n'était pas une indécence : ces gens-là ne pensaient point à mal ; l'endroit était trop public pour des rendez-vous, et trop de mères y accompagnaient leurs enfants pour que les gens malintentionnés pussent y récolter leur butin malhonnête. Cette population d'ouvriers eût précipité du haut en bas de la butte celui qui eût fait pousser un cri d'effroi à la pudeur d'une jeune fille.

Les gardiens de la paix se tenaient à l'écart, sachant qu'il n'y avait rien à faire ; les bras croisés, deux ensemble, à l'entrée de la rue Ramey, comme au bout de la rue Chappe, ils devisaient paisiblement, prêts à accourir s'il en était besoin ; mais on ne les dérangeait jamais. Au milieu de la gaieté paisible, la sonnette du

marchand de coco et la claquette de la marchande de plaisirs étaient les bruits dominants ; à leur approche, de groupe en groupe, les enfants allaient fouiller dans la poche de leurs mères ; souvent rebutés, mais décidés à revenir à la charge, ils finissaient presque toujours par emporter le sou ambitionné, et leur troupe joyeuse, assiégeant alors la boîte à plaisirs, houspillait la vieille marchande, que trente ans de pratique n'avaient point rassurée sur l'honnêteté scrupuleuse d'une bande de cinquante gamins.

— Voilà le plaisir, mesdames ! voilà le plaisir, mes petits cocos ! cria la marchande après avoir vigoureusement secoué sa claquette. Qui est-ce qui veut du plaisir ?

Les mamans détournèrent la tête, les enfants vinrent quémander leur petit sou, mais vainement ; rebutés, après avoir boudé un quart de minute, ils se mirent à descendre pour remonter la pente roide, exercice à la mode dans tous les temps, depuis Sisyphe qui ne l'avait pas inventé, puisque les dieux l'estimaient avant lui pour une punition sérieuse, jusqu'à toute la foule de nos jours, qui se rue à la Bourse, aux honneurs publics et à mille autres pentes non moins escarpées ; la seule différence entre les enfants de la butte et ces grimpeurs passionnés est que ceux-ci, quand ils dégringolent, ne le font pas exprès.

— Voilà le plaisir, mesdames !

La voix de la vieille femme s'éteignit dans un silence trop profond pour n'être pas volontaire. Elle secoua la tête, soupira, renvoya en arrière d'un geste pénible sa boîte aux plaisirs et s'apprêtait à rebrousser chemin, quand Henri l'appela. Elle s'approcha sur-le-champ et posa à terre son fonds de commerce, dont elle ôta le couvercle.

— Ça ne va pas fort ? lui dit le jeune homme, pendant qu'elle retirait délicatement les deux cornets d'oublies, légers et fragiles.

— Ça ne va jamais le vendredi, monsieur, répondit la marchande avec un soupir ; c'est le samedi la paie, voyez-vous, et il y a beaucoup de braves gens ici qui n'ont dans leur poche que bien juste de quoi manger jusqu'à demain soir : ce n'est pas le moment de se payer des friandises.

Henri regarda cette femme, si bien au courant de l'économie politique du quartier.

C'était une petite vieille très propre, très soignée, presque coquette dans sa simplicité paysanne ; une robe d'indienne claire, très ancienne, aux bouquets fanés, mais d'une propreté extraordinaire, un fichu de percale imprimée, épinglé sur les plis de son corsage, un petit bonnet blanc noué sous le menton, et, dessous, deux bandeaux de cheveux blancs obstinés à friser malgré tout, puis deux yeux bleus très doux... Henri fut pris de pitié pour cette vieillesse inquiète qui ne pouvait obtenir le pain quotidien qu'en cheminant la moitié de la nuit.

— Gagnez-vous beaucoup ? demanda-t-il avec un intérêt soudain.

— Ça dépend, monsieur, ça dépend. Quand ça va bien, je gagne dix sous, quinze sous dans ma soirée ; quand ça ne va pas, eh bien, je ne gagne rien, comme ce soir ; je vous remercie tout de même, mon bon monsieur.

Elle allait remettre le couvercle sur la boîte, le jeune homme l'arrêta.

— Pour combien en avez-vous là-dedans ? dit-il.

— Pour une pièce de quatre francs environ, monsieur, quand tout sera vendu ; mais ce ne sera pas ce soir.

Elle soupira par habitude, sans doute.

— Voilà cent sous, dit le jeune homme souriant de sa propre idée ; donnez-moi votre fonds, je vous l'achète en bloc.

— Ça ne vaut pas tant que ça, monsieur, dit la vieille, effarée, – et puis, qu'est-ce que vous allez en faire ?

— Vous allez voir ! répondit Henri ; faites marcher votre claquette. Je vais appeler les enfants.

La claquette résonna bruyamment dans l'air du soir ; la nuit était tombée, et les lumières de Paris faisaient maintenant une auréole à la grande ville : on y voyait assez sur la butte pour distinguer les objets et les figures, sinon les traits. Deux garçons s'aventurèrent du côté de la claquette, et Louise surprit le regard de Noémi, qui, cachée derrière sa mère, regardait d'un air intrigué ce colloque étonnamment long entre la marchande de plaisirs et ce beau jeune homme. Louise se leva, prit la petite fille par la main, mit deux oublies dans son tablier et lui dit :

— Va raconter aux autres que le monsieur donne des plaisirs aux enfants sages.

Ce fut une traînée de poudre. En un clin d'œil, cinquante têtes et cents mains se dressèrent autour de cet homme généreux. Ces mains se multiplièrent si bien que Henri arriva au bout de ses richesses sans avoir satisfait tout le monde, à ce qui paraissait. Mais c'était un garçon avisé, et il ne se troubla point.

— J'ai eu beaucoup trop de mains pour si peu de têtes, dit-il ; ceux qui ont eu quatre mains n'auront rien la prochaine fois ; je les ai regardés et je les reconnaîtrai bien.

Tous ceux qui avaient eu quatre mains s'évaporèrent comme un brouillard au matin, et il ne resta plus autour des jeunes gens que les gros bébés convaincus, incapables de malice, qui mordaient dans leurs oublies avec un joli bruit de papier feuilleté.

— Je vous remercie, madame, dit la mère Gardin, s'adressant instinctivement à la jeune femme.

Une dizaine de voix maternelles firent écho ; pour se dérober à leur triomphe, Henri prit le bras de la jeune femme, et ils s'éloignèrent, salués par tout le monde, même par les pères grincheux, qui ne voulaient pas remercier, mais qui soulevèrent néanmoins leur casquette, quand les jeunes gens passèrent. La marchande de plaisirs resta pour faire leur éloge.

— Ils m'ont payé plus que ça ne valait, disait-elle ; mais si je savais où ils demeurent, je leur porterais dimanche une douzaine de macarons.

— Comme nous, cité Ménard, fit la douce voix de Cécile qui se levait pour rentrer.

q

Chapitre 10

Dans le jour adouci de cinq heures, tamisé par un rideau de perse bleue, le nourrisson de la mère Gardin dormait à poings fermés,

les lèvres serrées, les sourcils un peu froncés, comme un bébé qui s'applique de toutes ses forces. Après l'avoir repu de son lait, la nourrice était allée au lavoir, pliant sous un paquet de linge mouillé, essangé de la veille sous la pompe de la cour, et sa dernière parole en fermant la porte avait été : « Surtout fais bien attention au petit. »

Noémi n'avait répondu que par un regard assuré, plein de promesses, et elle était venue s'asseoir auprès du berceau, sur une chaise bien haute pour elle, mais sur laquelle elle savait pourtant se jucher à l'aide des barreaux. Après un instant de contemplation silencieuse, une idée lui était venue, et redescendant de sa haute position, elle avait été droit à certain tiroir de commode, moins bien repoussé que les autres, et plein de linge à raccommoder. L'ouvrir n'était pas très facile ; cependant, en s'arc-boutant des pieds contre le bas du meuble et en tirant à deux mains sur la clef, la fillette était venue à bout de le faire céder. Ici, elle n'avait que l'embarras du choix : petites brassières sans cordons, petites culottes sans boutons, torchons troués, chaussettes béantes, tout appelait les doigts agiles de la ménagère. Après une hésitation bien excusable, Noémi s'adressa à une paire de bas, moins cruellement ravagée que les autres, et la mit par terre à côté d'elle ; puis elle s'efforça de refermer le tiroir. Mais elle avait mal calculée la force de sa poussée, et le poids de son corps, lancé en avant, enfonça si vite le tiroir dans les coulisses que deux doigts de la main gauche se trouvèrent pincés.

Un gémissement lui vint aux lèvres, mais elle tourna instinctivement la tête vers le berceau et garda un silence stoïque. Tirant sur la clef de sa main restée libre, après plusieurs efforts infructueux, elle parvint à élargir un peu l'ouverture, et elle retira alors

ses doigts bleuis par la pression. L'angle du bois avait meurtri la chair et marqué, au-dessus de la jointure, une petite raie sanglante. La petite fille tomba assise sur ses talons et pressa silencieusement sur sa poitrine la pauvre menotte à demi broyée.

Ce n'était pas la première fois que Noémi se faisait mal, dans ses tentatives de travaux domestiques ; bien des cicatrices anciennes et récentes avaient écrit sur ses mains l'histoire de son apprentissage de ménagère. Mais si elle parlait peu, la petite fille criait encore moins, et les larmes que la douleur physique amenait dans ses yeux n'avaient jamais roulé sur ses joues.

Cette fois, après un ou deux gestes d'angoisse, elle étendit courageusement ses doigts en avant, s'assura qu'ils fonctionnaient bien, malgré la souffrance qu'ils lui causaient, et se releva en s'appuyant sur sa main saine.

Après un moment de doute, elle se dirigea vers une corbeille à ouvrage en osier, où sa mère jetait pêle-mêle tous les travaux commencés, quittés pour de plus pressés et abandonnés faute de temps ; au fond, tout au fond, non sans se piquer à des aiguilles enfilées, restées aux ouvrages, Noémi trouva un œuf en bois, pour raccommoder les bas ; un autre plongeon lui procura du coton à repriser ; à une chaussette en train, elle prit une longue aiguille, puis elle piqua l'aiguille à son corsage, mit les autres objets dans sa poche et escalada résolument la haute chaise pour la seconde fois.

Parvenue à ce poste d'observation, elle tira de sa poche l'ouvrage conquis au prix de son sang, glissa avec l'œuf de bois la main blessée dans le bas, bien long, trop long, qui lui montait en spirales jusque par-dessus le coude, et, armée de la grande ai-

guille, elle commença le travail de treillage qui s'appelle une reprise.

Le trou était grand, la main était petite, l'œuf énorme échappait de temps en temps aux petits doigts endoloris, mais Noémi le reprenait bien vite, et, la tête penchée de côté, mordant le bout de sa langue, tant elle s'appliquait, la petite fille faisait passer son aiguille, un fil dessus, un fil dessous, jusqu'à la marge déchirée de sa reprise. Le treillis était lâche, peu régulier ; mais que demander de plus à une fillette de six ans, quand il y a tant de grandes personnes qui ne savent pas raccommoder les bas ?

Deux ou trois fois, le bébé fit un mouvement ; allongeant un peu le bras, Noémi agita doucement le berceau, en chantonnant à demi-voix : Dodo, l'enfant do… et le petit garçon se rendormit aussitôt ; il dormait beaucoup et longtemps à la fois, ce qui n'était pas un mince soulagement pour sa nourrice.

Les bas enfin raccommodés, Noémi rentra leurs pieds en dedans et les roula sur eux-mêmes, pour indiquer qu'on pouvait les mettre ; puis, au lieu de quitter sa haute chaise, elle déposa son travail dans le berceau et regarda longuement l'enfant endormi. Que se passait-il dans cette petite tête ? Quel mystérieux travail se faisait dans cet esprit déjà soucieux, inquiet du lendemain, à l'âge où les autres ne pensant encore qu'à aujourd'hui et ne se souviennent pas encore d'hier ? Les yeux de la fillette s'attachaient tendrement sur ce petit être confié à sa garde, et dans lequel elle voyait une sorte de propriété.

Six semaines avant, quand on lui avait parlé en plaisantant de raccommoder les vêtements du petit garçon, elle avait aussitôt formulé l'objection : Mais je ne sais pas ! Depuis, elle avait ap-

pris. Seule, volontairement, elle avait pris une aiguille et regardé comment faisait sa mère ; le jeudi était pour elle le vrai jour de fête, parce que sa mère lui laissait la garde du petit, pendant qu'elle allait au lavoir faire quelques savonnages, et c'est le jeudi que Noémi s'exerçait à ces grands travaux de couture. Elle n'avait rien demandé, étudiant seule ; une sorte de fausse honte, où se mêlait peut-être la crainte d'être grondée pour toucher à tout, l'empêchait de montrer à sa mère le fruit de ses travaux, et son père ignorait que les chaussettes qu'il avait aux pieds avaient été reprisées, tant bien que mal, par les petites mains de sa fillette.

Mais ce n'est plus à son ouvrage qu'elle pensait en regardant le berceau. Elle se rappelait la douleur sauvage de sa mère quand son petit frère était mort ; ses caresses repoussées, les dures paroles qu'elle avait entendues, lui avaient laissé dans le cœur une blessure encore mal fermée. Ce n'était pas elle que voulait la pauvre mère dans ce moment-là ; tout ce qui n'était pas l'enfant mort lui était importun. Puis était venue la grande crainte causée par les paroles imprudentes des voisins : si son lait lui montait à la tête ? C'est qu'on en meurt, vous savez ? On en devient folle, quelquefois, et ça n'en vaut guère mieux ! Il faudrait lui tirer du lait. Il n'y a pas d'enfant ici… sa petite fille, essayez de lui présenter la petite.

Madame Gardin avait repoussé d'un geste d'horreur la pauvre petite qui s'avançait tremblante, prête à faire tout ce qu'on voudrait pour sauver sa maman, et Noémi reculant jusqu'au mur était restée immobile, les yeux fixés sur sa mère qui allait mourir de son lait, puisqu'elle ne voulait pas se le laisser tirer.

C'est alors, après des heures d'angoisses, qui avaient semblé à l'enfant des siècles d'obscurité et de souffrance, que Cécile était

venue, portant le bébé dans ses bras, et la petite fille, avec un soulagement inexprimable, avait vu les lèvres du nourrisson s'attacher au sein de la nourrice. Des larmes de joie avaient ruisselé silencieusement sur ses joues, et elle avait joint les mains comme pour une prière dans l'élan de sa reconnaissance. Elle ne savait pas pourquoi, elle n'y comprenait rien, mais elle sentait que sa mère était sauvée.

Voilà pourquoi, dans le jour décroissant, au fond de la chambre déjà assombrie, Noémi regardait le bébé endormi avec une tendresse de mère. C'était pour elle la joie vivante du logis, et son cœur enfantin se gonflait d'émotion en pensant à tout ce qu'elle devait à ce cher petit être.

La porte s'ouvrit, et madame Gardin entra, suivie par Linot, courbé sous le poids d'un énorme paquet de linge, ruisselant d'eau. Elle prépara en hâte un tabouret dans la cuisine. Le brave homme l'y suivit, se débarrassa de son fardeau, s'essuya le visage et revint dans la première pièce.

— C'est tout de même heureux, madame Gardin, dit-il, que je sois passé devant le lavoir au moment où vous en sortiez ; je ne sais pas comment vous auriez fait pour monter ça jusqu'ici. Vous en prenez trop à la fois aussi !

— Que voulez-vous, – c'est le linge de quinze jours ; si vous croyez que votre fils n'en use point ! Il ne veut pas seulement rester mouillé, ce beau monsieur-là !

Tout en grondant, elle souriait et levait dans ses bras le marmot, qui avait le réveil aimable. Le père le regarda avec amour et voulut le prendre ; mais la nourrice, déjà assise sur une chaise

basse, démaillotait le petit, qui agitait bras et jambes, dans sa joie d'être libre.

— Voyez-vous le petit coquin ! Il ne veut pas qu'on le remmaillote, fit la mère Gardin en appliquant de petites tapes maternelles sur les rondeurs satinées du bébé, qui vagissait d'aise et se démenait.

Linot enchanté examina son enfant sur toutes les faces, le déclara superbe, ajouta que la nourriture lui convenait, le prit dans ses bras, une fois remmailloté, puis ne sachant qu'en faire, après l'avoir embrassé et piqué avec sa barbe de quatre jours, il le rendit à la nourrice, qui le passa immédiatement à Noémi.

Celle-ci reçut son précieux fardeau et s'assit sur la chaise basse, avec le bébé étendu sur les genoux.

— À la petite ? Il n'y a pas de danger ? demanda le père inquiet.

— Vous pouvez être tranquille, allez – elle en a l'habitude. Il est aussi bien avec elle qu'avec moi. Elle a un talent comme ça pour soigner les bébés.

Noémi regarda sa mère avec des yeux pleins de reconnaissance et d'orgueil, puis elle se pencha sur la petite figure et l'embrassa délicatement ; le père la regardait indécis : une idée lui venait sans trop se presser ; quand il l'eut tout à fait, il se retourna vers madame Gardin.

— Savez-vous, dit-il, qu'il serait temps de baptiser ce citoyen-là ? Comme je me suis tout à fait brouillé avec ma belle-mère, nous n'avons pas à nous occuper d'elle ; qu'est-ce que vous diriez si je demandais votre fille pour marraine ?

— Quelle drôle d'idée ! fit la mère Gardin, très flattée dans sa vanité, mais décidée à ne pas le laisser voir. Vous feriez mieux de demander mademoiselle Cécile.

— J'y avais pensé ; mais si votre petite aime tant mon petit, ce serait peut-être plus gentil.

— Parlez-en à mademoiselle Cécile, et vous verrez ce qu'elle vous dira.

Noémi, après avoir posé délicatement l'enfant dans le berceau, avait quitté la chambre depuis une seconde ; pendant que sa mère et Linot s'occupaient de divers détails, elle courut jusqu'au haut de l'escalier et frappa timidement à la porte de Cécile.

— Que veux-tu ? dit celle-ci en ouvrant.

— Oh ! mademoiselle, si vous vouliez refuser d'être marraine du petit, je serais si contente !

La jeune fille ne comprit pas tout de suite, mais elle descendit tout de même en tenant Noémi par la main. Au moment de pousser la porte, celle-ci lui dit tout bas, en la tirant vers elle :

— Ne dites pas que je suis venue vous chercher, on me gronderait.

Cécile entra, et sa venue précipita la demande que madame Gardin avait sur les lèvres.

— Pourquoi ne prenez-vous Noémi à ma place ? dit la bonne créature, que sollicitait doucement la main de la petite fille restée dans la sienne.

— Dame, fit le père, c'est de peur de vous faire de la peine, mademoiselle Cécile !

— Cela me fera plaisir de voir Noémi prendre ma place, et à elle aussi, n'est-ce pas, petite ?

La menotte répondit beaucoup plus éloquemment que les lèvres, qui se bornèrent à un timide :

— Oui, mademoiselle.

On décida qu'un ami de Linot serait parrain, et Noémi se trouva investie du grade de marraine ; la cérémonie fixée au dimanche suivant, on se sépara. Madame Gardin allait et venait dans la chambre, préparant le repas du soir ; sa fille berçait doucement le bébé très éveillé qui jasait à sa façon à tous les meubles du logis.

— Qu'est-ce que tu as à la main gauche ? fit la mère en s'arrêtant brusquement.

— Ce n'est rien : en ouvrant, je me suis pincée au tiroir de la commode.

— Qu'est-ce que tu allais faire dans la commode, petite touche-à-tout ?

— Voici mon ouvrage, maman, répondit Noémi sans se laisser déconcerter.

Sa mère prit la paire de bas que lui présentait l'enfant, la déroula vivement et vit qu'elle était raccommodée.

— Ce n'est pas toi qui as fait cela ? dit-elle en rougissant de satisfaction.

— Pardon, maman, c'est moi.

Madame Gardin plongea dans les yeux innocents de sa fille, puis examina attentivement l'ouvrage et réprima une violente envie d'embrasser la petite.

— Ça n'est pas fameux, dit-elle ; mais pour une première fois, il n'y a trop rien à dire.

Noémi continuait à lire sur le visage de sa mère, et elle comprit parfaitement la joie et l'orgueil qu'elle lui causait en ce moment. Elles échangèrent un regard qui valait cent paroles et autant de baisers.

— Allons, dépêche-toi de préparer le couvert, dit madame Gardin.

La fillette obéit, heureuse au fond de son âme et ne demandant pas d'autre récompense.

C'est ainsi qu'elle avait appris à être stoïque et à adorer sa mère.

q

Chapitre 11

Le baptême eut lieu ; – Cécile reçut une boîte de dragées. Maria, de plus en plus nerveuse, de plus en plus troublée, passait toutes ses journées à trembler au moindre bruit, craignant la colère de madame Simon. Le lendemain du baptême, Cécile se décida à aborder franchement la question. Lorsque André s'avança vers

les deux jeunes filles, dans la rue Pigalle, à la sortie de l'atelier, elle lui dit sans le regarder :

— Vous feriez mieux, monsieur André, de ne plus nous rencontrer le soir, tant que vous ne serez pas mieux décidé : il fait trop jour ; on vous verra nous parler, et cela ne peut occasionner que des ennuis à tout le monde.

— Décidé ? Pensez-vous que je ne sois pas décidé ? demanda le jeune homme interdit : pensez-vous, Maria, que je ne sois pas décidé ?

La jeune fille détourna la tête ; il se pencha pour épier sa réponse, et s'aperçut alors qu'elle était d'une pâleur livide.

— Qu'avez-vous, Maria ? dit-il, tremblant d'angoisse. – Vous êtes fâchée ? Vous êtes malade ?

— Elle a, reprit Cécile d'une voix ferme, que vous la tuez avec vos hésitations : elle ne peut plus y tenir ; la vie vous est facile, à vous ; mais à elle…

— Vous avez raison, fit André redevenu brave tout à coup ; dès ce soir, je parlerai à ma mère… Ce soir, non, elle est au théâtre, et je vais l'y retrouver ; mais demain.

— Faut-il que Maria vienne à l'atelier ? demanda Cécile d'un ton froid.

— Oui, je vous en prie… je serais heureux de ne pas perdre un instant pour lui annoncer notre bonheur…

Un léger frisson secoua le corps de la jeune fiancée ; la pensée de ce bonheur était vraiment au-dessus de ses forces.

— Moi, je lui aurais conseillé de ne pas y aller, fit Cécile.

— Ce sera comme vous voudrez, mademoiselle, répondit le jeune homme ; vous savez que j'ai promis de vous écouter en tout.

— À demain, fit Cécile en pressant le pas. Maria tendit la main à son amoureux, qui la serra vivement, et elles remontèrent la rue d'un pas alerte, pendant qu'immobile à la même place il les regardait s'éloigner.

— Si tu veux m'en croire, dit Cécile en rompant le silence, quand elles furent près de rentrer chez elles, tu n'iras pas à l'atelier. Madame Simon n'est pas commode, et elle pourrait bien ne pas céder du premier coup.

— Je t'en prie, laisse-moi y aller… je ne puis plus attendre…

Pleine de pitié, la jeune fille regarda sa compagne, qui semblait prête à défaillir.

— Tu ne tiens seulement pas sur tes jambes ! tu devrais rester au lit demain ; ça vaudrait mieux !

Maria rougit.

— Y penses-tu, dit-elle, et que dirait mon père ? il ne me permet pas de congés, lui…

— Enfin, ma chérie, tu as la nuit pour réfléchir, mais je crois que tu aurais tort d'y aller.

— À ma place, tu n'irais pas ? fit ingénument Maria.

Ce fut au tour de Cécile à sentir son visage s'empourprer.

— Non, je n'irais pas ! répondit-elle résolument, quoique sa voix fût émue.

— Je t'aime bien, chuchota la jeune fille en l'embrassant ; bonsoir.

Elles se séparèrent, et Maria entra dans la chambre où son père l'attendait.

Cécile resta un instant à regarder par la fenêtre leurs silhouettes se détacher sur le fond clair du papier, puis elle remonta chez elle, le cœur serré, comme dans l'attente d'un malheur.

Le lendemain, un vent de nord-ouest, froid et triste, roulait de gros nuages noirs dans le ciel gris ; la pluie tombait par averses, une vraie pluie d'hiver, comme il en arrive parfois au mois de mai, le plus instable et le plus changeant de tous les mois ; Cécile, en descendant à sept heures et demie, trouva Maria qui l'attendait au bas de l'escalier.

— Alors, tu viens ? dit-elle avec reproche.

Maria lui jeta un regard suppliant et l'entraîna sans répondre. Au bout d'une centaine de pas, elle lui dit à voix basse :

— Voilà trois jours que mon père n'a pas d'ouvrage : il reste à la maison, et si tu savais comme il est de mauvaise humeur ! Vois-tu, j'aimerais mieux tout que de passer la journée d'aujourd'hui seule avec lui !

Cécile n'insista plus, et elles arrivèrent à l'atelier sans avoir échangé d'autres paroles.

Le froid rendait les ouvrières maussades ; ces demoiselles avaient les pieds mouillés, et elles ne se privèrent pas de grogner

sur tous les sujets imaginables. Cécile et son amie, absorbées dans une même crainte, travaillaient sans mot dire, laissant tomber les brocards que leur adressaient leurs compagnes ; deux fois, avant midi, madame Simon parut dans l'atelier : la première fois, de mauvaise humeur, avec un corsage à refaire ; la seconde fois, assez souriante, mais l'air préoccupé. Ces deux apparitions avaient épuisé le courage de Maria, et quand l'heure du déjeuner sonna, elle fit signe à Cécile qu'elle ne descendrait pas.

Les deux jeunes filles restèrent seules dans le vaste atelier, plein de rognures de jupes commencées, de garnitures suspendues aux portemanteaux et de sièges en désordre.

L'heure du déjeuner leur parut bien longue ; enfin, une à une, les ouvrières rentrèrent et se mirent à l'ouvrage avec nombre de propos saugrenus. Les deux amies attendaient toujours, et Cécile se demandait si ce jour allait être pareil à tous les autres, quand, à l'extrémité de l'appartement, un grand bruit se fit entendre à travers les murailles, un bruit de chaises renversées, de portes jetées avec fureur ; des pas pressés retentirent dans la chambre voisine, et madame Simon se précipita dans l'atelier en refermant brusquement la porte.

Une main tenta de l'ouvrir derrière elle, elle la maintint solidement et donna un tour de clef ; après quoi elle resta immobile, fouillant du regard la vaste pièce où toutes les ouvrières pétrifiées levaient la tête vers elle, avec des regards effarés.

— Maria !... dit madame Simon d'une voix stridente. Maria !... répéta-t-elle plus haut avec une colère contenue.

— Madame ? répondit la jeune fille si faiblement qu'on eût dit un souffle. Tous les regards s'étaient tournés vers elle.

— Venez ici, qu'on vous voie.

Maria se leva, chancelante, et s'appuyant aux chaises qu'elle trouvait sur son passage, elle arriva jusque devant la redoutable patronne, qui la toisa de la tête aux pieds avec un inexprimable mépris.

— C'est vous, Maria ? Voyez-vous ça ! Mademoiselle Maria ! La belle fille que ça fait ! il faut que vous soyez rudement effrontée pour séduire des fils de famille ! Vous vous êtes figuré que, parce que mon fils est riche et que vous n'avez pas le sou, vous feriez une bonne affaire en l'épousant ? Vous n'avez pas de honte de détourner un fils de ses devoirs ? Il faut des fils de famille à mademoiselle, pour ses amants ! Vous, la boue des rues ?

— Madame, s'écria Cécile qui écoutait immobile, les tempes battantes, les dents serrées, c'est un mensonge, elle n'a pas d'amant.

Madame Simon haussa les épaules. La porte s'agitait violemment derrière elle, mais malheureusement la serrure était bonne.

— Une rien du tout, reprit-elle, une rien du tout, dont les hommes ne veulent plus ! Mon fils m'a chargée de vous dire qu'il a bien voulu de vous pour maîtresse, mais qu'il n'en veut pas pour sa femme. Vous êtes pis qu'une voleuse. Vous volez les fils à leurs mères… Je vous chasse, petite ordure ! Voilà ce que je vous dis de sa part.

La porte frémissait plus que jamais sous les efforts faits pour l'ouvrir, et on entendait derrière les éclats de la voix d'André ; mais on ne pouvait distinguer aucune parole.

Maria poussa un cri, se couvrit le visage de ses mains, tourna deux fois sur elle-même, chancela et se retint à la table ; toutes les ouvrières s'étaient levées en grand tumulte, et la plus voisine de la jeune fille lui tendit les bras pour la secourir.

— Je vous défends de la toucher, fit madame Simon, exaspérée par l'attitude de l'atelier ; la première qui lui tend la main sera chassée comme elle.

Cécile était déjà auprès de la porte.

— Vous avez menti, madame, dit-elle de sa voix claire, en insultant une enfant innocente… c'est une mauvaise action.

— À la porte ! cria madame Simon d'une voix rauque, à la porte les demoiselles à tout faire, chassez-moi ces deux filles… Ah ! Maria, vous pouvez aller dire à votre père que vous êtes déshonorée, ça va lui faire plaisir ; après la mère, la fille !

La malheureuse enfant regarda autour d'elle sans voir, fit un geste désespéré et, courant à travers l'atelier, se précipita au dehors, sans que Cécile pût la retenir, au moment où l'autre porte, enfoncée d'un coup de pied, tombait en dedans, menaçant d'écraser madame Simon et laissant voir André, pâle d'horreur. Cécile avait suivi Maria.

— Madame, dit le jeune homme à sa mère, vous avez déshonoré mon nom et le vôtre par une calomnie infâme. Devant Dieu et devant les hommes, vous êtes responsable de ce qui suivra ceci.

Il traversa l'atelier à grands pas et sortit. Madame Simon abasourdie, vaincue pour la première fois de sa vie, se donna le luxe d'une véritable attaque de nerfs.

Quelques ouvrières s'empressèrent autour d'elle ; d'autres, personnellement blessées par les expressions dont madame Simon s'était servie, s'étaient groupées dans un coin et finirent par s'en aller, laissant l'ouvrage interrompu.

Maria courait si vite en montant vers Montmartre, que Cécile hors d'haleine la perdit de vue au bout de quelques instants. Elle continua à marcher aussi rapidement que ses forces le lui permettaient, mais elle désespéra de rejoindre la jeune fille avant que celle-ci se retrouvât en présence de son père.

Après quelques centaines de pas, elle vit André se ranger à côté d'elle : il l'avait vue de loin et s'était efforcé de la rattraper. Ils marchèrent silencieux pendant quelque temps, trop essoufflés par la rapidité de leur allure, pour pouvoir échanger des paroles. Obligés de s'arrêter en haut de la montée, ils se regardèrent en reprenant haleine.

— Que va-t-il arriver ? demanda André les yeux hagards.

— Si son père ne la tue pas, elle en mourra, répondit Cécile.

— Je n'ose pas entrer, fit-il en reculant.

— Attendez ici, dit la jeune fille en indiquant une borne sous une porte condamnée. Il s'assit, comme un homme qui a reçu son arrêt de mort, inclina la tête sur sa poitrine et attendit.

q

Chapitre 12

Le vieux phalanstérien lisait son livre favori : De l'organisation du travail. Les sourcils froncés, le menton appuyé sur la paume de sa main, il creusait dans son esprit tous les problèmes soulevés par l'économiste ; misères réelles, remèdes proposés, aussi brillants qu'inutiles, vœux insensés, réalités inexorables, tous ces fantômes de l'ouvrier mal instruit, qui croit comprendre et ne comprend qu'à demi, flottaient dans la tête du vieillard avec les douleurs et les souvenirs de sa propre existence.

Ce qu'il voyait de plus clair dans ses lectures incomplètes, le résultat pour lui de toutes ces questions philosophiques mal digérées, c'était la lutte éternelle et sans cesse renaissante des gros et des petits, des oppresseurs et des opprimés. Tous ceux qui sont en haut sont des bourreaux, tous ceux qui sont en bas sont des victimes : voilà ce que l'expérience de soixante ans lui avait appris, et il ne voulait voir ni les consolations de ceux d'en bas, ni les souffrances de ceux d'en haut, car la vie rétablit souvent l'équilibre des joies dans cette balance inégale des fortunes ; il ne voyait que des gens à blâmer : les riches ; que des gens à plaindre : les pauvres. Et, partant de là pour établir une théorie sociale, ce chimérique rêveur, semblable à la plupart des utopistes, fondait dans sa tête une république où pour toute égalité les anciens maîtres deviendraient les serviteurs. N'avaient-ils pas régné assez longtemps ?

Ceux qui, dans la paix de leur conscience, fixent dans un volume le résultat de vingt ans de travaux ne se doutent guère des idées fausses que la lecture de leurs ouvrages fait naître et se développer dans les cerveaux mal éclairés ; s'ils le savaient, leur

quiétude en serait peut-être troublée. Le père de Maria était un de ces redoutables rêveurs ignorants de tout, sauf sur quelque point où ils ont acquis de bric et de broc des notions incomplètes, qu'ils croient poussées jusqu'au plus entier développement. Partant de là, d'autant plus confiants en eux-mêmes que le doute est l'apanage des vrais savants, ils se lancent tête baissée contre les murailles de la vieille forteresse et retombent sanglants, brisés, non sans avoir fait souvent autant de mal à autrui qu'à eux-mêmes.

Beaudoin était dans une de ses heures noires. Il avait lu et mal compris, comme à son habitude, et sa vieille haine contre les riches s'était encore accrue d'une pensée de rancune, ainsi qu'il faisait toujours au bout de ses méditations.

L'atelier sans travail, fermé depuis trois jours, pour ne rouvrir que la semaine suivante, cet atelier qu'il maudissait quand il devait s'y rendre et qu'il maudissait encore davantage aujourd'hui qu'il était fermé, lui donnait un souci de plus que de coutume. Poussant un soupir, harcelé par mille pensées douloureuses et amères, il repoussa le livre et appuya ses deux yeux fatigués sur ses poings fermés.

Soudain la porte s'ouvrit et se referma brusquement ; il leva la tête et vit sa fille, qui s'appuyait contre le mur et qui le regardait avec des yeux étrangement dilatés. Elle respirait avec effort, la rapidité de sa course avait retiré tout le sang de son visage ; très pâle, les mains pendantes et agitées par un tremblement fébrile, elle restait debout, le dos à la muraille, et ses lèvres entrouvertes murmuraient des paroles que son gosier refusait d'articuler.

— Qu'est-ce qu'il y a ? fit le père d'un ton irrité. Qu'est-ce que c'est que ces manières ? Et pourquoi rentres-tu avant la fin de ta journée ?

Maria remua deux ou trois fois les lèvres avec effort ; parvenant enfin à s'exprimer :

— Je suis déshonorée ! dit-elle d'une voix très douce, très lente, et comme endormie.

— Hein ! cria le père en bondissant sur ses pieds et en repoussant la table avec fureur ; tu dis ?

Sans changer de posture, Maria hocha la tête et répéta de la même voix étouffée :

— Je suis déshonorée !

— Et tu viens me le dire ? tonna le père en levant au ciel ses deux bras et en marchant sur sa fille comme s'il voulait l'abattre à ses pieds.

Il s'arrêta court à deux pas devant elle, et avec un geste de dégoût inexprimable :

— Misère ! fit-il en détournant la tête, c'est trop indigne ! Après la mère, la fille !

Maria, qui n'avait pas bougé, répéta doucement d'une voix lassée :

— Après la mère, la fille ! madame Simon l'a dit.

Effrayé, hors de lui, devinant enfin quelque mystère, Beaudoin prit Maria par le bras et la tira violemment.

— Diras-tu ce qu'il y a ? fit-il d'une voix rauque.

Sa fille le regarda avec étonnement, comme si elle le voyait réellement pour la première fois depuis son entrée ; puis un frisson violent la secoua de la tête aux pieds ; une lueur d'intelligence passa dans ses yeux, son visage rougit subitement, et ses veines se gonflèrent au cou et aux tempes, partout où l'on pouvait les voir.

— Je n'ai rien fait de mal, cria-t-elle avec un accent désespéré. Oh ! mon père, je vous jure que je n'ai rien fait ! La méchante, méchante, méchante femme !

Elle porta les mains à son front, où, sous l'influence du vertige, tournoyait un monde de figures étranges, et elle tomba tout d'une masse aux pieds de son père avec les symptômes d'une congestion cérébrale.

Beaudoin regarda la pauvre enfant avec colère, avec dédain, avec rancune ; un moment il eut envie de donner un coup de pied à cette créature déshonorée, qui jetait une tache de plus sur son nom, déjà voué à la honte ; puis tout à coup une pitié profonde le saisit, il se pencha sur sa fille et la prit par la main.

— Qu'est-ce qu'elle t'a dit, madame Simon ? qu'est-ce qu'elle t'a fait ? dit-il avec une émotion qu'il voulait maîtriser.

Cécile entra vivement sans frapper et courut à la pauvre fille qui ne donnait plus d'autre signe de vie qu'une respiration rauque et bruyante comme un soufflet de forge.

— Qu'est-ce qu'elle a fait, madame Simon ? répéta machinalement le vieil ouvrier.

— Elle a tué votre fille avec une calomnie, dit Cécile, et vous, vous l'avez achevée avec vos injures !

Le vieillard se baissa et releva d'un geste nerveux Maria qui se laissait faire. Sans reprendre haleine, enfonçant d'un coup de pied la porte de la pièce voisine, il porta la jeune fille sur son lit, pauvre petit lit blanc, étroite et dure couchette, visitée seulement par les rêves d'avenir heureux et purs de la petite ouvrière.

— Un médecin ! dit brièvement Cécile. Beaudoin se dirigeait déjà vers la porte ; un soupçon l'arrêta, et il se retourna vers la jeune fille.

— Vous me jurez qu'elle est innocente ? Elle était toujours avec vous ?

Cécile, qui déshabillait à la hâte le corps insensible de Maria, tourna à peine la tête vers lui.

— Vous voulez mettre des fleurs d'oranger sur sa tombe ? Allez donc ! est-ce qu'elle serait frappée à mort si elle était coupable ! Les filles coupables ne meurent pas d'un reproche !

Elle ne dit plus rien, et courut prier le concierge d'aller chercher le docteur.

La consultation du docteur finissait au moment où le message lui parvint ; il prit aussitôt sa canne, boutonna son léger pardessus et gravit les rues roides comme des échelles, sans se préoccuper de son asthme, qui lui rendait souvent la montée pénible.

Tout Montmartre a connu le docteur Régnier ; pendant douze ans, cet homme de bien a visité toutes les maisons, tous les bouges de la butte ; à toute heure du jour et de la nuit, on l'a vu

arpenter les rues, sous le soleil ou sous la neige ; il est entré partout sans répugnance, visible, du moins, et partout il a laissé une consolation. Là où la mort devait faire sa terrible besogne, il avertissait doucement, sans donner d'angoisses inutiles pourtant, et c'est seulement en face de la funèbre réalité qu'on se rappelait que le docteur l'avait dit.

Quand il revenait le lendemain, certain de ne plus retrouver vivant celui qu'il avait quitté la veille, c'est à ceux qui restaient que s'adressaient ses conseils, et jamais cette visite, qui sauvait parfois les parents ou les amis d'une maladie longue et pénible, jamais ces conseils, donnés en ami, n'étaient portés sur la note, toujours si modique ! qu'il envoyait à la fin de l'année. Ceux-là seuls qu'il a obligés peuvent dire combien de fois il a oublié une pièce blanche sur le coin de la cheminée, combien de remèdes ont été envoyés gratis aux familles nécessiteuses. C'est lui qui savait dire à la mère de l'enfant riche qu'un enfant pauvre souffrait du même mal dans la mansarde d'en face ; c'est lui qui provoquait la pitié des gens réchappés de la mort en faveur de ceux qui avaient perdu le chef de famille. Si jamais des anges sont descendus sur terre pour devenir asthmatiques, le docteur était un de ces anges.

Quand il entra dans la cité, bon nombre des habitants, attirés dans la cour par la nouvelle d'une catastrophe inattendue, le saluèrent d'un bonjour empressé ; tous ils avaient quelque raison de lui savoir gré, les uns pour le passé, d'autres chargés d'enfants pour l'avenir, et ceux qui n'avaient pas besoin de lui le saluaient pour sa bonté envers leurs voisins ou leurs amis. Il répondit d'un seul geste à toutes les marques de sympathie, et chacun se crut

payé de sa politesse ; puis il passa rapidement dans le logement de Beaudoin.

Quelques questions brèves, adressées à Cécile, un regard plein de compassion pour la jeune malade, qui ne reconnaissait plus personne, des avis sévères donnés au père dont la brusquerie n'était un secret pour personne, et le docteur écrivit une ordonnance de sa grande écriture lâche et irrégulière.

— Beaucoup d'exactitude dans les soins, dit-il, c'est très grave.

— Mais enfin, monsieur, qu'est-ce qu'elle a ? demanda le père en frappant de la main d'un air irrité sur le pied du lit de Maria.

Le docteur retira doucement la main qui donnait à la malade une secousse inutile.

— Une fièvre cérébrale, dit-il.

— C'est sérieux ?

— Très sérieux.

— Mais, docteur, on en revient ? murmura Cécile devenue toute pâle.

— Pas toujours. Venez avec moi chez le pharmacien.

Il sortit, laissant Maria à la garde de son père, qui la regardait avec une colère sourde. Le vieillard en voulait à sa fille de lui donner tout ce souci ; il la plaignait sans doute, mais qu'avait-elle à faire avec le fils de sa patronne ?

En deux mots, Cécile lui avait raconté la courte et triste histoire de ces amours innocentes, et il ne pouvait pardonner à sa fille d'avoir aimé au-dessus de sa position et se trouvait si humi-

lié de cette faiblesse, qu'il était prêt à se fâcher contre celle qui lui causait tant de peine. Il resta là, assis sur une chaise, repassant dans son esprit tous ses chagrins et jugeant qu'il n'avait pas besoin de celui-ci pour combler la mesure.

— Racontez-moi toute l'histoire, dit le docteur à Cécile, aussitôt qu'ils eurent dépassé la grille de la cité.

Au lieu de répondre, la jeune fille indiqua du doigt André Simon, qui depuis deux heures, resté à la même place, ne sentait pas le vent d'est traverser son veston.

— Monsieur, implora le jeune homme, en s'approchant du médecin, elle n'est pas dangereusement malade, n'est-ce pas ?

Il avait tant souffert depuis que Cécile l'avait quitté ! N'avait-il pas droit à quelque commisération ? Un enfant qui jouait devant la porte lui avait dit que Maria était bien malade, qu'elle avait perdu connaissance, qu'on était allé chercher le médecin… et lui, en voyant Cécile avec le docteur, il avait deviné tout de suite que si elle quittait son amie, c'était pour aller chercher du secours.

— Elle n'en mourra pas, dites, monsieur ? insista le jeune homme qui tremblait de froid et d'angoisse.

— J'espère que non, répondit le médecin ; mais ce sera long et dangereux dans tous les cas.

— Elle pourrait en mourir, alors ? dit André d'une voix faible.

— Cela se peut, mais nous allons bien la soigner, ajouta le bon Régnier, incapable de laisser souffrir inutilement un être humain.

André fit un geste vague et reprit le chemin de la rue Pigalle comme un homme ivre ou ébloui.

En quelques mots, Cécile mit le docteur au fait de ce triste roman. Quand elle eut fini, le brave homme hocha deux ou trois fois la tête et garda le silence. La jeune fille attendit quelque temps, puis voyant qu'il se taisait, elle lui dit d'un ton timide :

— Il y a donc bien peu d'espoir ?

Le docteur connaissait Cécile pour une fille énergique et courageuse.

— Voyez-vous, lui dit-il, si elle se réveille, qu'elle ait le délire, qu'elle crie et qu'elle se débatte, il y a un peu d'espoir. Si elle ne se réveille pas…

— Eh bien ? fit Cécile haletante.

— Elle est perdue. Et j'ai peur qu'elle ne se réveille pas. Elle ne souffrira pas beaucoup, se hâta-t-il d'ajouter, voyant que la jeune fille baissait la tête et gardait le silence.

— Que peut-on faire pour elle ? demanda-t-elle enfin.

— Employer les révulsifs que je vais vous faire donner…

— Oh ! monsieur, employez-les vous-même, fit Cécile en joignant les mains ; nous autres, nous ne savons pas !…

Régnier regarda sa montre. Il avait des visites à faire, mais celles-là pouvaient attendre ; il entra chez le pharmacien, se fit donner les substances nécessaires et remonta avec Cécile vers la cité Ménard.

Pendant deux heures, il tortura le pauvre corps frêle et charmant de la jeune ouvrière ; il employa toutes les ressources que la science peut indiquer, et, quand il quitta la place, c'est qu'il sentait la médecine impuissante. Le père, toujours sombre et taciturne, Cécile, comprenant que tout était fini, le laissèrent partir sans insister davantage.

La nuit fut longue pour tous les deux ; au lever du soleil, la respiration rauque de Maria s'éteignit peu à peu, et elle cessa de souffrir, sans avoir eu conscience de son mal.

Quand ce fut bien fini, Cécile remonta le drap jusqu'au menton et croisa les mains de la jeune morte par-dessus.

— Qu'est-ce que vous faites ? demanda le père.

— Elle est partie, répondit Cécile ; ce monde ne lui a pas été bon, elle est allée voir ailleurs si on n'y était pas moins malheureux.

L'ouvrier regarda d'un air sombre le cadavre qui ressemblait étonnamment à la mère disparue et ne dit rien. Cécile quitta la chambre aussitôt. Quand il fut seul et sûr de n'être pas vu, il s'approcha du lit et posa sa main noueuse sur le front déjà refroidi.

— Ce n'est pas ma faute, Maria, dit-il avec un sanglot ; ce n'est pas ma faute ; je croyais bien faire, et je t'aimais bien, oh ! oui, je t'assure que je t'aimais bien !

Il pleura quelque temps, avec des sanglots profonds, qui secouaient tout son être ; mais quand Cécile rentra, elle le retrouva calme et morne. Ses yeux étaient rouges pourtant, et c'est avec une indicible satisfaction, tout amère qu'elle fût, que la jeune fille s'aperçut que cet homme sombre et dur avait pleuré sa fille.

Chapitre 13

Dans l'air froid et gris de la matinée pluvieuse, André Simon se tenait assis sur la borne qui protégeait la grille de la cité Ménard. Après avoir quitté Cécile, la veille, il avait pris le chemin de la maison ; puis, en arrivant devant la porte, une indicible horreur l'avait fait reculer.

À la pensée de revoir sa mère, il avait senti le cœur lui manquer ; que lui dirait-il, à cette femme aveuglée par la folie de l'orgueil maternel ? Il sentait vaguement qu'elle n'était pas entièrement responsable de sa cruauté, et cependant c'est elle qui avait porté à la jeune ouvrière le coup dont elle allait mourir… Il rebroussa chemin du côté de Montmartre, puis quand il se vit au boulevard extérieur, il fut soudain pris d'une terreur insurmontable à la pensée de rencontrer le père de Maria. Que répondrait-il à celui-là, s'il lui demandait compte de la vie de sa fille ?

Frissonnant d'angoisse, il regarda à droite et à gauche d'un air éperdu, puis il se mit à suivre le boulevard lentement, d'un pas régulier, la tête basse, absorbé dans des pensées bizarres et incohérentes qui parfois se heurtaient douloureusement dans son cerveau et parfois s'en allaient toutes ensemble, lui laissant l'impression d'un grand vide qui lui donnait le vertige.

De temps en temps, il s'asseyait sur les bancs du boulevard, inconscient des rencontres qu'il faisait ; femmes effrontées qui le heurtaient du coude en passant, tapageurs de bals publics qui al-

laient par groupes insolents, sergents de ville qui s'arrêtaient, les mains derrière le dos, pour regarder ce rêveur étrange, gens pressés qui couraient vers un but quelconque et qui se jetaient brusquement sur lui, préoccupés de leur idée, et l'appelaient imbécile en s'enfuyant.

La nuit était tombée, et André marchait toujours du même pas mécanique. Vers neuf heures, il eut faim, et machinalement il mit la main sur la porte d'un petit restaurant ; mais à peine la buée chaude et fade de la salle l'eût-elle frappé au visage qu'il recula avec dégoût. Jamais il ne pourrait manger là-dedans ! Il se remit en marche, et une heure après, son estomac le sollicitant encore, il entra chez un boulanger qui allait fermer, acheta un petit pain et le mangea tout en marchant. La soif le poursuivit bientôt ; alors, voyant des hommes attablés devant un marchand de vin, il se fit servir un verre plein, sur le comptoir, le vida, paya et reprit sa marche.

Le mouvement semblait engourdir sa pensée ; sitôt qu'il s'arrêtait, la douleur lui prenait le cœur entre ses griffes impitoyables : un besoin irréfléchi, irrésistible, le poussait invisiblement vers Montmartre. Toutes les fois qu'il arrivait en face de la rue montante, pris de terreur à la pensée du père Beaudoin, tremblant de tout son corps, il passait outre, dans la nuit toujours plus noire et plus déserte.

Les rôdeurs de nuit le regardèrent plus d'une fois, pensant qu'il devait avoir les poches garnies ; mais il avait l'air si sombre et si désespéré, qu'ils le prirent pour un des leurs en déveine et n'osèrent s'approcher d'un homme qui semblait n'avoir plus rien à perdre. La nuit s'éclaircit ; le cruel matin, si dur pour ceux qui n'ont pas dormi, transperça André d'un froid glacial : il s'assit sur

un banc, essayant de ramener sous lui ses jambes glacées, cherchant sous son léger veston un peu de chaleur pour ses mains rougies, engourdies par l'âpre morsure de la bise matinale, rude, même en été, quand le soleil se cache ; un frisson mortel, qu'il avait ressenti plus d'une fois pendant la nuit, lui donna la chair de poule, du bout de ses cheveux hérissés jusqu'à ses ongles qui lui firent mal dans ses souliers boueux…

— Tant pis ! se dit-il, je vais à la cité Ménard.

Il gravit résolument la hauteur qui, depuis une heure, se dessinait devant lui avec ses maisons d'un blanc cru sur le ciel gris, blafard ; mais arrivé devant la grille encore fermée, il n'était pas cinq heures, le jeune homme ressentit de nouveau toutes ses craintes.

— À quel titre me présenter ? se disait-il en fouillant désespérément de ses doigts crispés dans ses cheveux, qui lui semblaient autant d'aiguilles ardentes enfoncées dans sa tête.

Espérant que quelqu'un sortirait, il s'assit sur la borne, et là il attendit une nouvelle quelconque ; tout lui semblait préférable à l'horrible incertitude.

Le concierge, en ouvrant la grille à cinq heures, regarda de travers cet homme pâle, défait, aux vêtements fripés et couverts de poussière autant que de boue ; il ne reconnut pas André, qu'il n'avait guère remarqué. À la vue de ce visage soupçonneux, le pauvre garçon sentit qu'il n'oserait interroger celui-là ; il avait peur d'être chassé… Qui sait ? peut-être Beaudoin avait-il donné des ordres pour que la maison lui fût fermée. Heureux encore de n'être point rudoyé, il détourna la tête d'un air qu'il s'efforça de rendre indifférent et regarda d'un autre côté.

Peu après, une ou deux femmes sortirent ; il ne les connaissait pas. Pour échapper à leurs regards curieux, il voulut se lever et faire quelques pas ; mais ses jambes roidies par la fatigue et par l'humidité pénétrante de l'aube refusèrent de le porter ; il sentit qu'il allait défaillir, se raccrocha d'une main aux barreaux et reprit sa place.

Enfin Cécile parut, les yeux rouges, les traits tirés et les mains pendantes de lassitude, effarée de ce qu'elle avait vu pendant cette horrible nuit, plus effrayée encore de la tâche qu'elle pressentait. Elle le vit sur-le-champ, et frappée au cœur par la nécessité de porter un coup si cruel à ce qu'elle aimait le mieux au monde, elle recula d'un pas, puis ranimant son courage, elle avança lentement vers le malheureux qui l'attendait.

— Oh ! Cécile ! dit-il ; ses lèvres tremblaient, tout son corps, secoué par la fièvre, grelottait malgré lui.

— Du courage, mon ami, dit la jeune fille en lui prenant les deux mains.

Il se trouva assis sur la borne, presque soutenu par les bras compatissants de la jeune fille. Elle eût voulu l'entourer de tout son corps, le serrer sur sa poitrine, lui faire un bouclier de tout son être, pour empêcher la douleur inexorable d'arriver jusqu'à lui ; elle ne pouvait rien, rien, hélas !

— Elle va très mal ? demandait-il en cherchant à lire dans les yeux de Cécile.

Celle-ci répondit d'un signe muet.

— Laissez-moi la voir ! je vous en supplie ! il faut que je la voie à tout prix ! Éloignez son père, inventez quelque chose.

Il cherchait dans son esprit surmené, passant et repassant avec impatience la main sur son front brûlant ; la jeune fille lui mit une main sur l'épaule et arrêta de l'autre le geste fiévreux d'André.

— C'est inutile, dit-elle d'une voix ferme.

Il la regarda, avançant le cou de plus en plus pour lire au fond des yeux de Cécile. Elle le laissa faire, et cependant ce regard qui fouillait jusqu'au fond de son âme et qui n'y voyait pas sa tendresse, profonde et désespérée, ce regard la blessait comme une fine lame de stylet.

— Elle n'est pas morte ? balbutia le malheureux, quand il fut certain de la cruelle vérité.

Cécile fit un signe affirmatif.

— Il l'a tuée ! s'écria André avec un geste d'indignation.

Toujours muette, elle fit signe que non.

— Alors, alors, c'est moi ! murmura le jeune homme en laissant aller contre la grille son corps épuisé, incapable de résister plus longtemps.

— Non, dit Cécile, pensant qu'il valait mieux remplacer cette angoisse par une autre ; non, ce n'est pas vous qui l'avez tuée.

— C'est ma mère ! dit-il d'une voix faible, en hochant douloureusement la tête ; oui, je comprends, c'est ma mère ! Oh ! Cécile m'a-t-elle pardonné, la pauvre petite ? dites, m'a-t-elle maudit ?

— Elle n'a pas parlé, elle n'a pas souffert, répondit Cécile, incapable de contenir ses larmes. Oh ! monsieur André, cela me

brise le cœur de vous voir souffrir, et je donnerais volontiers ma vie, si je pouvais mettre Maria à ma place devant vous et moi à la sienne, là-bas, sous le drap.

Elle lui serrait la main et l'épaule, sans s'en apercevoir, et le pressait contre son cœur maternel, comme un enfant qu'on veut endormir ; certes, elle eût préféré la part de la jeune morte à la sienne, s'il lui eût été donné de choisir. André sentit qu'il y avait là quelque chose de plus qu'une compassion ordinaire.

— Vous êtes bonne, bien bonne, dit-il avec peine ; elle vous aimait, vous avez été une mère pour elle, jusqu'à la fin, n'est-ce pas ?

Elle fit signe que oui.

— Je suis si malheureux ! vous savez que je voulais bien faire, vous ! n'est-ce pas ? Ah ! Cécile, aimez-moi ! aimez-moi ! je suis seul au monde !

Et il cacha son visage ruisselant de larmes dans le sein de la jeune fille qui l'écoutait les yeux levés au ciel, le visage rigide, assez ferme pour ne pas révéler son secret, mais pas assez forte pour empêcher les pleurs de couler à flots sur ses joues marbrées par l'angoisse.

Ils étaient seuls à cette heure matinale : la place était déserte, les persiennes fermées ; et d'ailleurs qu'importait à Cécile qu'on la vit, qu'on la jugeât mal, qu'on la crût avec un amoureux ! Elle donnait toute son âme ; le reste lui était désormais indifférent.

— Oui, je vous aime, répondit-elle d'une voix calme, je vous aime, parce que vous êtes orphelin, mon pauvre ami, parce que vous avez perdu votre amie, comme moi, parce que nous voilà

malheureux tous les deux pour la même raison… Oui, je vous aime et je vous le prouverai.

Ému par la solennité involontaire de cette promesse, André releva la tête pour voir Cécile ; il rencontra le regard débordant de bonté de la jeune fille et sentit en effet qu'elle l'aimait. Comment ? Il n'y songea point alors.

— Je veux la voir, dit-il en se levant brusquement. Cette émotion venait de lui rendre des forces.

— Son père est là, dit Cécile.

— Il sortira ; il y a des démarches à faire… il ne restera pas là toute la journée… j'attendrai, et quand il sera parti, vous me ferez entrer.

La jeune fille refusa longtemps, puis elle céda à la fin, craignant de ne rien obtenir et de provoquer un éclat. Il fut convenu que, vers deux heures, elle rappellerait à Beaudoin les billets de décès ou quelque autre chose, et que pendant ce moment d'absence, André pourrait entrer… pour une minute seulement.

Il promit d'obéir, et elle l'engagea à rentrer chez lui, pour prendre un peu de repos. Soumis et brisé, il redescendit la montée en chancelant comme un homme ivre. Elle le suivit avec une inexprimable pitié, les mains jointes et tendues vers lui, comme si elle l'accompagnait de prières et de bénédictions ; puis elle retourna chez elle.

q

Chapitre 14

André raffermit bientôt sa marche chancelante. Certains coups, quand ils ne vous laissent pas morts sur place, donnent une vigueur incroyable au corps brisé la veille ; le jeune homme, un instant accablé par la nouvelle qu'il venait d'apprendre, trouva des forces dans la pensée qui lui était soudainement venue : l'expiation.

Il avait à accomplir un devoir terrible : punir sa mère de façon à ce qu'elle souffrît pour le mal qu'elle avait fait, mais la punir sans l'outrager en restant un fils respectueux ; il lui fallait aussi se punir lui-même pour sa faiblesse, pour son indécision passée, pour toutes ces petites lâchetés qui, en meurtrissant le cœur de Maria, l'avaient préparée à la catastrophe finale. Une seule résolution pouvait tout réunir, tout expier ; elle fut prise sans un moment de défaillance et mise à exécution sur-le-champ.

Avec la clef qu'il possédait et qu'il prit machinalement dans sa poche, il entra dans l'appartement de sa mère. Usant de précautions minutieuses, il se déchaussa pour ne pas faire de bruit et se glissa furtivement dans sa chambre ; il mit ensuite le verrou, écouta pour s'assurer que tout le monde dormait encore ; puis, au lieu d'ouvrir les persiennes, ce qui eût fait quelque bruit, il alluma une bougie et se livra à l'examen attentif de divers papiers contenus dans son bureau.

Il mit de côté, d'abord, tous les actes le concernant qu'il s'était procurés depuis peu pour son prochain mariage. Le dossier était au complet : l'acte de décès de son père, un certificat d'exemption du service militaire comme fils unique de veuve, son propre acte de naissance, etc. ; tous ces papiers réunis avec tant de joyeuses

espérances lui semblaient autant de lames aiguës dirigées contre son cœur. Il les examina soigneusement, les plia, les mit dans la poche d'un vêtement frais qu'il prit dans un placard, et cela fait, il s'assit devant ses tiroirs, pour classer méthodiquement ce qu'ils contenaient.

Toutes les lettres, tous les papiers qu'on garde sans savoir pourquoi et qui font litière en si peu de temps dans les tiroirs des gens distraits furent jetés par lui dans la cheminée, dont il avait relevé le rideau avec précaution ; les menues factures, les adresses de commerçants, etc., allèrent grossir le tas, puis quand il se fut assuré que l'examen était complet et définitif, il mit le feu à ces menues paperasses et les regarda flamber avec un sourire amer.

C'était toute une part de sa vie qui s'envolait ainsi par la cheminée sous la forme de petits flocons noirs aussi légers que le duvet ; c'étaient les préoccupations de cinq ou six années… Que tout cela, si proche la veille, était loin aujourd'hui ! Les vingt-quatre dernières heures de son existence avaient creusé un gouffre entre cet heureux passé et son avenir prochain.

Il groupa ensuite une série de factures acquittées qu'il remit dans un tiroir, additionna le total de quelques petites notes encore non payées, les attacha avec une épingle et déposa dessus une somme d'argent suffisante pour les faire acquitter toutes, et, ayant enfin mis en ordre ses affaires matérielles, il s'approcha de la fenêtre pour l'ouvrir… Une pensée lui revint à l'esprit : il prit une feuille de papier, et d'une main courante et aisée, comme il l'eût fait la veille, il écrivit sa démission à la maison de banque qui l'employait. Cela fait, il souffla sa bougie, ouvrit la fenêtre et repoussa les persiennes sans plus craindre de faire du bruit.

Pendant qu'il accomplissait tous ces soins, il avait entendu la bonne entrer et sa mère ouvrir la porte de sa chambre.

— Mon fils est-il rentré ? avait demandé madame Simon.

— Je ne sais pas, madame ; je ne crois pas, avait répondu la servante.

Madame Simon était entrée chez elle pour faire une toilette sommaire ; son fils procéda à la sienne et fit disparaître les traces de sa longue course nocturne. Il se sentait très calme maintenant, et l'horrible douleur qui l'avait vaincu à la grille de la cité Ménard s'était transformée en un endurcissement stoïque. Il s'habilla tranquillement ; sa mère vint à sa porte, essaya d'entrer : il ne dit rien.

— André, fit-elle, tu es là ?

— Oui, ma mère, répondit-il sans se troubler.

Depuis deux heures, il se préparait à cette entrevue, et il savait ce qu'il dirait.

— Ouvre-moi la porte, fit-elle d'une voix brève.

— Tout à l'heure, je m'habille.

Elle se retira sans insister. Il acheva sa toilette, jeta un dernier coup d'œil autour de lui et se rendit dans le salon.

C'était le salon d'essayage, plein de grandes psychés qui se reflétaient les unes les autres ; une table couverte de journaux et de gravures de modes, quelques feuillages artificiels de la Compagnie florale, couverts d'une poussière impalpable qui leur donnait un air triste ; de riches costumes, des satins chatoyants, des

accessoires de toilette luxueux et inutiles en encombraient les meubles de tous côtés : rien de plus lugubre que ce salon grenat foncé sous le jour terne d'un troisième étage, au nord, vaste et désert, préparé pour séduire les mondaines et où André allait disposer de sa vie.

Madame Simon déblaya hâtivement un coin du canapé pour s'asseoir ; sans savoir pourquoi, elle n'avait pas envie de se tenir debout pendant que son fils lui parlerait. Elle ne tenta point de s'approcher de lui : elle se souvenait de sa conduite inconvenante de la veille ; d'un autre côté, la frayeur qu'elle avait eue en ne le voyant point rentrer, l'avait irritée au plus haut point. Elle était bien loin de soupçonner la vérité, et, avec son mépris ordinaire pour ce peuple d'ouvrières qu'elle employait, elle avait supposé que Maria et son fils s'étaient sauvés ensemble dans quelque hôtel garni où ils avaient passé la nuit. C'est donc comme un juge qu'elle s'apprêtait à parler ; c'était une mère offensée qui allait reprocher à son fils d'avoir découché, comme on dit vulgairement.

— André, dit-elle d'une voie sèche, hier tu t'es conduit avec la dernière grossièreté ; j'espère que tu vas me faire des excuses.

Il tressaillit. Dans l'état d'esprit où il était, cette attaque lui semblait une monstrueuse lâcheté. Pour racheter sa faute et celle de sa mère, il s'était fait une sorte d'héroïsme stoïque, – madame Simon le précipitait à terre du haut de son exaltation ; ce coup lui fut si dur qu'il perdit la prudence qu'il s'était juré d'observer.

— Hier, dit-il, avec vos injures imméritées, vous avez porté le coup de la mort à la jeune fille honorable et honorée dont je voulais faire ma femme.

Madame Simon haussa les épaules.

— Le coup de la mort ! répéta-t-elle avec dédain, elle t'a joué la comédie des pâmoisons, grand dadais ! et tu t'y es laissé prendre ?

André fit un pas en avant, mais il se maîtrisa et prit une chaise qu'il garda devant lui, pour mettre une barrière entre madame Simon et son emportement.

Il se mordit les lèvres deux ou trois fois pour empêcher des paroles trop amères de sortir malgré lui, puis d'une voix méconnaissable, tant elle était brisée, il dit lentement :

— Mademoiselle Beaudoin est morte ce matin à quatre heures.

Madame Simon se leva brusquement et regarda son fils dans les yeux.

— André, tu es fou ! dit-elle avec effroi.

— Elle est morte ce matin, d'une congestion cérébrale causée par les outrages que vous ne lui avez pas épargnés, malgré sa jeunesse et son innocence, si claires pour tout le monde. C'est cela qui l'a tuée, – le docteur vous le dira.

Madame Simon retomba sur le canapé. La vision de Maria fuyant éperdue, à travers l'atelier, les dernières paroles de Cécile au moment où elle la suivait, la colère indicible de son fils à cette minute terrible, tout cela passa dans son cerveau en un éclair, et elle comprit qu'en effet son fils devait avoir raison. Mais elle n'était pas de ceux qui subissent sans lutter les choses désagréables, et elle se révolta.

— Allons donc ! dit-elle en haussant les épaules, elle est morte par accident, elle serait morte sans cela ; et puis, est-ce bien sûr

qu'elle est morte ? Qui est-ce qui l'a dit ? où est-ce arrivé ?

— Chez son père ; vous n'avez que faire de douter, ma mère, dit André avec amertume. Elle est morte ! et je ne crois pas qu'on vienne vous demander d'argent pour réparer le mal ; mais si même on le faisait, vous ne feriez qu'un acte de justice en donnant à son père la part qui me revient dans votre fortune.

Madame Simon regarda son fils avec un effroi croissant.

— André, mon malheureux enfant, tu perds la tête. Eh bien, et toi !

— Moi, je n'ai plus besoin de rien.

— Tu ne vas pas te tuer, André, je te le défends ! s'écria la mère affolée, comprenant enfin que son fils subissait une crise effroyable.

— Non, ma mère, je ne vais pas me tuer, soyez tranquille ; c'est assez du cadavre de Maria pour vous donner de mauvais rêves.

Madame Simon frissonna.

— Tu dis des bêtises, fit-elle en haussant les épaules avec son geste habituel de mauvaise humeur. Qu'est-ce que c'est que toutes ces manières-là ?

— Rien du tout, ma mère, rien qui doive vous étonner. Je suis aussi coupable que vous ; à nous deux nous avons tué la pauvre fille, moi en n'osant pas vous signifier ma volonté plus tôt, vous en l'accueillant comme vous l'avez fait, – ne vous fâchez pas, ma mère, c'est inutile ; il faut que nous soyons punis de votre faute,

et nous le serons, vous et moi, je vous en réponds. Pour le reste, je vous pardonne : vous n'avez pas cru faire tant de mal.

Il se détourna, ému malgré lui par cette parole de pardon qui coûtait à son cœur, mais qu'il croyait nécessaire ; madame Simon tressaillit ; toute sa mauvaise nature reprit le dessus.

— Me pardonner ! voyez-vous cela ! Pour une petite rien du tout dont il avait fait sa maîtresse…

André leva le bras vers le ciel avec un geste terrible.

— Vous mentez, madame, dit-il, et vous le savez, que vous mentez ! Maria était pure comme au jour de sa naissance, et vous le saviez quand vous l'avez outragée ! Vous le savez encore, à présent que vous insultez sa mémoire. Qu'elle vous pardonne, elle ! moi, je ne le puis plus.

Il sortit sans vouloir rien entendre, et madame Simon, atterrée un instant par cette apostrophe inattendue, ne retrouva son jugement que lorsqu'il était dans la rue depuis longtemps déjà. Elle ouvrit la fenêtre et le vit descendre vers le centre de Paris. Il marchait d'un pas régulier, non comme un désespéré qui court vers la Seine, mais comme un homme résolu, se dirigeant vers un but déterminé. Elle referma la fenêtre et s'en fut distribuer l'ouvrage dans l'atelier qui bruissait déjà comme une ruche d'abeilles.

q

Chapitre 15

A l'entrée de la patronne, un grand silence se fit dans la vaste pièce ; chacune s'assit à sa place, fort affairée et les yeux baissés. La première seule resta debout, ajustant des morceaux d'étoffe sur une longue table de bois blanc, polie et rayée à la fois par le contact répété des ciseaux pendant dix années consécutives. Le bonjour habituel fut murmuré plutôt que proféré par les vingt ou trente bouches de ces demoiselles, visiblement plus sérieuses que de coutume : la scène de la veille avait laissé une impression désagréable. On avait appris que M. André n'était rentré qu'au matin ; Cécile ne s'était pas montrée, et tous ces événements produisaient un certain malaise qui pesait sur l'atelier.

Tout étourdie encore de sa récente entrevue avec son fils, madame Simon s'approcha de la table et examina les dispositions de sa première ; celle-ci, grande fille rousse aux yeux noirs, maigre et effrontée, devait sa haute position à son aplomb imperturbable autant qu'à son talent réel ; jamais nul ne l'avait déconcertée, paraît-il, ni prise au dépourvu, et quand la patronne était de mauvaise humeur, Félicie savait sauver les difficultés de la situation par un sang-froid et une gaieté que les remarques les plus acérées de madame Simon ne parvenaient pas à entamer. Celle-ci était contente au fond de pouvoir gronder à son aise, sans crainte de provoquer un orage : c'était pour ses moments d'aigreur une consolation toute trouvée. Mais Félicie ne paraissait pas ce matin se trouver dans une disposition aussi accommodante que de coutume ; elle laissa approcher madame Simon et reçut quelques ordres sans répondre avec cette vivacité goguenarde qui mettait tout l'atelier en liesse et dont la patronne ne pouvait se fâcher.

— À quoi donc pensez-vous, quand je vous parle ? dit tout à coup la mère d'André, à qui sa conscience troublée donnait des inquiétudes jusqu'alors inconnues. Elle venait de s'aviser que ses ouvrières avaient peut-être entendu l'apostrophe de son fils.

— À vous écouter pour m'instruire, madame ! répondit la grande fille.

Cette réponse, faite sur un ton de soumission apparente, irrita madame Simon, comme une insolence ; prenant l'ouvrage avec vivacité, elle éparpilla les épingles autour d'elle et défit jusqu'au bout ce que venait de terminer sa première demoiselle.

— Vous devriez bien aussi regarder quand je vous montre, dit-elle d'un ton âpre ; où avez-vous appris à froncer le droit fil sur le biais ? On dirait que vous le faites exprès pour gâcher l'ouvrage !

La grande Félicie, qui se trouvait alors en arrière de madame Simon, lui tira la langue derrière le dos, ce qui dérida un peu les ouvrières, et répondit poliment, bien qu'avec une ombre de sécheresse dans la voix :

— Ce n'est pas exprès, madame, je vous assure.

— Vous moquez-vous de moi ? fit madame Simon exaspérée sans savoir pourquoi ; et se retournant brusquement, elle allait entamer une harangue furieuse, lorsqu'elle s'arrêta court, les yeux fixés sur la porte. Cécile venait d'entrer.

Tout l'atelier fit un mouvement, le même : les ciseaux tombèrent à terre de tous les genoux dérangés, quelques petits bancs craquèrent, et les yeux de toutes ces femmes se tournèrent vers la jeune fille avec la même question muette.

— Qu'est-ce que vous venez faire ici ? dit madame Simon, tellement irritée qu'elle oublia toute prudence. Vous venez vous faire chasser comme l'autre ?

— Je viens annoncer à ses compagnes d'atelier que l'autre, comme vous dites, Maria Beaudoin, comme elle s'appelait, est morte ce matin de la frayeur et du chagrin que vous lui avez causés hier.

Cécile, toute pâle, toute droite, les yeux pleins d'une colère indicible, regardait madame Simon, qui fut un instant sans pouvoir parler ; elle étouffait littéralement de rage. Cet instant de silence fut sa défaite. L'atelier entier se leva avec un cri d'horreur et de compassion.

— Silence ! cria madame Simon, retrouvant la parole par une nouvelle émotion. Qui est-ce qui ose faire du bruit en ma présence ?

— Vous n'allez pas toujours nous empêcher de la plaindre ! s'écria Félicie, qui, déjà mécontente précédemment, saisit cette occasion de faire un peu tête à la patronne.

— La plaindre ! une misérable, une rien du tout ! fit madame Simon avec un mépris sanglant.

— C'était une honnête fille, dit Cécile en faisant un pas en avant. Nous avons eu assez de railleries, elle et moi, à cause de notre bégueulerie, comme on disait, pour avoir le droit de nous en vanter tout haut. Allons, dites-le, vous, que c'était une honnête fille ! ajouta-t-elle en se tournant vers les ouvrières.

— Oui, bien sûr ! répondit l'atelier tout d'une voix.

— Et vous viendrez à son enterrement, demain à neuf heures, à la cité Ménard. Son père m'a chargée de vous inviter en attendant les lettres.

Un murmure d'assentiment parcourait déjà la salle ; madame Simon frappa violemment la table du plat de la main, et le silence se rétablit. On attendait d'elle une bonne parole ; elle éleva la voix d'un ton mordant :

— J'ai autre chose à faire, mademoiselle, dit-elle à Cécile, avec un regard ironique, que d'envoyer promener mes ouvrières à des enterrements de filles. – Je défends à ces demoiselles d'y aller.

— Par exemple ! s'écria Félicie, voilà qui serait un peu fort ! Et si nous y allions tout de même ?

— Celle qui ira ne rentrera pas chez moi ! fit madame Simon, blanche de fureur.

— Eh bien, mesdames, autant nous en aller tout de suite, n'est-ce pas ? répliqua la grande Félicie en sautant sur son chapeau pendu à une patère. Tout l'atelier l'imita. Individuellement, pas une de ces femmes n'eût eu le courage de renoncer à son gagne-pain ; mais en masse, elles étaient braves comme des lions et ne pensaient plus au lendemain.

— Je vous chasse toutes, dit madame Simon, les dents serrées.

— Prenez garde, madame, fit Cécile en la regardant en face ; ce mot-là, vous l'avez dit hier, et il ne vous a pas porté bonheur.

Madame Simon quitta l'atelier, qui se désemplissait rapidement, et rentra dans le salon d'essayage. La vue de la rosace du tapis qu'elle regardait pendant que son fils lui parlait porta le

comble à son exaspération ; elle parcourut le salon en froissant et en déchirant ce qu'elle rencontrait sur son passage, dans tous les excès d'une fureur impuissante. Au moment où elle tombait à la fin sur une chaise, épuisée et pantelante, la bonne vint lui dire qu'une dame venait pour essayer un costume.

— Non, non, cria la malheureuse femme ; non, je ne peux pas. Je perds la tête.

— Que faut-il dire, madame ? insista la servante.

— Dites-lui tout ce que vous voudrez ; dites-lui que je suis morte, si ça vous fait plaisir ; mais laissez-moi tranquille !

La bonne se retira, pensant que sa maîtresse était devenue folle, et en effet il ne s'en fallait pas de beaucoup.

q

Chapitre 16

Cécile, revenue de l'atelier après avoir pris avec les ouvrières toutes les dispositions pour le lendemain, engagea le père Beaudoin à accepter un peu de nourriture ; il s'y refusa sans emphase, avec un simple signe négatif, et personne n'osa insister.

L'événement avait fait grand bruit dans la cité Ménard : chacun avait dit son mot ; on avait communément blâmé Beaudoin, les uns pour trop de tolérance, les autres pour trop de sévérité, ainsi qu'il arrive toujours en pareil cas ; le joyeux Léonard, un peu assombri par cette funèbre aventure, avait résumé la situation d'un mot :

— Il ne faudrait pas avoir ses enfants avec soi quand on ne les aime pas assez pour s'en occuper tout le temps ; comme ça on n'aurait pas de désagréments !

Il n'avait pas trouvé de contradicteurs, et le brave garçon, meilleur que ses apparences, confus d'avoir mangé toute sa paie de la semaine précédente, obligé de vivre à crédit jusqu'au samedi, ne sachant où trouver de l'argent pour faire son offrande à la jeune morte, au lieu de déjeuner, s'en alla au fond de l'atelier de lithographie, dans la caisse aux rognures, trier les plus belles et les plus satinées, et se livrer ensuite à un travail mystérieux qu'il reprit le soir après sa journée et prolongea une partie de la nuit. Le lendemain on le vit arriver avec une magnifique couronne blanche qu'il avait confectionnée avec les rognures.

Tous les locataires de la cité avaient offert leurs services. On ne se doute pas de la quantité de pitié latente qui se trouve dans le peuple ouvrier de Paris : il n'a pas comme les riches la ressource de faire refuser sa porte aux malheureux qui passent ; toutes les infortunes tombent sous ses yeux, et il ne se blase pas de ce spectacle pénible ; loin de là, il y prend une compassion efficace pour ceux qui souffrent.

La misère rend industrieux : c'est aussi vrai au moral que dans l'ordre matériel des choses : celui qui n'a pas d'argent offre sa bonne volonté, et parfois l'effort de ces bonnes volontés réunies arrive à des résultats que ne donnerait pas la fortune.

C'est ainsi que Maria se trouva couverte de fleurs sans qu'on eût rien dépensé pour elle. Les fleurs de mai, presque toutes blanches et bleues, qui fleurissaient dans les jardins de la cité, arrivèrent par poignées et par corbeilles ; Noémi apporta son pot

de marguerites, et madame Gardin dépouilla son lilas blanc, qui avait fleuri en retard, « comme exprès ! » disait-elle avec un gros soupir. La seule personne qui dépensa quelque argent pour fleurir la jeune morte fut Louise, « madame Leclerc », qui n'avait pas encore eu le temps de s'occuper de son jardin.

Parmi toutes les larmes, toutes les pensées douloureuses qu'avait provoquées à la cité ce dénouement fatal d'un joli roman deviné par toutes et tous, celles de Louise étaient peut-être les plus cuisantes. Par un triste retour sur elle-même, aimée, heureuse, elle enviait presque celle qui mourait dans sa robe d'innocence : cet hommage spontané rendu à la pureté d'une jeune fille lui paraissait la chose la plus enviable, parce qu'elle n'y avait plus droit. Elle se mettait en pensée à la place de la jeune morte, et se disait que son cercueil ne porterait qu'un drap blanc menteur, que sa honte deviendrait ainsi publique ; en apprenant qu'elle n'était pas mariée, que ne dirait-on pas sur son compte ?

La pauvre fille essayait vainement de chasser ces idées pénibles, elles lui revenaient avec une persistance maladive ; pour les écarter, elle voulut faire un sacrifice, et, prenant sa petite bourse, elle alla chercher des roses blanches, les seules roses que Maria dût emporter au cimetière ; car les roses blanches sont des fleurs chères, et les habitants de la cité Ménard n'étaient pas riches.

L'heure du déjeuner avait un peu calmé la première effervescence ; Beaudoin, après avoir fait les premières démarches, avait encore à accomplir toute une série de ces courses pénibles dont le riche s'affranchit à prix d'or et que le pauvre fait lui-même, buvant ainsi le calice jusqu'à la lie ; mais une difficulté se présenta : l'argent.

Où prendre de l'argent pour ce qui restait à faire ? Cécile avait épuisé sa bourse et celle de sa tante, – Beaudoin avait porté au mont-de-piété sa montre et l'unique couvert qui composait son argenterie, mais tout cela ne fournissait pas de quoi payer le service à l'église, qui ne donne pas ses prières pour rien, – ni la concession temporaire de cinquante francs.

— Tant pis, dit le vieil ouvrier avec un geste lugubre, on se passera d'église, et elle ira à la fosse commune.

Cécile frissonna.

— Non, oh ! non ! dit-elle, pas la fosse commune, – et il faut l'église, car on dirait qu'elle n'était pas une honnête fille.

— Que voulez-vous que j'y fasse ? murmura Beaudoin en haussant les épaules.

Cécile, sans rien dire, gravit l'escalier et alla frapper chez madame Leclerc. L'attitude de la jeune femme, en apportant les roses blanches, l'avait particulièrement frappée, et elle s'était dit que là peut-être elle trouverait à emprunter quelque argent.

— Je ne vous connais pas, madame, dit-elle, mais je ne sais où aller, et ici tout le monde me connaît…

Dès les premiers mots, Louise l'interrompit :

— Oui, dit-elle avec un soupir, – oh ! oui, je vous prêterai ce qui vous manque ; l'argent n'est pas à moi, ajouta-t-elle en rougissant, mais j'ai des bijoux, et si nous en avions besoin, je pourrais les engager pour remplacer…

Cécile la regarda avec une compassion profonde : leurs yeux se rencontrèrent, et Louise fondit en larmes ; elles s'étaient dit plus

de choses dans ce regard qu'en cent longues conversations.

— Courage, dit Cécile, en pressant la main de la jeune femme, les beaux jours viendront.

C'était Cécile qui lui donnait du courage, elle qui, brisée de fatigue et de chagrin, accomplissait encore le pénible devoir de trouver de quoi payer un asile à son amie ; cette idée parut si étrange à madame Leclerc qu'elle resta étonnée, pensive.

— Je vous dirai tout, fit-elle en remettant à la jeune fille un billet de cent francs, et vous m'aiderez, vous me consolerez comme vous consolez tout le monde.

— Merci, dit simplement la jeune ouvrière en lui serrant la main.

C'était encore plus une promesse qu'un remerciement ; elles se séparèrent, Louise avec une sorte d'espérance, et Cécile avec la vague consolation qu'apporte l'espoir de pouvoir faire du bien.

Beaudoin prit l'argent sans demander d'explication : il se doutait bien que sa jeune amie avait trouvé dans la cité l'aide qui lui était nécessaire, et il sortit pour terminer sa pénible tâche.

Deux heures venaient de sonner : Cécile, qui s'était assise un moment auprès du lit mortuaire chargé de fleurs et de couronnes, se souvint avec un tressaillement qu'André devait attendre son signal. Elle se leva aussitôt, raffermit ses pas que la fatigue rendait indécis et tremblants, et sortit de la cour.

Il était là ; Beaudoin avait passé près de lui sans le voir, – d'ailleurs il ne le connaissait pas. – Mais le malheureux jeune homme l'avait deviné à son attitude, à son visage sombre et

presque méchant. La vue du père de Maria avait ajouté une angoisse de plus à celles dont il était abreuvé ; il se demandait maintenant de quoi vivrait cet homme, soudainement vieilli par la douleur et la colère, quand il ne pourrait plus se suffire à lui-même. Les paroles qu'il avait dites le matin à sa mère lui revenant en mémoire, il dit que non seulement cet homme-là ne demanderait pas d'argent, mais encore qu'on ne pourrait pas lui en faire accepter. La pensée de cette dette qu'il ne pourrait jamais payer tomba sur son cœur comme un nouveau coup de marteau.

Cécile lui fit un signe sans s'approcher : elle se sentait faible devant la douleur d'André ; elle n'eût jamais consenti à s'éloigner de lui, mais elle eût préféré toutes les tortures à celle de le voir se désespérer en face de Maria. Elle avait promis cependant et elle tint sa promesse ; précédant le jeune homme, elle l'introduisit dans la chambre de la jeune fille, cette chambre où il n'avait jamais pénétré, même en rêve.

Contrairement à ce que craignait Cécile, André se montra très calme. Son agitation du matin avait fait place à une sombre résolution : il s'était résigné, sinon à son malheur, au moins à le subir avec dignité ; il se sentait maître de lui-même et ne voulait pas se laisser aller à de nouvelles faiblesses. Cette attitude ne laissa pas que d'inquiéter la jeune fille ; elle craignit un moment que ce coup n'eût ébranlé la raison d'André et que ce stoïcisme ne fût de l'indifférence ; mais, au moment où elle se penchait en avant pour lire dans les yeux du jeune homme ce qui se passait en lui, il se tourna vers elle avec un sourire amer et lui dit à voix basse :

— Tout ce que j'ai le plus aimé ! et il ne me reste plus rien !

Une expression si pénible, si irrémédiablement désolée passa sur le visage de la jeune fille, qu'une vague intuition de la vérité traversa pour la seconde fois l'esprit d'André.

— Plus rien, – que vous, vous qui l'avez tant aimée et que je ne saurais oublier…

Il prit la main de son amie, la serra et la garda machinalement dans la sienne, pendant que debout, il regardait la morte avec des yeux calmes et profonds, qui voyaient bien au-delà du lit mortuaire.

Un pas retentit dans la pièce voisine ; avec un mouvement d'effroi violent, Cécile retira sa main et se retourna : Beaudoin les regardait avec des yeux flamboyants.

— Qu'est-ce que vous venez chercher ? dit-il à André sans quitter le seuil. Vous n'avez pas fait encore assez de mal, n'est-ce pas ? C'est vous qui l'avez mise là, avec vos belles paroles dorées ? Hors d'ici, beau fils de famille ; hors d'ici ! – C'est moi qui vous chasse aujourd'hui, – et si j'avais un fusil…

André, sans s'écarter du lit, s'effaça un peu pour voir Beaudoin en face :

— Ne soyez pas sévère avec moi, monsieur, dit-il, vous ne serez jamais plus sévère que moi-même.

— Des phrases ! Allons, dehors, et dépêchons-nous ! fit le vieil ouvrier en levant le poing.

Cécile passa entre les deux hommes pour les séparer, mais André la rassura du geste.

— Faites ce que vous voudrez, monsieur, dit-il, vous êtes le maître ; mais pour expier la faute que j'ai commise envers elle et envers vous, je viens de me condamner à une vie si dure, que celle des plus pauvres ouvriers est douce en comparaison. Je mangerai la nourriture la plus grossière, je dormirai sur le lit le plus dur, je ferai les travaux les plus pénibles, et, pour me reposer, je n'aurai plus ni maison ni famille ; j'irai d'endroit en endroit sans me fixer nulle part, et je n'aurai aucune des joies dont les plus misérables ne sont pas privés… Croyez-vous que je serai alors assez puni ?

— Le couvent ! fit le vieil ouvrier en ricanant.

— Non, monsieur, – l'armée. Je viens de m'engager comme soldat. Croyez-vous qu'elle me pardonne ?

Cécile avait reculé, aussi pâle, les lèvres aussi livides que la morte. Beaudoin haussa les épaules, fit un geste qui signifiait : Soit ! souleva sa casquette et s'en alla. Sa colère et sa rancune se trouvaient impuissantes contre le châtiment que s'infligeait le coupable.

Quand il fut parti, Cécile joignit les mains et parvint à prononcer ces mots :

— Monsieur André !

— Oui, dit-il, en répondant à son regard ; oui, c'est vrai. Je viens de m'engager. Ah ! Cécile, c'était la seule chose possible ! Comment aurais-je pu retourner à ma vie ordinaire, rentrer chez nous, revoir ma… celle qui a fait tout le mal… ? C'était impossible ! Oui, Cécile, je m'en vais ; où et quand, je n'en sais rien, mais je m'en vais.

Il se tut et recommença à regarder la jeune morte.

— Croyez-vous, dit-il après un silence, que je n'ose pas l'embrasser ? Elle ne me le permettait pas, vous savez ?

Cécile, qui ne pouvait plus pleurer, prit une des mains de Maria qu'elle avait elle-même croisées sur sa poitrine et la souleva un peu ; André, à genoux, y posa ses lèvres et frissonna au froid contact de la mort. La jeune fille remit pieusement la main glacée à sa place, la recouvrit de fleurs et resta debout, au pied du lit, savourant encore, avec la joie sauvage des désespérés, la dernière amertume qu'André venait de lui apporter.

Quelques instants après, il s'essuya le front et regarda autour de lui.

— Je m'en vais, dit-il : ici je deviendrais méchant ; et je ne veux pas l'être. Voici tout ce que je possède en ce moment, Cécile ; faites pour le mieux.

Il lui remit un petit portefeuille, et comme elle hésitait :

— C'est bien à elle, ajouta-t-il, vous pouvez le prendre ; si vous n'en voulez pas, donnez-le aux pauvres, je n'en veux pas.

Le lendemain, à la levée du corps, Beaudoin vit André se mettre derrière lui à la suite du cercueil. Après un premier mouvement, il ne fit pas d'objection, et les deux hommes, avec un cortège nombreux, menèrent le deuil jusqu'au cimetière ; après quoi ils se séparèrent avec un salut, sans avoir échangé un seul mot.

q

Chapitre 17

La petite population de la cité Ménard se remit peu à peu de l'émotion causée par la mort tragique de Maria, Beaudoin ; cependant une sorte de réserve plus sévère semblait présider de la part des jeunes filles à leurs plaisanteries avec les jeunes gens : on eût dit que le malheur de la pauvre petite ouvrière leur avait servi de leçon. Mais cet enseignement salutaire n'eut pas une longue influence, et, un mois après, Léonard dirigeait la formation des quadrilles au Moulin de la Galette, absolument comme s'il n'avait jamais versé de larmes pour un malheur qui n'était pas le sien.

L'amour de la jeune fille avait confirmé Léonard dans sa théorie : à savoir, qu'il ne faut faire la cour qu'aux femmes mariées ; aussi, depuis une dizaine de jours, avait-il jeté son dévolu sur une jolie petite brune, rieuse et coquette, qui venait d'entrer à la lithographie en qualité de plieuse et qui faisait des journées extraordinaires, grâce à l'agilité de ses petits doigts courts et potelés.

Les plieuses travaillaient dans une pièce contiguë aux presses, et les hommes ne pouvaient guère les voir ; mais, par un hasard singulier, madame Landos occupait la table qui se trouvait le plus près de la porte de communication, large baie sans fermeture et de là, ses yeux avisés pénétraient jusqu'au fond de l'atelier.

C'était encore une lithographie à la vieille mode, où la vapeur n'avait jamais pénétré même en rêve ; contre le mur du fond jadis blanc, aujourd'hui noirci jusqu'à la hauteur de la tête, se dressaient les grandes roues des presses, dont les poignées longues de plus d'un mètre ressemblaient aux pattes de quelque monstrueuse araignée.

Se sentant observé par le regard félin de madame Landos, qui examinait tout, les yeux baissés, sans paraître s'occuper d'autre chose que des feuilles de papier qui volaient sous ses doigts avec un froissement ailé, – Léonard s'attachait d'un bond au bras le plus éloigné, l'entraînait par son poids et redescendait avec lui, s'aidant des pieds et des mains, pendant que le chariot venait frapper avec un coup sourd la solive de chêne qui gémissait sous le choc. Ce travail qui mettait en évidence la vigueur mâle et l'élégance native du bel ouvrier lui plaisait malgré sa rudesse, – mais à condition qu'il y eût là une belle pour l'admirer.

Madame Landos faisait la coquette cependant ; elle arborait les rubans les plus tapageurs, les frisons les plus ébouriffés ; mais si avant de s'asseoir elle accordait un gracieux signe de tête au jeune lithographe, une fois au travail elle feignait de ne plus le voir, et pourtant c'est alors qu'elle le voyait le mieux. Un moment elle sembla reporter toute son attention sur l'écrivain, malingre jeune homme aux yeux bleus, aux cheveux blonds, fins et rares, qui s'en allait visiblement vers le repos éternel, après avoir passé toute sa vie plié en deux sur une ardoise, quand il était tout petit, sur une pierre lithographique, dès qu'il avait eu quinze ans.

Ce souffreteux discret, qui ne parlait guère et ne levait jamais les yeux, avait piqué au vif la belle coquetterie de madame Landos ; mais on ne se plaît vraiment à son œuvre que si elle réussit, et comme celle-ci ne réussissait pas, la jolie plieuse se retourna vers Léonard, qui promettait un plus brillant succès.

La première fois qu'à la sortie de l'atelier il se hasarda à lui parler de sa flamme à mots couverts, elle lui répliqua en prononçant quatre fois dans la même phrase le nom de son « petit mari ».

Léonard un peu vexé fut pris d'un vif désir de voir le « petit mari », et son envie fut satisfaite le dimanche suivant, pendant qu'il retournait la terre de son jardinet avec une ardeur suffisante pour déraciner n'importe quel arbre, si gros qu'il fût.

Le « petit mari », qui attachait des haricots d'Espagne aux lattes vermoulues d'une tonnelle dont l'équilibre rappelait celui de la tour de Pise, était un grand gaillard taillé en cuirassier, portant courtes ses moustaches noires de sanglier ; les cheveux coupés ras, le menton bleu, frais rasé, avec une serpette suspendue au poignet par une ficelle, il taillait çà et là et, avec des brins de fil retenus dans les coins de sa bouche, il attachait ses haricots d'un air brutal.

— Oh ! oh ! pensa Léonard, voici un petit mari qui ne me paraît pas avoir l'air commode.

Madame Landos papillonnait autour de son époux avec un air charmé et des œillades assassines, celles-ci à l'adresse de Léonard ; cependant elle n'alla point jusqu'à lui parler en présence de son maître légitime ; ce jour-là, Léonard, mécontent du rôle qu'il jouait, s'en alla vers trois heures au Moulin de la Galette où l'on dansait déjà, malgré la chaleur écrasante, et se fit une popularité en enlevant à bras tendu une fillette qui dansait en face de lui, sans penser à mal ; ce haut fait de vigueur faillit lui attirer une querelle avec le danseur de la demoiselle ; mais comme cet excès de gymnastique avait rendu sa bonne humeur au jeune ouvrier, le tout se termina par un échange de litres et de bons procédés à la buvette du bal Debray.

Deux ou trois jours après, Léonard, les bras croisés, fumait sa pipe, assis sur le rebord extérieur d'une fenêtre de l'atelier ; il

fuyait le jardin, depuis qu'il était sûr, à toutes les heures de repos, d'y rencontrer le petit mari de madame Landos. La vue de ce colosse, occupé sans cesse à plier des tiges de volubilis et à sarcler délicatement sa planche de salade, haute environ d'un pouce, donnait si énergiquement sur les nerfs au lithographe qu'il préférait se priver du jardin, une fois la journée finie.

Il ne devait pas avoir l'air fort affable, car Nathalie qui rentrait lentement, son inévitable panier de femme de ménage au bras, s'arrêta devant lui d'un air goguenard :

— Dans les nuages, mon beau ténébreux, lui dit-elle en clignant un œil.

Il haussa les épaules, retira sa pipe de sa bouche, la secoua contre le rebord de pierre, et prit, pour la rebourrer, du tabac dans un cornet de papier.

— Est-ce qu'un joli garçon comme ça devrait être tout seul à cette heure-ci ? continua le Méphistophélès en jupons ; il n'y a donc plus de mignonnes pour aller faire un tour aux balançoires de derrière la butte ?

— Laissez-moi tranquille, la mère, voulez-vous ? fit Léonard en allumant sa pipe.

— On y va, mon petit, on y va, répliqua tranquillement la femme de ménage en faisant mine de le quitter ; pourtant j'aurais cru que vous plaisiez à la petite brune, la femme du grand Landos… mais, si vous n'avez rien à lui dire, je m'en retourne, bonsoir ; mes lapins doivent attendre leur souper depuis longtemps.

Léonard avait fait un mouvement accompagné d'un soupir, la rusée ralentit le pas, tout en gagnant l'entrée de l'escalier.

— Vous n'avez pas de commissions, fit-elle en se retournant à demi, avant de pénétrer sous la voûte sombre. Il se leva brusquement et la suivit ; pendant une minute ou deux ils causèrent à voix basse et se séparèrent ensuite, Léonard content, mais un peu honteux, comme un homme qui éprouve un vague remords de conscience, et la fine mouche enchantée d'elle-même aussi bien que des autres.

Elle pénétra dans son rez-de-chaussée, qui exhalait une odeur singulière où se mêlaient celles des croûtes trempées pour les lapins, de l'herbe fraîche coupée, du marc de café resté dans un petit pot, mais non couvert, parce que cela fait surir, et de mille autres ingrédients bizarres. Elle tira de son panier un reste de gigot, de nombreuses feuilles de salade, un fond de madère dans une bouteille, un peu de tabac à priser dans du papier, et, après avoir distribué ces produits de la « gratte » dans leurs coins respectifs, elle se prépara à souper confortablement.

La clef était restée sur la porte, ainsi qu'elle l'avait dit à madame Leclerc, et la porte elle-même n'était pas fermée ; au bout d'une demi-heure, entendant un pas lourd retentir sur les dalles du passage, elle se leva doucement et s'approcha de l'escalier.

— C'est vous, monsieur Landos, dit-elle de sa voix la plus aimable.

— Oui, c'est moi, eh bien, quoi ? grommela l'ours en manquant la première marche dans l'obscurité, ce qui le fit tomber sur les mains avec un juron accentué.

— Ah ! mon Dieu ! vous vous êtes fait mal ! s'écria la femme de ménage avec un accent de commisération très naturel ; c'est ma faute, je n'avais pas fermé ma porte, et un peu de lumière mal à

propos, ça fait paraître le reste bien plus noir. Entrez donc, monsieur Landos, que je voie si vous ne vous êtes pas fait de mal.

— Je n'ai rien du tout, ça n'en vaut pas la peine, grogna le « petit mari » de la jolie brune.

— Venez toujours par ici pour voir à la chandelle, sans ça je croirai que vous m'en voulez de ma bêtise.

Timide contre les prévenances, comme tous les gens sans éducation, Landos se laissa entraîner bien à contrecœur dans le domicile de Nathalie, et force lui fut de permettre à son hôtesse de regarder ses mains, dedans et dehors, son visage, de lui tâter les genoux, pour s'assurer qu'il n'avait rien d'abîmé, et enfin de lui verser un grand petit verre de vin de vulnéraire suisse, bon pour les chutes, blessures, brûlures, rages de dents et accidents semblables.

— Merci, dit le prétendu blessé en repoussant de la main le verre que Nathalie venait de placer devant lui, je ne bois jamais de médecine ; de ma vie je n'ai été malade, et je crois que je mourrai d'un accident plutôt que de maladie. Je n'aime pas les drogues.

— Goûtez-en, fit la commère en clignant de l'œil, comme elle l'avait fait à Léonard.

Il secoua la tête d'un air dédaigneux.

— Goûtez-en, vous dit-on, insista Nathalie ; j'en prends bien, moi qui n'ai pas de mal ; vous pouvez bien trinquer avec moi ; si ça ne vous plaît pas, vous le laisserez.

Non sans répugnance, Landos choqua son verre contre celui que lui tendait sa charitable hôtesse, puis flaira le liquide et y trempa le bout de sa langue avec une extrême précaution ; Nathalie, qui l'observait en riant, vit la physionomie de l'ouvrier se rasséréner, et une seconde épreuve, plus longue et plus concluante, parut lui inspirer une confiance désormais sans bornes dans le vulnéraire de la femme de ménage.

— Eh ! dites donc, voisine, fit Landos en lui donnant un coup de poing sur le genou, voilà une jolie farce ! votre vulnéraire, c'est de la chartreuse !

— Et de la meilleure encore, mon garçon ! répliqua triomphalement la commère ; est-ce que vous croyez peut-être que ce n'est pas bon pour les blessures ?

— À preuve que ça vaut mieux que de la tisane ! conclut Landos en se renversant sur sa chaise avec un rire épanoui. Vous m'avez joliment attrapé tout de même, la bourgeoise ! moi qui avais peur que ça ne sentit le camphre, comme le raspail… ça sent la pharmacie, le raspail ; j'aime mieux votre vulnéraire.

— Eh bien, il faut y retourner alors, dit Nathalie en avançant le goulot de la bouteille sur le verre que son hôte défendait de la main, par respect des bienséances ; il fut vaincu pourtant, comme on devait s'y attendre, et une seconde dose de chartreuse le mit dans un état de gaieté tout à fait agréable.

— Eh bien ! et ma femme qui me suivait, où donc est-elle passée ? dit Landos en se levant tout à coup.

— Eh ! voisin, vous partez comme un salpêtre, fit Nathalie ; vous m'avez fait peur ; soyez donc tranquille ; elle est montée

préparer votre souper, pensant que vous avez rencontré un camarade.

— Et de vrai, il ne s'en faut guère, répondit l'ouvrier avec sa plus belle politesse ; vous êtes une dame bien aimable, et je m'arrangerais de votre vulnéraire tous les jours.

— Il faudra entrer quand le cœur vous en dira, voisin ; il y a toujours une goutte de n'importe quoi dans un placard.

— Oh là ! madame Nathalie, fit Landos en se défendant, ce ne serait pas pour la goutte, ce serait pour vous remercier de votre politesse… Ce que j'en ai dit, c'est pour plaisanter.

— Je vous comprends bien, monsieur Landos, dit Nathalie, qui éleva la voix en se rapprochant de la porte. Une forme féminine se glissa dans l'escalier et gravit le premier étage. – Attendez donc que je vous éclaire, ajouta l'hôtesse en prenant sa bougie qu'elle éleva à la hauteur de sa tête.

On vit alors madame Landos, toute rouge, tout essoufflée, se pencher sur la rampe du premier.

— Landos, est-ce toi ? dit-elle, où donc te caches-tu ? Voilà une heure que je suis sur le palier à t'attendre ; tu as la clef dans ta poche.

— C'est, ma foi, vrai ! fit l'ouvrier avec un gros rire, et même la preuve en est que la voilà.

Il monta d'un pas lourd ; on entendit la voix de sa femme qui lui faisait un semblant de querelle, puis leur porte se referma, et le silence se fit dans la cage de l'escalier, troublé seulement par

une faible plainte du petit nourrisson de madame Gardin, qui, ce soir-là, avait de la peine à s'endormir.

— Eh ! allez donc ! fit Nathalie en refermant sa porte avec un sourire narquois et un intraduisible mouvement d'épaules, ça n'est pas plus difficile que ça. Sont-ils bêtes tous !

q

Chapitre 18

Landos aimait la chartreuse, il aimait en général tout ce que le génie humain a inventé jusqu'ici en boissons alcooliques ; presque tous les soirs, il prit l'habitude d'entrer chez la mère Nathalie après son petit travail de jardinage ; bien accueilli, toujours fêté, régalé de bonnes liqueurs et de fines histoires, il y trouva tant de plaisir que bientôt il abrégea son séjour au jardin pour rester plus longtemps chez sa nouvelle amie avant l'heure du repas. Un soir il y resta à souper, sans même songer à prévenir sa femme. Celle-ci ne manqua pas de lui faire une scène de jalousie cruelle, lorsqu'il rentra une heure plus tard, et le résultat de cette scène fut de mettre le « petit mari » dans une violente colère.

— Je ne veux pas qu'on me mène, vociféra-t-il en frappant du plat de sa large main sur la table où il fit danser toute la vaisselle.

— Mais dis-moi si c'est raisonnable de te faire attendre, répondit madame Landos qui fondit en larmes.

— Je ne veux pas qu'on m'attende ! hurla l'époux inexact.

— Ah ! fit madame Landos en séchant soudainement ses larmes, ah ! tu ne veux pas qu'on t'attende ? C'est bon, on ne t'attendra plus.

— C'est très bien, fit Landos soudainement apaisé, car au fond il était doux comme un mouton et se laissait mener comme un enfant. Qu'est-ce que je demande, moi ? qu'on me laisse tranquille, voilà tout ! Embrasse-moi, la bourgeoise !

— Pour cela non, dit la femme avec dépit, tu peux bien te faire embrasser si tu veux par ta vieille d'en bas.

— Eh ! eh ! elle n'est pas encore si déchirée, fit Landos avec une certaine complaisance. Mais tout ça, c'est pour rire, tu sais bien, Rose !

— Si c'est pour rire, tant mieux ! répliqua Rose d'un ton sec, et elle se mit à desservir promptement le repas auquel elle avait à peine touché.

Pendant quelques jours, Landos se montra plus assidu près de sa femme. Son métier de peintre en bâtiments le renvoyait au logis à des heures irrégulières, parfois après le coucher du soleil, quand l'ouvrage pressait, parfois après une demi-journée seulement ; les chômages étaient longs et fréquents ; il est vrai qu'en temps d'ouvrage il gagnait sans se gêner de dix à douze francs par jour ; cette vie mal équilibrée, où force était de mettre de côté pour les mortes saisons, lui avait paru facile jusqu'alors, grâce à l'économie et plus encore à l'énergie de sa femme. Il s'était marié jeune, Rose avait dix-sept ans, ils avaient été parfaitement heureux pendant une dizaine d'années ; mais le vrai bien, le seul réel dans les familles d'ouvriers, l'enfant, leur avait manqué, et, depuis quelque temps, leur bonheur s'était éteint tout doucement,

sans secousses. Rose était devenue coquette ; devenue n'est pas le mot : elle l'avait toujours été ; mais jusqu'alors pour son mari seulement. Elle chercha à plaire aux autres, et pour s'assurer qu'elle y réussissait, elle n'eut qu'à ouvrir les yeux et les oreilles. Cependant elle n'avait pas encore dépassé la fragile barrière qui sépare la simple coquetterie d'un commencement de faute, et, sans les roueries machiavéliques de dame Nathalie, elle eût peut-être persévéré encore quelque temps dans la bonne voie.

Les premières entrevues de Rose avec Léonard, courtes et furtives, l'avaient laissée tremblante comme si elle commettait un crime. Elle sentait vaguement que c'était autre chose qu'une galanterie ordinaire que d'accepter la complicité d'un tiers, et quel tiers ! cette Nathalie si peu estimée que ceux mêmes qui se servaient d'elle ne se gênaient pas pour exprimer leur opinion sur son compte ! On ne met pas le pied sur le bord d'un précipice, si fleuri que soit le chemin qui descend au fond de l'abîme, sans éprouver un moment de vertige ; ce vertige dura longtemps pour Rose et la reprit à chaque fois.

Aussi la scène de jalousie qu'elle avait faite à son mari n'avait rien de joué ; elle était d'autant plus furieuse contre Nathalie qu'elle lui en voulait du rôle que cette femme jouait entre elle-même et Léonard ; le bel ouvrier avait voulu ce soir-là profiter de l'absence du mari pour s'introduire auprès de la jolie plieuse, mais elle l'avait bel et bien mis à la porte.

La présence de son amoureux dans ce logis où jusqu'alors aucun homme n'était entré avec de semblables pensées lui avait donné un mouvement de honte douloureuse qui lui avait fait monter le rouge au visage ; cela et la frayeur horrible qu'elle avait de voir rentrer Landos lui avaient inspiré le courage de renvoyer

Léonard avec des paroles dures, presque brutales, dont elle se repentait en voyant la manière dont son mari acceptait ses reproches.

Le lendemain matin, chacun retourna à son ouvrage comme de coutume, Landos le premier, car les entrepreneurs profitent des longs jours d'été pour faire dans les maisons les travaux de peinture et de collage.

En traversant la cour pour se rendre à l'atelier, Rose rencontra Cécile, qui, un peu en retard, se dépêchait de descendre en ville. Elle avait trouvé de l'ouvrage dans une nouvelle maison, non qu'elle fût très bien payée, mais l'atelier ne comportait qu'un petit nombre d'ouvrières ; la patronne était une jeune veuve douce et tranquille ; de la place où elle cousait tout le jour, elle voyait quelques arbres dans un jardin ; il n'en fallait pas plus à la jeune fille pour qu'elle se trouvât bien. D'ailleurs, avec les tristes pensées qu'elle portait en elle, elle ne demandait qu'un peu de tranquillité.

— Vous courez bien fort, mademoiselle Cécile ! fit madame Landos.

Elle était dans un état d'esprit singulier ; il lui semblait qu'elle étoufferait si elle n'épanchait pas au dehors les colères confuses et diverses qui bouillonnaient en elle.

— C'est que je suis en retard, madame Landos, répondit la jeune fille toujours affable.

— Dites donc, mademoiselle Cécile…

Elle s'arrêta. Vraiment, elle ne pouvait pas raconter à l'ouvrière, de but en blanc, au milieu de la cour, les griefs qu'elle

avait contre son mari ni bien autre chose encore…

— Y a-t-il quelque chose pour votre service ? demanda Cécile en faisant un pas vers elle.

— Oui… c'est-à-dire… non… je monterai vous parler un de ces soirs, dit enfin Rose en baissant les yeux.

Cécile la regarda attentivement. Elle avait remarqué les longs séjours de Landos chez la femme de ménage ; elle avait vu plus d'une fois Léonard et la jolie plieuse converser dans le jardin sous la tonnelle vermoulue, et cette vue lui avait donné quelque chagrin. Avec sa clairvoyance, elle savait bien ce qui en arriverait, et le malheur de toutes les femmes trouvait une place sensible dans son cœur. La demi-confidence de la plieuse lui parut d'un heureux augure.

— Quand vous voudrez, madame Landos, fit-elle avec un sourire.

— Un de ces jours, dit timidement Rose, déjà honteuse par avance, à présent qu'elle était moins en colère. Elle entra dans l'atelier pendant que Cécile descendait en courant, pour regagner le temps perdu.

Ce jour-là, Léonard ne put obtenir aucun regard ; il eut beau s'évertuer et grimper comme un écureuil aux rais de sa roue, il eut beau peser si énergiquement sur la pierre que le chariot donnait des coups à démolir toute la maison, – vainement il entonna de sa belle voix de ténor les romances les plus sentimentales et les chansons les plus court-vêtues, il obtint un vrai triomphe d'atelier, mais Rose ne tourna pas une fois les yeux vers lui.

Une telle sévérité ne pouvait durer cependant, et, cinq ou six jours après, tout marcha comme devant : Landos le soir chez Nathalie et Léonard au jardin avec Rose. Cécile vit tout cela et ne provoqua point une confidence qui évidemment avait manqué son heure ; avec un soupir, elle essaya de n'y plus penser. N'avait-elle pas assez d'autres chagrins ?

q

Chapitre 19

Dans la petite salle à manger de madame Leclerc, située au nord, le jour était doux et égal, tamisé par quelques grands arbres du jardin, et la chaleur semblait moins lourde qu'ailleurs. Le ciel bleu apparaissait entre de petits nuages bleus, ronds et serrés, qui flottaient lentement vers l'est, comme des voiles poussées par un vent léger. Cécile, qui avait obtenu d'emporter chez elle un peu d'ouvrage à tâche, à cause de la grande chaleur et aussi de la morte saison qui commençait pour les couturières, Cécile travaillait activement aux volants de mousseline d'une robe de mariée.

Elle était venue avec son ouvrage chez madame Leclerc, devenue sa grande amie, sans que ni l'une ni l'autre sussent pourquoi ; la salle à manger était plus grande, plus fraîche et plus claire que la petite mansarde de Cécile, et les deux jeunes femmes trouvaient le temps moins long et le travail moins fatigant, si elles pouvaient échanger un mot de temps à autre.

— Cela fera une jolie robe de mariée, dit Louise après un silence prolongé. Pour qui est-ce ?

— Pour une demoiselle riche, s'il vous plaît, et qui aurait bien pu avoir une robe de soie pour son mariage. Mais elle est très raisonnable, et elle trouve que la mousseline est plus fraîche pour la saison.

— C'est une fille sage, dit Louise avec un léger soupir. C'est joli, une robe de mariée ! et le grand voile ! et les fleurs d'oranger !... oui, c'est joli ! Et puis les parents et les amis qui vous entourent, qui vous souhaitent du bonheur...

Soudain, sans motif apparent, elle rejeta sur la table l'ouvrage qu'elle tenait et cacha dans ses mains son visage ruisselant de larmes.

— Louise, dit Cécile effrayée, qu'est-ce qu'il y a ?

Se levant, elle déposa soigneusement les frais volants de mousseline, puis mit ses deux mains sur les épaules de son amie.

— Qu'y a-t-il, chère Louise ? Ayez confiance en moi !

— Je ne suis pas mariée ! s'écria la jeune femme avec un geste de désespoir. Ne l'avez-vous pas deviné en voyant que personne ne vient ici ?

Cécile fit un signe affirmatif ; la pauvre désolée la regarda, les yeux pleins d'une indicible douleur.

— Et lui, Henri, ne trouve pas de place, parce que, de se mettre avec moi, ça l'a brouillé avec son oncle. Il n'a personne pour le recommander ; un caissier, vous comprenez !

— Qu'il cherche autre chose ! suggéra Cécile.

— Ah ! il a bien cherché ! mais il n'a rien trouvé ou presque rien ! Et nous n'avons plus d'argent : à peine nous reste-t-il une centaine de francs. Que ferons-nous, si d'ici un mois il n'a rien trouvé ?

— Le terme est-il payé ? demanda Cécile après un moment de réflexion.

— Oui, d'avance.

— Eh bien, ma chérie, il faut attendre avec courage. Le terme, voyez-vous, c'est la grande affaire, c'est le grand tourment, mais aussi la grande consolation. Vous voilà tranquilles jusqu'au mois d'octobre.

— Oui, mais après ? dit Louise en laissant retomber ses mains ouvertes sur ses genoux.

— Après, – et avant, nous verrons. Ayez patience.

— Vous ne connaissez personne, vous ? demanda la jeune femme, avec une lueur d'espoir sur son joli visage, déjà bien amaigri et pâli.

— Non, fit Cécile en secouant la tête, non !

Louise laissa retomber ses paupières sur ses beaux yeux cernés par les larmes.

— Je chercherai, reprit l'ouvrière ; je trouverai peut-être. Voulez-vous travailler, vous ?

— Ah ! certes ! s'écria Louise avec transport, – est-ce que je pourrais ?

— Mais oui ! vous avez bien travaillé autrefois !

— Ce n'était pas du travail ; je faisais la vente, et je ne sais rien ou pas grand-chose…

— Les maisons de confection en gros ne sont pas difficiles, – elles paient si peu ! Vous pouvez commencer par là.

— Mais qui me donnera de l'ouvrage ? murmura timidement Louise. Je n'oserai jamais aller en demander ! Il me semble que mon histoire est écrite sur ma figure et que tout le monde la connaît.

— Je vous trouverai de l'ouvrage, moi, ou plutôt c'est ma tante Angèle qui vous en apportera ; seulement, vous le reporterez, pour en avoir d'autre ?

— Certainement ! Quand m'en donnerez-vous ?

— Après-demain, si vous voulez ; votre mari ne dira rien ?

Louise rougit.

— Il ne saura rien, dit-elle en hésitant un peu. Il est si souvent parti !

— En attendant, voulez-vous m'aider à cette robe ? Ce n'est pas bien difficile.

Louise se mit docilement à l'ouvrage. Plus d'une larme vint à ses yeux, mais elle les essuya discrètement, pour ne pas défraîchir le costume de mariée.

— Pourquoi ne vous mariez-vous pas ? demanda Cécile, au bout d'un instant.

— Je ne sais pas, dit Louise en rougissant. Je l'aimais trop : nous sommes partis ensemble ; ça l'a brouillé avec sa famille… je n'ai rien, moi ; je n'ai pas connu ma mère.

— Et votre père ?

La jeune femme garda le silence. Son père ou sa mère, les deux peut-être, avaient su lui faire la charité d'une éducation convenable ; – mais ni l'un ni l'autre n'avait voulu courir le risque de se mettre un fardeau sur les bras, en reconnaissant ou seulement en visitant l'enfant de leur chair ; elle avait eu le pain du corps, celui de l'esprit ; elle n'avait pas eu celui de l'âme et n'avait jamais connu d'autres caresses ou d'autres conseils que ceux de sa maîtresse de pension. La bonne dame avait eu beau faire de son mieux, elle ne pouvait pas remplacer la famille absente.

Ceci suffisait pour expliquer, sinon pour excuser, la conduite de Henri Leclerc, et Cécile pouvait comprendre maintenant pourquoi Louise n'avait pas cherché à se faire épouser ; enfant du hasard, jetée dans la vie sans attaches, elle n'avait pas osé prétendre à une existence régulière et se trouvait heureuse d'être aimée sans rien demander de plus.

Henri Leclerc rentra vers six heures, au moment où Cécile rangeait la mousseline blanche dans un grand morceau de serge noire, pour l'emporter sans la froisser. Il salua les deux femmes du même geste et déposa son chapeau sur la table avec un air harassé qui disait combien la journée lui avait semblé dure et pénible. Cécile s'esquiva discrètement, et Louise se hâta de préparer le dîner, qui fut bientôt sur la table.

Le luxe innocent des premiers jours avait fait place à la stricte économie d'un pauvre ménage d'ouvriers : plus de radis roses, plus de beurre fin en coquilles appétissantes ; un ragoût fait avec le gigot de la veille et des pommes de terre, une chétive salade au fond du saladier, du vin à douze sous dans un litre entamé le matin à déjeuner, tel était le repas que les jeunes gens trouvaient bien médiocre et qui pourtant menaçait de leur manquer au premier jour.

La pauvreté est toujours une chose horrible, moins en elle-même que pour le cortège sinistre de maux divers qu'elle traîne à sa suite ; mais, au risque de sembler cruel, le philosophe dit que la pauvreté est plus facile à supporter par ceux qui sont nés dans la misère et qui n'ont jamais connu de jours meilleurs.

Pour ceux qui ont joui d'un peu de luxe, ce luxe fût-il celui du petit bourgeois le plus modeste, la descente de l'abîme est pleine de douloureuses surprises. L'omnibus devient trop cher : il faut faire à pied les interminables courses sous le soleil dévorant ou sous l'averse impitoyable ; il faut remettre le lendemain l'unique paire de bottines saturées d'eau qui ne veut pas sécher et qui pèse aux pieds comme un bloc de glace.

Il faut, pour la femme, entreprendre les longs voyages vers les halles avec un panier qui revient bien lourd, quoique le contenu en soit bien pauvre ; pour payer les pommes de terre dix centimes de moins par boisseau, la malheureuse fera trois kilomètres, déjetée de côté par le fardeau qu'elle porte sur la hanche, qui lui scie le bras, et que de temps en temps, dans les endroits tranquilles, elle pose à terre pour s'essuyer le front.

C'est pour tous deux le savon de Marseille remplaçant le savon de toilette, c'est le linge qui doit durer plus longtemps, le coton succédant à la toile ; c'est, l'hiver, le feu qu'on allume tard, le coke remplaçant le bois, le long travail du blutage des cendres, pour sauver les escarbilles ; tout cela, par les noires matinées d'hiver, devant la cheminée qui vous laisse tomber un manteau de glace sur les épaules, pendant que par ce grand porte-voix arrivent comme d'un autre monde le cri aigu des petits ramoneurs et l'appel insidieux du marchand à la première heure : « Des poires cuites au four ! »

Louise connaissait une partie de ces misères, et elle allait connaître les autres. Henri ne les percevait que vaguement, mais ces deux êtres qui s'aimaient commençaient à craindre que chacun d'eux ne se lassât de cette triste vie, qui menaçait encore de s'assombrir. Avec sa tendresse de femme, Louise se reprochait d'être, pour Henri, un sujet de dépenses, et, dans son amour-propre d'homme, celui-ci se faisait un crime de ne pas procurer à la jeune femme les plaisirs et le bien-être qu'il lui avait offerts au commencement.

Ils mangèrent silencieusement, du bout des dents, préoccupés tous deux de leurs craintes pour l'avenir, et Louise se hâta de remettre en place tous les objets de ménage dont la vue offusquait son ami ; après le repas, il ne pouvait souffrir la vaisselle ni les ustensiles, et la jeune femme évitait soigneusement de lui déplaire sur ce point.

— Tu n'as rien trouvé ? lui dit-elle enfin d'une voix timide.

Ils n'allumaient pas de lumière le soir, par économie d'abord, et puis parce que le spectacle de la plaine, sillonnée à tout mo-

ment par les trains de chemins de fer, leur offrait une distraction constante.

— Non, répondit-il en roulant une cigarette. Il avait renoncé au cigare, comme trop cher.

Elle soupira sans mot dire et s'assit auprès de lui, sur une autre chaise.

— C'est à croire que j'ai des ennemis ! gronda Henri d'une voix sourde. Jamais je n'ai vu de guignon pareil !

Louise tremblait ; elle n'osait parler, et cependant elle sentait nécessaire de prononcer ce mot qui lui semblait un rude devoir :

— Henri, dit-elle à voix basse sans remuer, tout cela, c'est à cause de moi… veux-tu que je m'en aille ?

Il se leva brusquement et la saisit par les poignets. La chambre était sombre, mais la lumière du ciel tombait sur leurs visages, et chacun distinguait la pâleur de l'autre.

— T'en aller ? tu veux t'en aller ? Ah ! je comprends ! tu es malheureuse ici ! C'est juste ! Je ne t'ai pas prise pour te faire une vie de pauvre ; tu as raison, tu es libre.

Elle se sentit un grand courage et lui passa les bras autour du cou.

— C'est toi, dit-elle, qui es pauvre à cause de moi ; – c'est toi qui souffres, c'est toi qui cherches ; ce n'est pas moi… Que me faut-il de plus que ce que j'ai ? Moi, je suis une enfant sans mère, sans père, sans rien, une bâtarde, enfin ! Qui est-ce qui a affaire de moi ? Mais toi, tu avais une famille, des amis : – c'est à cause de moi que tu as tout perdu ; ce n'est pas bien de ma part. Re-

tourne avec eux, dis-leur que tu as eu tort de te mettre avec moi ; que c'était une folie, que tu en es bien revenu, que tu m'as quittée ; – ils te trouveront une place tout de suite et une femme riche. – Va, ne t'inquiète pas de moi, je travaillerai, je gagnerai ma vie…

Il la laissait dire, et l'étreinte des bras de Louise se resserrait autour de lui ; il l'éloigna de son visage pour mieux la regarder dans les yeux. Le ciel était plein d'une clarté tranquille, celle de la lune qui, depuis un moment, montait à l'horizon. Il vit Louise aussi bien que là-bas, en plein soleil, dans les roches de Fontainebleau.

— Alors, lui dit-il, tu m'aimes ? C'est parce que tu m'aimes que tu veux t'en aller ?

— Comprends-moi, Henri, continua la jeune femme vaincue par les larmes et parlant malgré les pleurs intarissables qui roulaient sur ses joues : c'est pour que tu n'aies pas de chagrin, pour qu'on ne te fasse plus de reproches, pour que tu sois heureux… Oh ! oui, je t'aime !

Elle serrait sur son cœur la main qui l'avait écartée. Soudain, Henri l'attira sur sa poitrine et la serra si fort qu'elle faillit s'évanouir.

— Et moi aussi, je t'aime, dit-il, je t'aime plus à cette minute que je ne t'ai jamais aimée. Tu partageras mon pain sec, ma pauvre enfant, puisque tu aimes cela !

Il sourit, voulut rire, ne put s'y contraindre et cacha son visage sur l'épaule de Louise, dont le cœur battait comme celui d'un oi-

seau. Une larme resta sur le cou de la jeune femme, qui serra plus fort la main qu'elle tenait toujours.

— Bah ! dit-il, en voulant paraître grave, et faisant fi de son émotion, nous finirons par être riches ; tu verras.

— Je ne t'aimerai pas mieux dans ce temps-là qu'à présent, dit Louise avec douceur, et toi, tu m'aimeras peut-être moins…

— Je ne crois pas, fit lentement Henri en regardant l'espace d'un air rêveur ; non, je ne crois pas !

La plaine était toute constellée de points lumineux, les locomotives allaient et venaient sur les rails avec des fanaux d'un rouge vif ; tout au loin, la sombre verdure des bois de Montmorency formait au tableau un cadre coupé çà et là de lignes crayeuses ; le ciel était tout à fait pur, et la lune, qu'ils ne pouvaient voir, emplissait l'azur d'une blancheur tranquille et douce, la sérénité même.

Les jeunes gens, debout, appuyés l'un à l'autre, regardaient ce spectacle extraordinaire, où la prose et la poésie se mêlent si bien qu'on ne pourrait rien en retirer sans l'amoindrir, – et, tout à coup, les lèvres de Henri se posèrent sur le front de Louise :

— Je t'aimais bien à Fontainebleau, le premier jour, tu sais ? Mais je t'assure qu'ici je t'aime mieux encore. Veux-tu t'en aller, à présent ?

— Non, fit Louise en se blottissant contre lui.

Chapitre 20

— Voilà un petit ménage qui se dérange, dit un soir la tante Angèle à Cécile, qui venait de finir son repas et qui rêvait, les yeux fixés sur le ciel embrumé par les fumées de Paris.

— Lequel ? fit la jeune fille en se retournant vivement.

— Le ménage Landos, répondit placidement la vieille fille en prenant son tricot, l'ami des veilles sans lumière, qu'on fait si facilement aux longs soirs d'été.

Cécile respira. Elle avait éprouvé une peur horrible, pensant que c'était peut-être le ménage Leclerc dont sa tante avait voulu parler. Madame Landos était bien gentille ; mais, après tout, ce n'était qu'une simple connaissance, tandis que Louise avait pris tant de place dans son cœur ! Souvent elle se reprochait, comme un vol au souvenir de Maria, l'amitié si vive et si subite que la jeune femme lui avait inspirée. Et puis, un dérangement dans le ménage Leclerc, c'était pour Louise une chute terrible dans un abîme sans fond ; au nom de madame Landos, Cécile éprouva un soulagement presque joyeux.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle, se reprochant aussitôt de ne pas prendre plus d'intérêt à cette femme, qui avait paru un jour vouloir lui témoigner une confiance plus qu'ordinaire.

— On la voit toujours avec Léonard ; ça fait jaser ; quoique, au fond, il n'y ait encore rien, à ce que je crois.

— Pourquoi croyez-vous ça, ma tante ?

— Parce qu'ils se parlent encore devant le monde, répondit la vieille demoiselle avec cette sagacité des gens qui, vivant peu par

eux-mêmes, ont passé leur existence à observer les autres. Ils sont toujours ensemble dans les coins, et ça ne me dit rien de bon.

— Eh bien, et le mari ?

— Le mari ? Si jamais la Nathalie a mis le grappin sur un homme, c'est bien sur celui-là ! Il ne sort plus de chez elle ! C'est un trouble-ménage que cette femme-là, et des femmes comme ça, on devrait les mettre en prison !

Angèle proféra ce discours d'un air indigné, puis se remit à tricoter dans l'ombre croissante.

Cécile pensait. Sans avoir jamais mesuré dans son âme la profondeur du gouffre où tombent les femmes après la première chute, elle avait vu ce qui résulte de la désunion d'un ménage : les scènes de violence, les injures publiques, les coups, plus humiliants encore que douloureux, puis l'abandon du foyer devenu odieux et l'oubli effaré de l'ivrognerie, venant prendre la place des joies de la famille… Ce sinistre tableau de misère fit frissonner la jeune fille, et elle se dirigea vers la porte.

— Tu t'en vas ? lui dit Angèle, qui n'aimait guère la solitude.

— Je reviens à l'instant, répondit Cécile, sur la première marche de l'escalier.

Elle descendit rapidement, et, dans l'escalier non éclairé, elle rencontra un homme qu'elle crut reconnaître pour Léonard ; mais au lieu de lui parler, comme c'était l'habitude de l'ouvrier, il s'effaça silencieusement contre la muraille en retenant son souffle.

Elle ne dit rien et continua de descendre ; arrivée dans le corridor du rez-de-chaussée, elle croisa madame Landos, qui rentrait chez elle d'un air troublé. Elle la reconnut dans l'ombre ; mais celle-ci, pas plus que l'homme de l'escalier, ne fit mine de la voir. Le cœur serré, Cécile traversa la cour et passa dans le jardin par l'allée extérieure.

Les enfants de la cité jouaient encore dans l'air assombri du soir ; mais leurs jeux n'avaient plus la pétulance de l'heure précédente. Plusieurs d'entre eux, joufflus, très graves, presque solennels avec leurs yeux demi-clos, s'endormaient involontairement, assis sur le gravier, le dos appuyé contre un arbre. Cherchant du regard autour d'elle, Cécile aperçut Noémi qui, d'un air sérieux, inspectait la petite troupe de mioches dont, de son propre gré, elle s'était faite la maîtresse d'école, « censé ».

— Noémi, écoute, dit Cécile.

La fillette tourna vivement sa face pâle et ses yeux clairs du côté de sa grande amie ; puis avec cette adjonction : – Tâchez de rester tranquilles, les petits ! – elle quitta son école et s'approcha de Cécile.

— Sais-tu où est M. Landos ? demanda celle-ci d'un ton bref.

— Il est chez la mère Nathalie ; on les voit à table qui mangent, par la petite fenêtre sur le jardin, répondit la petite en indiquant la fenêtre vivement éclairée.

— Et madame Landos, sais-tu où elle est ? continua Cécile.

— Elle était là tout à l'heure, fit la petite ; elle a donné la clef à Léonard en lui disant : Allez devant ; il est parti, et tout de suite après elle s'est en allée.

Cécile sentit un léger frisson lui passer dans le dos ; ainsi c'était bien Léonard qu'elle avait rencontré dans l'escalier, avec la clef de Rose ! Et, si un incident quelconque attirait le mari hors de chez Nathalie, il pouvait rentrer chez lui… et les surprendre… Que ferait-il alors, cet homme violent, brutal, à peine dégrossi par la civilisation ?…

Cécile posa sa main sur l'épaule de la petite.

— Va-t'en chez madame Landos, dit-elle, vite et tout bas ; tu frapperas à la porte, mais tu n'entreras pas ; madame Landos viendra voir ce qu'il y a, tu lui répondras : – C'est Noémi Gardin ; mademoiselle Cécile vous attend en bas ; c'est très pressé ! Vous aviez quelque chose à lui dire. – Et puis tu reviendras avec elle. Elle ne t'entendra peut-être pas sur-le-champ, tu frapperas jusqu'à ce qu'elle vienne sur le palier. Tu as compris ? Reviens avec elle : dis-lui que tu attendras qu'elle puisse venir dehors.

— Oui, mademoiselle, répondit l'enfant, qui partit en courant, sans même jeter un regard sur sa classe, qui pendant ce dialogue s'était complètement débandée et qui faisait des pâtés avec du sable, – de confiance, car il faisait tout à fait noir, et on n'eût pas distingué un chat d'un chien à trois pas.

— Si vous croyez, disait Léonard, essayant de convaincre Rose, qui ne luttait plus guère que pour la forme, – si vous croyez que votre mari se soucie de vous, vous êtes joliment dans l'erreur ! Il est chez Nathalie à présent et songe autant à vous qu'au Grand Turc ! Vous seriez bien bonne de songer à lui. Est-ce qu'il sait ce que vous valez ? Tandis que moi je vous aime, ma jolie Rose ; je suis fou de vous, et de vos menottes, et de vos lèvres rouges, plus fraîches que des cerises…

Rose détournait encore faiblement la tête, mais déjà ses bras étaient emprisonnés dans ceux de Léonard, quand on frappa à la porte.

— Mon mari ! murmura Rose tout bas, en s'arrachant vivement de l'étreinte de son amoureux.

Celui-ci serra les poings et s'avança pour la protéger.

— Madame Rose ! fit la voix grêle de Noémi. Elle accompagna cet appel d'une volée de coups de poing dans la porte.

— Ce n'est pas lui ! fit la femme coupable, qui dut s'appuyer à une chaise pour se soutenir.

— Madame Rose ! cria plus haut la petite fille, ouvrez-moi, j'ai une commission pour vous !

— N'ouvrez pas ! souffla Léonard.

— Ouvrez vite, madame Rose, c'est pressé, vite, vite !

À travers le bois de la porte, la voix de la petite semblait venir d'un autre monde, et son appel impérieux prenait un caractère étrange. Presque malgré elle, Rose alla ouvrir, pendant que Léonard se blottissait dans l'angle d'un meuble pour n'être pas vu. Mais la chambre était obscure, l'escalier aussi, et à peine vit-il la figure blanche de l'enfant se dessiner sur le noir qui l'environnait ; la petite, elle, ne vit rien.

— On vous attend en bas, madame Rose.

— Qui ? murmura faiblement la jeune femme.

— Mademoiselle Cécile ; elle dit que vous avez quelque chose à lui dire. C'est très pressé.

— J'y vais, répondit Rose, soudainement émue par le souvenir de Cécile.

Il était bien loin, ce jour où elle avait eu envie de lui confier son secret, de lui demander un conseil ! Mais le retour de ce nom la frappa d'une crainte superstitieuse.

— C'est mon ange gardien qui m'avertit, se dit-elle. Je te suis, ajouta-t-elle tout haut ; va dire que je viens.

— Mademoiselle Cécile m'a dit de revenir avec vous, fit la petite fille esclave de sa consigne.

— Je viens, alors ! répondit Rose, subjuguée par ce qu'elle considéra comme un arrêt du sort.

Sans adresser un mot ni un geste à Léonard, toujours tapi derrière l'angle du buffet, elle suivit son petit guide dans l'escalier. Arrivée au bas, elle entendit distinctement sa porte qui se fermait, et un soupir lui échappa, moitié regret, moitié soulagement. Dieu merci, elle pouvait encore regarder Cécile sans trop de honte.

Quand elle se trouva en face de celle-ci, malgré l'obscurité qui ne laissait voir que des taches blanches à la place des visages, elle ne put s'empêcher de rougir.

— Que me voulez-vous, voisine ? dit-elle d'une voix légèrement tremblante.

— C'est vous, voisine, qui aviez à me parler, je crois, répondit la jeune ouvrière, non moins troublée, car elle se demandait comment madame Landos prendrait cette intrusion dans ses affaires personnelles.

La jeune femme, honteuse, garda le silence.

— Vous ne vous souvenez pas, voisine, qu'un jour vous aviez voulu me raconter quelque chose…

— Pas ce soir, toujours ! répondit Rose avec un peu d'aigreur. Si elle s'était trouvée en présence d'un juge sévère, prêt à porter un jugement impitoyable sur sa conduite, elle eût plié sous le poids de sa honte ; mais devant l'embarras de Cécile, elle reprenait son assurance, mêlée d'un grain d'effronterie. Ce n'était pas la peine de me déranger de mon souper pour…

— Excusez-moi, voisine, dit Cécile en recouvrant tout son calme devant cette agression injuste ; comme tout le monde ici savait que M. Léonard était monté avec vous, j'ai cru vous rendre service ; votre mari n'aurait qu'à l'apprendre…

L'assurance de Rose tomba tout à coup.

— Je vous remercie, balbutia-t-elle à voix basse.

Les deux femmes restèrent face à face, un moment, sans rien dire.

— Voilà votre clef que vous aviez perdue dans l'escalier, madame Landos, dit Léonard, en paraissant tout à coup ; j'ai pensé que vous seriez bien aise de la retrouver. Bien le bonsoir.

Ce fut Cécile qui tendit la main et qui reçut la clef ; Rose n'osait tourner les yeux du côté de Léonard ; le ton sarcastique et froid de celui-ci lui avait glacé le cœur. Elle sentait qu'il ne lui pardonnait pas de l'avoir quitté de la sorte.

— Votre clef, dit Cécile en lui mettant l'objet dans la main.

Rose restait silencieuse, irritée contre tout le monde et n'osant le témoigner.

— J'ai cru bien faire, reprit la jeune fille ; si je me suis trompée, excusez-moi, madame Rose ; il m'a semblé qu'il est toujours temps de faire une folie, et qu'un peu de réflexion ne peut pas nuire ; vous vouliez me dire quelque chose autrefois, avez-vous changé d'avis ?

Le caractère irrésolu de Rose la jeta dans les bras de Cécile ; elle l'emmena à part sur un banc et lui raconta toutes ses peines, comment elle avait été une femme heureuse, jusqu'au moment où, on ne sait pourquoi, son mari s'était mis à aller chez cette Nathalie, « la dernière des dernières », disait-elle, en colère à travers ses larmes ; comment alors elle avait accepté les galanteries de Léonard comme une vengeance toute naturelle, et comment enfin elle lui avait confié sa clef.

— Serez-vous bien avancée, lui dit Cécile, quand vous vous conduirez aussi mal que votre mari ? Est-ce que vous vous figurez que les honnêtes gens l'approuvent de vous laisser là pour aller chez Nathalie ? Restez donc ce que vous êtes : une gentille petite femme que son mari néglige, et tout le monde s'intéressera à vous, pendant qu'on blâmera M. Landos ; tandis que, si vous vous mettez à faire comme lui, il n'y aura pas assez d'injures pour vous, et on finira par dire que, s'il s'est mis à mal faire, c'était pour se consoler de votre conduite !

Cet argument alla droit au cœur de Rose. Sans doute elle avait un peu d'amour pour Léonard, mais la vanité était mille fois plus puissante que tout le reste sur cette cervelle étroite. À la pensée que plusieurs personnes connaissaient déjà le commencement de

son intrigue avec le beau lithographe, elle frémit de perdre l'estime de la cité Ménard en bloc.

Certains caractères ressemblent à l'autruche qui se figure n'être pas vue, parce qu'elle, la tête cachée dans le sable, ne voit pas le chasseur qui la poursuit. On veut ignorer ce que pense et dit son prochain, et l'on se figure qu'en conséquence de cette décision, il ne pensera ni ne dira rien ; c'est ce qui explique en quelque sorte les imprudences monstrueuses que commettent les gens quand la passion les aveugle.

Rose s'était figuré que personne n'avait remarqué ses longues et fréquentes entrevues avec Léonard, ou du moins qu'on les mettrait sur le compte du hasard ; en apprenant que leur amourette n'était plus un secret, elle fut prise d'horreur ; elle pouvait consentir à trahir son mari, mais pas officiellement, pas à la face de tous ! Elle voulait bien avoir les profits de la faute, mais non le déshonneur ! Sans compter que son mari pourrait le trouver mauvais et se venger cruellement sur elle !

C'est donc avec un cœur absolument sincère qu'elle jura à Cécile de se bien conduire à l'avenir. Quand les larmes furent essuyées et que les plus belles résolutions eurent été prises, madame Landos s'avisa d'une question.

— Pourquoi avez-vous envoyé Noémi au lieu de venir vous-même ?

— Je ne sais pas, répondit Cécile d'un ton rêveur ; il me semble que les enfants sont plus propres que nous autres à jouer le rôle d'anges gardiens…

Chapitre 21

Léonard était mécontent, Léonard se trouvait ridicule ! Après avoir dépensé tant de menus soins et de peines diverses, sans compter les gratifications à Nathalie, pour assiéger le cœur de la jolie Rose, se trouver renvoyé aux calendes grecques ne lui plaisait pas du tout. Il commença par rudoyer Nathalie à la première occasion, c'est-à-dire quand celle-ci vint lui demander son pourboire ordinaire.

— Merci bien, ma belle amie, lui dit-il ; à présent il me semble que vous travaillez pour votre compte personnel, et non pour le mien ; m'est avis même qu'il y a longtemps que vous faites ce métier-là, et que je suis un grand nigaud de vous avoir jamais donné quatre sous.

— Et si je raconte tout à Landos ? fit Nathalie en clignant de l'œil, mais sans paraître irritée, car elle s'attendait à cette déclaration de principes depuis quelque temps déjà.

— Racontez, ma bonne, racontez ; il vous frottera les côtes avec un manche à balai pour avoir dit du mal de sa femme, qui est innocente comme un bébé du jour même !

Nathalie aurait bien voulu rétorquer cet argument, mais il n'y avait rien à répondre, et comme au fond elle s'étonnait de ne pas l'avoir entendu plus tôt, elle rentra chez elle nourrir ses chers lapins ; d'ailleurs, Landos lui restait pour sa consolation personnelle, et elle l'aimait assez pour lui sacrifier quelques petits verres de liqueurs fines.

Cette exécution sommaire ne satisfit pas complètement Léonard ; ses griefs les plus considérables n'étaient pas contre la

femme de ménage, mais contre Cécile. Cette impertinente péronnelle se permettait de se mêler de ses amours à présent ! En quoi cela pouvait-il la regarder ? Il lui en toucherait un mot quelque jour !

Malgré cette vaillante résolution, il fut quelque temps sans trouver le moment favorable pour le mettre à exécution ; tantôt le lieu, l'heure ou l'occasion ne lui convenait pas, tantôt il se sentait mal disposé à engager une querelle ; enfin, un jour de la fin d'août, il y avait au moins quinze jours que Rose et lui ne se parlaient plus, car après avoir commencé par se bouder, ils avaient fini par ne plus s'aimer du tout, et d'ailleurs, s'étaient-ils jamais aimés ? un dimanche après midi, dans le jardin tranquille et désert par hasard, il rencontra Cécile qui venait prendre le frais, et, se reprochant sa poltronnerie passée, il l'aborda hardiment.

— Dites-moi, mademoiselle Cécile, lui dit-il en la saluant d'un geste bref, est-ce qu'il ne vous semble pas que nous avons un compte à régler ensemble ?

— Je n'en sais rien, monsieur ; c'est possible, répondit la jeune fille en pâlissant légèrement.

Elle détestait les querelles et sentait bien l'hostilité de Léonard depuis l'affaire de la clef. Cependant, comme elle était brave, elle ne voulut point fuir devant l'orage et s'assit sur un banc sous les vieux tilleuls.

Léonard resta penaud : il ne savait trop que faire. S'asseoir auprès d'elle, c'était presque lui montrer de l'amitié ; se tenir debout devant la jeune ouvrière impliquait une marque de politesse qu'il ne voulait aucunement lui donner ; il prit enfin le parti de s'asseoir, à l'autre bout du banc, et, une jambe croisée sur son ge-

nou, le chapeau sur la tête, avec l'air le plus détaché qu'il sut prendre, il entama son homélie.

— À quoi pensiez-vous, mademoiselle Cécile, dit-il, quand vous vous êtes mêlée de mes affaires ? il me semble que personne ne vous avait donné madame Landos à garder !

— Personne, répondit tranquillement Cécile.

— Eh bien, alors, pourquoi vous êtes-vous occupée de nos petites affaires ? Ça ne regardait que la personne en question et moi.

— Ça regardait bien un peu son mari, fit la jeune ouvrière, les yeux toujours fixés sur le sable de l'allée.

— Est-ce qu'il vous aurait priée de garder sa femme à sa place ? continua Léonard avec le même ton de persiflage.

— Et vous, monsieur Léonard, riposta Cécile en regardant bravement l'ouvrier lithographe, est-ce que ça vous amuserait beaucoup de voir un mari tuer sa femme à cause de vous ?

Il haussa les épaules. Tuer sa femme ! c'est bon pour les mélodrames et pour les feuilletons à un sou ; mais dans la vie réelle on ne tue pas sa femme ! C'est ce qu'il dit à Cécile sans se gêner.

— Parce que vous n'avez jamais rencontré un mari qui eût assez de souci de sa femme pour la tuer, ou bien un homme assez brute pour l'assommer de coups sans savoir ce qu'il fait… Landos est l'un des deux et peut-être bien les deux ensemble.

— Qu'est-ce que ça vous fait ? grommela le lithographe.

— Je ne crois pas, monsieur Léonard, continua Cécile sans se troubler, que ce fût un bon moyen de vous endormir le soir que de savoir votre nom dans les journaux comme l'amant de la femme tuée par son mari…

Un petit frisson secoua les épaules de Léonard : non, certes, une telle gloire ne lui eût pas fait plaisir ; aussi il ne dit rien.

— Et puis, il y a autre chose, monsieur Léonard, reprit Cécile du même ton : vous ne faites la cour qu'aux femmes mariées ; c'est votre idée, et je n'ai rien à y redire…

— C'est bien heureux, fit-il d'un ton goguenard en lui tirant son chapeau, qu'il remit aussitôt.

— Mais les femmes que vous avez courtisées jusqu'ici n'en étaient pas à leur première faute ; vous ne troubliez pas leur ménage, ou, du moins, il avait été troublé par d'autres avant vous, et vous n'en étiez pas responsable ; mais, ici, le ménage était uni, la personne dont nous parlons a toujours été fidèle à son mari, et c'est vous le premier qui lui auriez appris à chercher des distractions en dehors de son ménage…

— Eh bien, le grand mal ? fit Léonard en se redressant avec fatuité.

— Le grand mal ? de la détourner de ses devoirs, de lui faire prendre son mari légitime en ridicule et en dégoût, de lui donner l'habitude des petits cadeaux et des friandises, – car vous êtes galant, monsieur Léonard, et vous aimez à régaler vos dames, – l'ouvrier se dérida à ce compliment qui chatouillait sa vanité, mais elle n'y prit pas garde, – tout cela ne serait pas un grand mal, à votre idée ? Et quand vous auriez assez d'elle et qu'elle au-

rait assez de vous, elle en prendrait un autre, n'est-ce pas ? et puis un autre encore, jusqu'à ce que son mari la chasse ou qu'elle s'en aille, et alors qu'elle roule dans le ruisseau, – qu'elle devienne une Nathalie ? Il n'y a pas de mal à ça, pensez-vous ?

— Je ne vois pas ce que Nathalie vient faire ici, dit Léonard d'un ton piqué ; c'est précisément là que sa conscience peu scrupuleuse lui faisait quelque reproche.

— Vous ne me direz pas que vous ne l'avez pas engagée à attirer le mari chez elle, reprit Cécile avec fermeté ; non, vous ne me direz pas cela, monsieur Léonard ; vous avez trop d'esprit pour me conter de pareilles fariboles. Le mari de la dame que vous dites est allé tout d'un coup chez cette femme qu'il ne connaissait pas la veille ; il y est retourné, – la Nathalie est intéressée, – elle n'a pas fait de la dépense pour rien, – elle avait au moins l'idée de vous être agréable… Oh ! je l'ai bien remarqué, monsieur Léonard, et vous ne voudriez pas me donner votre parole d'honneur que vous n'avez pas arrangé cela ensemble.

— Je vous donne… commença le jeune homme, mais il s'arrêta d'un air d'humeur et détourna la tête sous le clair regard de Cécile.

— Croyez-vous que ce soit beau d'employer des… elle n'osa prononcer le mot qu'elle avait sur les lèvres, de peur de provoquer un accès de colère chez celui qui l'écoutait… des femmes comme la Nathalie, pour troubler un ménage, qui jusque-là était très honnête ? Vous n'avez pas songé à cela, je le sais bien sans que vous le disiez ; Rose est jolie, et elle vous plaisait. Vous n'alliez pas plus loin que les moyens à employer pour l'avoir, et voilà

que vous avez fait beaucoup de mal, car son mari est bien pris maintenant et ne lui reviendra peut-être jamais.

— Alors, fit Léonard en relevant la tête, autant vaut que j'en profite !

— Et qu'est-ce que vous en ferez, de cette femme, quand vous en aurez assez ? Ces femmes-là, qu'on a détournées de leurs devoirs, on s'en lasse, car on ne les estime pas et on les jette où elles peuvent tomber… Vous ne savez pas, vous, monsieur Léonard, parce qu'on ne vous l'a jamais dit et que vous n'y avez jamais pensé, que troubler la vie d'une femme mariée, c'est encore plus mal que de séduire une jeune fille !

Léonard fit un brusque mouvement ; elle ne lui laissa pas le temps de l'interrompre. Elle parlait lentement, avec douceur, presque tout bas ; dans l'air limpide et rafraîchi de cette journée tranquille, sa voix pure avait une sonorité étrange comme celle d'un cristal frappé lentement à petits coups discrets et continus.

— Vous ne voudriez pas séduire une jeune fille, je connais vos idées, – et pourtant une jeune fille, monsieur Léonard, quand on l'a séduite, on peut l'épouser, tandis qu'une femme mariée… la rendrez-vous à son mari s'il l'a chassée ? Lui referez-vous un intérieur tranquille ? ramènerez-vous les amis et les parents qui ont cessé de la voir parce qu'ils la méprisent, et, si par malheur elle a un enfant, quel nom donnerez-vous à cet enfant, dont vous ne pouvez pas vous avouer le père, – cet enfant qui sera la preuve criante de la honte du seul homme qui le haïsse et qui ne peut se défaire de lui, qui doit lui donner son nom et son héritage, bon gré, mal gré, le mari de sa mère ?

Léonard ne répondit pas ; il n'avait pas pour habitude de réfléchir beaucoup à la fois, et ces pensées, qu'il n'avait jamais abordées, l'écrasaient comme la chute d'une montagne.

— Voilà ce que c'est, monsieur Léonard, que de faire la cour à une femme honnête, quand elle est mariée, et vous ne pouvez pas être fâché contre moi de vous avoir arrêté au moment où vous alliez vous mettre tant d'ennuis sur les bras !

Léonard, vaincu autant par la sagesse que par la franchise de Cécile, répondit avec un élan tout naturel :

— Vous avez bien fait, mademoiselle Cécile.

Après quoi il ajouta avec une grimace :

— Mais alors, nous autres pauvres célibataires, que nous reste-t-il ? Faut-il nous faire moines ?

Cécile sourit.

— Il ne manque pas de belles demoiselles qui n'ont pas grand-chose à perdre et que vous faites danser au Moulin de la Galette. Mais il y a mieux que cela ! On se marie.

— Oh ! la la ! fit Léonard redevenu soudain très joyeux. Faut-il que ce soit tout de suite ?

— Le plus tôt est le mieux, répondit Cécile en se levant.

— Au biberon, n'est-ce pas, mademoiselle ? continua Léonard d'un ton qui, quoique plaisant, n'avait plus rien d'impertinent. C'est donc pour ça que vous faites élever à la brochette un petit mari pour Noémi, chez la mère Gardin, eh ?

— C'est la petite qui est la plus âgée, fit observer Cécile en souriant à son tour.

— Ça ne fait rien, l'amour ne se commande pas, mademoiselle ; il vient quand il veut.

Cécile se dirigea lentement vers la maison. Le lithographe la suivit un peu en arrière.

— Eh, mademoiselle, je crois que j'étais venu pour vous faire des reproches, et il me semble que c'est vous qui m'avez fait un sermon… Ça arrive quelquefois, mais c'est toujours drôle… Vous n'êtes pas fâchée contre moi, hein ?

— Vous ne vous en prendrez plus à madame Rose ? fit Cécile en se retournant à demi.

— Vous savez bien que nous ne nous parlons plus !… et puis je ne voudrais pas… à présent…

Il se tut.

— Au revoir, monsieur Léonard, dit la jeune fille en se préparant à remonter l'escalier.

— Au revoir, répéta l'ouvrier en la regardant disparaître. Il suivit des yeux sa forme svelte au travers des barreaux, puis il secoua la tête en souriant, et ajouta comme corollaire à sa pensée inexprimée : – Suis-je bête !

q

Chapitre 22

Novembre était venu, cette année-là, plus triste et plus froid que de coutume. Au jour des Morts, une foule résignée, marchant la tête basse sous un grésil impitoyable, visita les cimetières, et, sur la tombe de Maria, ornée d'une grande croix de pierre et toujours chargée de couronnes fraîches, Cécile rencontra le père Beaudoin, sombre et silencieux comme autrefois, mais les cheveux plus blancs et l'air plus farouche.

Aussitôt après la mort de sa fille, le vieux socialiste avait donné congé et, au mois de juillet, il avait déménagé sans dire où il s'en allait, sans chercher d'amitié nouvelle, sans en regretter d'ancienne. La cité Ménard lui était odieuse, à cause des commentaires qui avaient suivi son malheur, à cause des regards curieux ou compatissants qui s'attachaient sur lui quand il passait. Il ne voulait pas être plaint ; il ne voulait être ni loué ni blâmé ; il voulait qu'on le laissât tranquille ; c'est ainsi qu'il partit, sans dire adieu à personne, pas même à Cécile, qui pendant longtemps ne songea à lui que le cœur gros, plein d'ennui à la pensée de sa solitude.

Elle ne fut point surprise de le trouver là : de tous les endroits du monde, c'est au cimetière qu'elle eût été le chercher, bien qu'elle ne l'y eût encore jamais rencontré. Le vieillard ne témoigna ni joie ni douleur à son approche ; il se contenta de la saluer d'un signe de tête et se rangea un peu pour lui permettre de déposer sur la pierre la couronne de perles blanches qu'elle portait passée à son bras.

Cécile, de son côté, n'osa lui adresser aucune question : ils s'étaient trouvés jetés brusquement en contact par la rude main

de la destinée, lorsque Maria avait reçu le coup de la mort ; mais leurs existences n'avaient jamais eu d'autre point commun, et même, au fond de leurs âmes, ils s'en voulaient mutuellement : elle, de ce qu'il avait été si dur avec sa fille outragée et mourante ; – lui, de ce qu'elle avait protégé des amours qui devaient finir d'une façon si tragique. Aussi, quand Beaudoin, venu le premier, reprit le chemin de la ville, elle n'essaya point de lui parler ; ils échangèrent un signe de tête et se séparèrent sans regret, sinon sans émotion.

Cécile avait désormais d'autres soucis ; le petit ménage Leclerc la tourmentait beaucoup, et son impuissance à lui venir en aide n'était pas un de ses moindres chagrins.

Le pauvre jeune couple, si courageux, mais si peu fait pour la lutte, avait descendu peu à peu tous les degrés de cette échelle glissante qui va de l'aisance à la pauvreté ; restreint d'abord au simple bien-être, leur luxe innocent des premiers jours avait été remplacé ensuite par l'épargne la plus stricte, puis malheureusement, avec la fin de leur bourse, était venu l'hiver, cruel et précoce, qui avait ajouté dans le plateau de leurs misères l'épée tranchante du froid mortel.

Il fallait trouver quelque chose ! Déjà les montres, les menus bijoux, le meilleur linge avaient pris le chemin du mont-de-piété ; il avait fallu ensuite engager les draps, et c'est à la nuit tombante, évitant à la fois la lueur du jour mourant et la clarté indiscrète du gaz, que Henri Leclerc emporta les draps de leur lit, roulés sous son bras dans un journal soigneusement ficelé.

Longeant le mur, redoutant le regard du concierge, à qui l'on n'avait pu donner qu'un à-compte en octobre sur le terme échu,

à-compte puisé avec désespoir dans les dernières ressources du ménage, – Henri s'en alla, l'âme triste à en mourir, humilié jusque dans les moelles, et le préposé aux engagements lui ayant remis six francs, il les rapporta à Louise, qui attendait en dévorant ses larmes, afin qu'au retour il ne s'aperçût pas qu'elle avait les yeux rouges. Ils ne soupèrent ni l'un ni l'autre, n'ayant pas le courage d'entamer cette misérable obole, qui représentait tant de douleurs et d'humiliations.

Louise gagnait bien quelques sous ; Henri avait accepté de force la nécessité de la voir travailler ; mais elle était malhabile, n'ayant jamais eu besoin d'employer ses doigts à ce métier de demoiselle de magasin qui déshabitue de tout travail sérieux et qui corromprait les meilleures, à cause de l'oisiveté qu'il engendre les jours où la vente ne va pas.

Elle arrivait, en cousant tout le jour et tout le soir, à gagner environ vingt sous ; la lampe qui l'éclairait mal lui prenait une bonne part de son gain, le reste payait les aiguilles et la soie, et à peine lui restait-il quelques centimes, quand elle avait acheté le poussier qui garnissait sa chaufferette.

Mettant de côté tout amour-propre, Henri avait demandé à vérifier des écritures, à faire des copies et autres travaux aussi peu intelligents ; mais, partout où l'on se présente, à moins d'un hasard heureux, il faut, si l'on veut travailler, prendre la place de quelqu'un, et personne n'est disposé à se laisser prendre sa place. C'est alors une lutte terrible où, si l'on insiste, on provoque des haines et des rancunes. Depuis les fonctions les plus infimes jusqu'aux postes les plus élevés celui qui veut parvenir doit marcher sur le corps d'un autre avant de s'asseoir à sa place.

À force de persévérance, Leclerc avait obtenu quelques travaux de révision, quelques copies, et s'en était acquitté de son mieux ; depuis son entretien décisif avec Louise, il avait beaucoup modifié son caractère, et, sous les coups incessants d'une injuste destinée, son orgueil s'était amolli. Les travaux peu intéressants, mal payés, auxquels il devait maintenant son pain quotidien, quand il pouvait en trouver, ne lui inspiraient plus d'horreur ni de colère ; après les avoir méprisés, il les estimait, comprenant que tout gagne-pain honorable a droit à une considération réelle. Les jours noirs étaient ceux où il rentrait sans travail, et où, même chez Bidault, on lui avait dit qu'il n'y avait point d'adresses à écrire.

Plus tristes encore étaient les jours où on prenait son travail, mais sans lui en remettre le paiement. Ô riches de ce monde, hommes affairés, gens pressés qui allez à la Bourse, au Palais, à la Chambre ; femmes élégantes qui allez au bal, ménagères économes qui allez au marché ! ne laissez jamais partir sans l'avoir payé l'être qui vous apporte le travail que vous avez commandé. Vous ne savez pas à quelles agonies de colère et de douleur vous exposez ces hommes et ces femmes, qui n'ont pas un sou pour acheter un morceau de pain et qui, grâce à votre négligence, grâce à leur timidité, à cette pudeur du pauvre honteux, n'oseront pas vous dire qu'en rentrant ils vont peut-être se pendre ou s'asphyxier, quand votre argent, non, le leur, celui que vous leur devez, leur eût rendu la vie ! On n'y pense pas, ce n'est rien, et il y a des gens qui en meurent.

Un soir de la fin de novembre, les Leclerc se trouvèrent dans la gêne la plus extrême. L'ouvrage manquait des deux parts depuis quelques jours, et la saison devenait si rude que les mains de

Louise étaient pleines d'engelures. Faute de feu et d'occupation, les deux jeunes gens se disposaient à se coucher pour économiser la bougie, bien qu'il ne fût pas neuf heures du soir, quand Cécile frappa à leur porte. Elle avait touché quelque argent le soir même et venait voir si ses amis n'avaient pas besoin d'aide.

Aux premiers mots de la jeune ouvrière, Louise la regarda avec des yeux pleins de reconnaissance ; ils avaient soupé d'un peu de panade et s'en promettaient autant pour le déjeuner du lendemain. D'ailleurs, ces prêts réciproques entrent dans la règle des ménages d'ouvriers, et il est bien rare que les débiteurs ne s'empressent pas de rendre, aussitôt qu'ils sont en fonds à leur tour. Ces mêmes gens ne se feraient pas scrupule de garder l'argent de plus riches qu'eux jusqu'à des jours plus favorables, peut-être extrêmement reculés ; mais entre ouvriers, on ne doit pas se faire attendre, sous peine, du reste, de ne plus retrouver de crédit en temps de besoin.

— Vous êtes bien bonne, mademoiselle Cécile, lui dit Henri avec un soupir ; vous nous tirez de peine aujourd'hui, mais demain ce sera à recommencer.

— Vous n'avez donc pas d'amis, personne qui s'intéresse à vous ? demanda la jeune fille, devenue plus hardie avec Henri, à mesure qu'elle le connaissait mieux.

— Mais si, j'en ai. De pauvres diables comme moi, qui sont à peu près dans la même position ; dans les bureaux de placement on veut une mise de fonds pour commencer, où veulent-ils que je la prenne ?

— Il ne veut pas aller voir son oncle, dit timidement Louise.

Henri fit un signe négatif et regarda Cécile qui détourna les yeux. Il lui avait confié ce que Louise devait toujours ignorer, une démarche humiliante restée infructueuse auprès de cet oncle, véritable Prud'homme, qui lui avait dit d'un ton solennel :

— Jamais vous n'obtiendrez rien de ma bourse ni de mon crédit, aussi longtemps que vous persisterez à vous vautrer dans le vice.

— Mais, mon oncle, avait fait observer Henri, vous me passiez des maîtresses autrefois, et vous ne m'avez jamais ordonné de vivre en cénobite.

— Je n'ai pas à jeter les yeux sur votre conduite passée, avait répondu le personnage qui le tutoyait jadis, en lui pinçant l'oreille, quand il avait vent de quelque partie à Nogent ou à Asnières ; mais votre conduite présente menace de déshonorer le nom de votre famille qui est le mien, et je ne puis le tolérer.

Comprenant que son oncle craignait de lui voir épouser Louise, Henri s'était retiré sans ajouter une parole, l'âme navrée, mais résolu à ne jamais révéler à sa courageuse compagne ce qu'il venait d'entendre et de subir. Cependant il n'avait pu se retenir de le confier à Cécile, et l'indignation généreuse de la jeune fille avait été pour lui une grande consolation.

Les trois amis se regardèrent en silence, les yeux pleins d'amitié et de chagrin.

— Vous ne connaissez personne, vous, Cécile ? dit Louise au bout d'un instant.

— Moi ! moi qui ne vois rien, qui ne sais rien d'un bout de l'année à l'autre…

Elle s'arrêta court ; une pensée venait de traverser son esprit.

— Vous avez trouvé quelqu'un ? dit vivement Henri, qui suivait ses pensées sur son visage.

— Non, non, répondit la jeune ouvrière, je me rappelais un nom, mais la personne a disparu… j'essaierai de la retrouver. Ne comptez pas sur moi, mes amis, je suis une sauvage, vous le savez !

Elle se retira presque aussitôt, et, rentrée dans sa chambre, elle prêta attentivement l'oreille. Sa tante Angèle dormait paisiblement dans la pièce voisine, dont la porte était entrebâillée. Elle chercha dans le troisième tiroir de sa commode, sous les quelques rubans qui formaient toute sa coquetterie, une petite boîte entourée d'un ruban blanc, un de ceux qui attachaient les bouquets blancs de Maria, et en retira une enveloppe qui contenait trois lettres.

q

Chapitre 23

La première, datée de Paris, huit jours après la mort de Maria, était ainsi conçue :
« Je pars demain ; ma mère, au désespoir les premiers jours, a fini par prendre son parti de me voir entrer dans l'armée, en qualité d'engagé volontaire ; je crois, hélas ! qu'elle aime mieux cela que de m'avoir vu épouser celle que nous avons perdue. Avant de quitter Paris, mademoiselle Cécile, il faut que je vous dise combien j'ai senti, après coup, votre bonté et votre grandeur d'âme.

Je ne peux pas vous en remercier, vous ne le voudriez pas ; pour vous témoigner la reconnaissance que je ressens pour vous, je ne trouve qu'un moyen : je vous confie le tombeau de Maria. C'est ce que j'ai de plus cher au monde. Vous irez la voir, ma pauvre chère fiancée, vous lui porterez des fleurs nouvelles en toute saison ; chaque trimestre vous recevrez une petite somme pour cet usage. Et de temps en temps, vous m'écrirez pour me dire si tout est en ordre, et si vous-même vous ne souffrez pas trop de vos fatigues. Soyez assurée du dévouement et de l'amitié fraternelle de

« Votre tout dévoué,

« André Simon. »

À cette lettre étaient jointes diverses factures acquittées. Cécile n'avait point voulu les envoyer, jugeant que la douleur de son ami était encore trop fraîche pour supporter ces témoignages matériels des soins qu'il faisait donner au tombeau. Elle avait préféré les remplacer par quelques fleurs séchées, qui venaient du cimetière.

La seconde, datée du 12 août, parlait de la fête de Maria, qui devait avoir lieu le 15.

« Chère mademoiselle Cécile,

« J'espère que vous m'excuserez de vous déranger pour notre amie. Je voudrais que pour sa fête la pierre tombale fût absolument jonchée de roses blanches et de fleurs d'oranger. Je me fie à vous pour exécuter ce désir, et je vous remercie d'avance. Vous me direz, n'est-ce pas ? comment tout cela était arrangé. Ma seule consolation, maintenant, est de savoir comment vont les fleurs du cimetière. Je vous remercie du fond du cœur d'avoir

pensé à m'en envoyer quelques-unes ; c'est tout ce qui nous reste à présent ! Vous, au moins, pouvez la visiter de temps en temps. Par bonheur, mon nouveau métier m'occupe extrêmement. Je me trouve bien sot d'ignorer des mouvements mécaniques que le premier nigaud venu fait à côté de moi avec une précision qui me désole : mon éducation me sert à bien peu de chose. Mais j'ai grand désir de me rendre utile, et je fais de mon mieux, malgré mes nombreuses balourdises.

« Je n'ai pas encore songé à vous dire, chère mademoiselle, que j'ai contracté envers vous une dette bien lourde, mais que je ne désespère pas d'acquitter. Le dévouement que vous avez témoigné, non seulement à Maria, ce qui était naturel, mais à moi, qui n'étais rien pour vous, m'est revenu à l'esprit bien des fois depuis mon départ de Paris, et je me suis reproché une ingratitude qui n'était pas dans mon cœur, mais que le désordre de mon esprit, pendant ces pénibles journées, vous fera peut-être excuser. J'ai encore quelques amis à Paris, je suis en relation avec eux, et si, pour vous-même ou vos amis, vous aviez besoin de quelque appui, de quelque démarche, ne craignez pas de vous adresser à moi, je ferais tout mon possible pour vous rendre un peu du bien que j'ai reçu de vous.

« Votre très affectionné,

« André Simon. »

Cécile s'arrêta longuement à cette lettre et la relut deux ou trois fois. Une larme se détacha lentement de ses cils et roula sur sa joue pendant qu'elle repliait le papier. Elle avait lu bien des fois cette lettre affectueuse, chaque fois avec un serrement de cœur aussi douloureux. Elle avait su gré au jeune homme de son

affection, si spontanément exprimée ; mais jamais, non jamais, il ne comprendrait quel motif l'avait poussée à consoler sa douleur, à lui adoucir le coup fatal, à prendre sur elle le fardeau de toutes les peines, afin de ne lui en laisser que ce qu'il lui était impossible d'épargner à André.

Pourtant, elle aimait cette lettre et la relisait souvent ; cette fois, elle y vit autre chose que la banalité d'une offre vague ; elle comprit que, pour l'avoir faite de si loin dans des circonstances si étrangères à ses préoccupations habituelles, le jeune homme devait avoir eu en vue autre chose qu'une simple formule de politesse.

— Nous verrons bien ; se dit-elle, si c'était pour me faire plaisir, ou bien si véritablement il a bon cœur et s'il pense aux autres.

Mettant alors de côté, pour un moment, la pensée des Leclerc, elle ouvrit la troisième lettre, plus récemment reçue, et qu'elle préférait aux deux autres.

« Ma chère Cécile,

« Vous êtes un ange, en vérité, et je ne sais plus comment vous remercier de tous les soins que vous prenez pour elle et pour moi. Oui, je suis heureux de savoir que vous avez vu son père ; c'est une consolation pour moi que de le savoir vivant et en apparence peu différent de ce qu'il était autrefois. Mais c'est de vous que vous ne me dites rien, et ce n'est pas bien. Vous croyez, sans doute, avec votre modestie excessive, que je ne m'intéresse à vous qu'à cause des soins que vous rendez à notre tombe chérie ? C'est une grande erreur, et je m'efforcerai de vous en faire revenir. Vous avez été pour moi, pendant ces temps d'épreuve, l'amie la plus sûre et la plus dévouée ; une sœur n'aurait pas eu plus de pa-

tience et d'ingénieuse tendresse. Croyez donc, je vous en supplie, à ma reconnaissance et à mon amitié, et ne m'écrivez plus de lettres où vous ne parliez que des autres. Je veux savoir que vous êtes heureuse et satisfaite, car si vous ne l'étiez pas et si je savais qu'il y a là de ma faute, soit négligence, soit ignorance, j'éprouverais un véritable chagrin, je vous l'assure. Donnez-moi donc de vos nouvelles, la prochaine fois, avec moins de réserve, et comptez en toute occasion sur mon dévouement absolu.

« André Simon. »

La date n'était pas éloignée, l'encre était encore fraîche ; après avoir lu deux fois cette lettre affectueuse, Cécile prit du papier à lettres, alla chercher dans un coin la bouteille d'encre, fort abandonnée à l'ordinaire, et se mit à composer un message digne du but qu'elle se proposait.

Ce travail lui parut fort difficile ; les périphrases dont se servent les lettrés n'étaient point familières à Cécile, et elle ne savait comment tourner sa lettre, lorsqu'une inspiration lui vint :

« Vous m'avez dit de m'adresser à vous en cas de besoin, écrivit-elle au courant de la plume, et j'y viens en toute confiance. J'ai des amis dans la cité, un jeune ménage bien digne d'intérêt. Il est ce que vous seriez si Maria avait eu moins de vertu et vous moins de courage pour parler à votre mère autrefois ; en un mot, ils ne sont pas mariés, mais ils s'aiment malgré leur misère et ont bonne envie de bien faire. Il faut absolument que vous trouviez une place au jeune homme ; il est honnête et intelligent, et il remplira bien tous les devoirs de sa position. Faites ce que vous pourrez pour eux, et je vous en saurai autant de gré que si c'était pour moi-même. »

Elle ajouta quelques détails nécessaires relativement à Henri ; puis elle ferma la lettre, y mit l'adresse et, malgré l'heure avancée, descendit elle-même pour la mettre à la poste. Ensuite elle se coucha, le cœur plein d'espérances joyeuses. Il lui semblait que ce coup de tête devait réussir. Mais elle se garda bien d'en parler à ses amis. C'est si triste, les fausses joies ! C'est plus triste encore que la noire monotonie des jours sans espérance.

q

Chapitre 24

Cinq semaines s'étaient écoulées depuis que Cécile avait écrit à André, et elle avait presque perdu l'espoir d'obtenir une réponse. C'est alors qu'elle s'applaudit de la prudence qui lui avait fait garder pour elle le secret de sa tentative ! Le pauvre petit ménage Leclerc allait cahin-caha, tantôt avec un peu plus de bien-être, tantôt avec les angoisses de la misère. Ils payaient leur loyer, toutefois, mais au prix de durs sacrifices. Louise avait proposé de quitter les deux petites chambres pour une mansarde, afin d'alléger leur loyer, mais Henri n'avait pas voulu y consentir.

— Nous avons été heureux ici dans les commencements, dit-il ; je n'aurais jamais le courage de travailler entre d'autres murailles.

Cependant le vent du nord soufflait rudement dans les fenêtres, et le froid se glissait par les interstices des croisées mal jointes : ils travaillaient tard tous les deux, les yeux fatigués par la lueur rougeâtre de la lampe fumeuse, la tête baissée sur le tra-

vail assidu : le silence régnait au dehors, interrompu parfois par le craquement des branches mortes dans les grands arbres du jardin ; la nuit s'avançait, et ils continuaient leur travail, chacun d'eux épuisé de fatigue, mais ne voulant pas lâcher pied le premier, de peur de paraître moins courageux que l'autre.

Enfin ils levaient la tête en même temps, se comprenaient d'un regard, quittaient la table et allaient se blottir silencieusement dans le lit, où ils se réchauffaient à la fin, et où le sommeil leur enlevait pour quelques heures le pénible sentiment de la réalité.

Ils se taisaient presque toujours, maintenant, non que leur entente fût moins complète, mais que pouvaient-ils se dire ? Plus de châteaux en Espagne, plus de rêveries à deux… leur vie ne valait pas qu'on en parlât, et c'est ainsi qu'ils se sentaient descendre lentement dans un gouffre profond et glacé, sans essayer davantage de se retenir aux parois… Ils n'avaient plus ni force ni secours.

Une angoisse nouvelle devait cependant s'ajouter à celles qu'ils éprouvaient ; Louise fut la première à la connaître, et, tant qu'elle le put, elle garda son douloureux secret.

C'est un soir, un triste soir, où le souper avait été maigre, où le déjeuner du lendemain n'était pas assuré, que la jeune femme perdit courage. Tourmentée par des souffrances nouvelles pour elle, elle pâlit et se laissa aller en arrière sur le dos de sa petite chaise cannée.

— Qu'as-tu ? lui dit Henri en se levant précipitamment pour courir à elle.

Elle souriait déjà, mais d'un si triste sourire ! En rencontrant le regard affectueux du jeune homme, elle détourna la tête, se cacha dans les bras qui l'entouraient et fondit en larmes.

— Tu souffres, Louise, tu es malade ? fit Henri avec inquiétude.

— Ah ! répondit-elle en pleurant, c'est bien pis que la maladie !

— Qu'as-tu donc ?

— Je suis enceinte !

Henri ouvrit les bras, les laissa tomber à ses côtés, et les deux amants se regardèrent d'un air consterné.

— Il ne nous manquait plus que cela ! dit le jeune homme à demi-voix, avec un chagrin qu'il ne put dissimuler.

— Hélas ! répondit Louise, en mettant ses bras sur la table et son visage dessus pour pleurer à son aise.

Henri se reprocha le premier mouvement qui lui avait arraché cette parole cruelle en apparence, et, s'approchant de la jeune femme, il lui releva la tête, l'appuya sur son cœur, et l'embrassa tendrement.

— Tu sais bien, dit-il, que je ne t'en aimerai que mieux.

Elle lui pressa la main pour le remercier, puis s'essuya les yeux, et tous deux restèrent immobiles, les yeux perdus dans le vague, regardant l'avenir, déjà si sombre, et, depuis un moment, plus noir encore.

C’est dans les livres vertueux, c’est dans les traités de morale familière que la venue d’un enfant est toujours considérée comme une gratification de la Providence. Le ménage le plus pauvre, le plus misérable, oserait-il dire que la venue de l’enfant est le plus souvent considérée comme une effroyable calamité ?

C’est cet enfant non désiré, qui, dans la vie, portera toujours le stigmate de la colère paternelle ; c’est à lui qu’on s’en prendra de la pauvreté commune, des dépenses doublées, des empêchements de travail, des maladies qui coûtent cher et font perdre le temps. C’est cet être-là, venu malingre et souffreteux, qui sera souvent battu, toujours grondé, – et pourtant que peut-on lui reprocher, sinon d’être venu mal à propos ?

Ce n’est pas sa faute, – ah, certes ! Il n’a pas demandé à connaître cette existence de coups et de privations, qui fait de lui un enfant malheureux, et souvent plus tard un homme méchant ; mais ne peut-on accorder quelque pitié aux parents qui voient leur pauvreté s’accroître par la venue de ce troisième, là où il y a à peine part pour deux ?

L’enfant une fois né entre généralement dans la vie de ses parents pauvres comme un mal nécessaire ; on le tolère presque toujours, souvent on l’aime, et les plus choyés dans la suite sont parfois ceux dont la naissance a causé le plus de larmes. Mais c’est le plus souvent dans le faux et le convenu du roman que la venue de l’enfant du pauvre est une joie. Demandez aux mères pourquoi elles hésitent si longtemps avant d’annoncer au père ce qu’il est bienséant d’appeler les joyeuses espérances !

Le sentiment maternel s’éveille dès la première heure, tandis que l’amour du père a besoin pour se manifester de la présence

réelle de l'enfant né de lui. Aussi les mères sont-elles plus résignées à la venue de l'enfant ; mais les longues souffrances qui précèdent sa naissance sont bien dures à supporter pendant les mois d'hiver, où le feu manque, pendant les mois d'été, où la chaleur accable, et nul de ceux qui ont réfléchi à ces choses ne pourra crier à l'immoralité en lisant que Henri et Louise étaient navrés de se voir un enfant.

Leur silence dura longtemps, et Louise, en compta toutes les secondes avec les battements de son cœur douloureux ; enfin le jeune homme regarda la malheureuse femme qui n'osait tourner les yeux vers lui.

— Nous l'aimerons bien, dit-il doucement.

Elle s'appuya sur son épaule et recommença à pleurer ; mais cette fois ses larmes lui firent du bien.

Louise était frêle, mais les femmes frêles ont une force incroyable de résistance nerveuse ; en voyant que Henri acceptait sans murmurer le surcroît de fatigue et de soucis qui entrait dans leur vie, elle prit un courage nouveau et se mit à travailler avec plus d'ardeur et d'habileté.

Le nouvel an arriva ; un peu de travail l'avait précédé pendant la dernière quinzaine, si bien que non seulement nos amis avaient mis de côté leur terme, ce qui est une grosse affaire, mais ils avaient économisé quelque peu pour fêter ensemble cette journée, si triste pour beaucoup, onéreuse pour presque tous, et qui pour eux du moins, comme pour tous les jeunes gens, apportait les espérances de l'inconnu.

Il avait été convenu qu'on ferait bourse commune avec Cécile et la tante Angèle, afin de célébrer ce grand jour, et la bonne vieille fille était descendue dès quatre heures chez les jeunes gens afin d'éviter toute fatigue à Louise. Cécile avait été faire deux visites : l'une à sa patronne, avec ses compagnes d'atelier ; l'autre à Maria, dans la neige durcie par la gelée au cimetière Saint-Ouen.

La nuit était venue depuis longtemps, et un joli feu de coke ronflait dans le poêle de la salle à manger ; Cécile, qui se sentait en retard, grimpa lestement les escaliers et passa la tête par la porte des Leclerc en disant :

— Je reviens.

— Il y a une lettre sur la commode, lui cria la tante Angèle.

La jeune fille était déjà tout en haut, la bonne fille retourna à la cuisine pour veiller à son gigot. Henri lisait un journal acheté le matin, luxe rare, et qu'il ne s'était pas donné depuis bien des jours, le sou du Petit Journal étant trop onéreux pour sa pauvre bourse ; Louise, toute rose, réjouie par cette apparence de fête, oubliée si longtemps, se sentait légère comme un oiseau ; la cordialité de la vieille fille, la douce tiédeur de l'appartement, l'air content et reposé de Henri, tout ce bien-être nouveau lui donnait de joyeux battements de cœur.

La porte s'ouvrit, et Cécile entra, toute pâle, les yeux noyés de larmes, mal essuyées, mais avec un tel air d'extase sur le visage que tous les yeux se fixèrent sur elle.

Elle déposa devant Leclerc une lettre qu'elle tenait ouverte et en garda deux autres dans la main.

— Qui est-ce qui écrit ? demanda le jeune homme en déposant son journal.

Sans attendre de réponse, il lut :

« Chère Cécile, vous avez bien fait de vous adresser à moi ; votre seul tort est de ne pas l'avoir fait plus tôt. Vous avez bien su toucher l'endroit sensible de mon cœur en me rappelant ce que ma vie aurait été avec celle qui n'est plus, et, mû par les mêmes sentiments que vous à l'égard de vos jeunes amis, je me suis mis en campagne. J'ai attendu les réponses de mes amis avant de vous écrire ; que vous aurais-je dit ? que je m'occupais de vous satisfaire ? J'espère que vous n'en avez pas douté. Je vous adresse ci-incluses les lettres de mes correspondants ; vous voyez que l'attente n'a pas été vaine. Je souhaite que l'une ou l'autre de ces positions convienne à M. Leclerc, et pourquoi pas toutes les deux ? Il me semble qu'avec un peu de bonne volonté de part et d'autre, on pourrait s'arranger pour satisfaire les deux maisons à la fois. »

Henri s'arrêta dans sa lecture et regarda Cécile.

— Vous avez fait cela ? dit-il à voix basse.

Elle répondit par un signe de tête ; Cécile parlait le moins possible, trouvant le geste plus éloquent.

— Vous ! reprit Henri, vous ne demandez rien pour vous-même et…

— J'ai ce qu'il me faut, répliqua tranquillement la jeune ouvrière avec un sourire. Tenez, voilà les deux lettres.

Il les lut l'une après l'autre, puis tendit les mains à Louise.

— Nous sommes sauvés ! s'écria-t-il en l'embrassant.

— C'est elle qu'il faut embrasser, répondit la jeune femme en poussant Cécile vers son ami, je n'en suis pas jalouse.

Il ne se le fit pas dire deux fois.

En effet, c'était assez de travail pour rendre au jeune ménage une gentille aisance, même avec la naissance et l'éducation du bébé.

Pendant tout le repas, on fit mille projets, mille plans d'avenir.

— Mais nous resterons ici, Henri ? dit Louise tout à coup. Je n'aurais pas le cœur de quitter la cité Ménard, ni Cécile.

— Comme tu voudras, répondit le jeune homme ; mais la première chose que je vais faire va être de te donner une bonne. Tu as assez abîmé tes pauvres petites mains.

— Oh ! Henri, pas de bonne, je t'en supplie ! s'écria la jeune femme. Pas de bonne, nous sommes si heureux !

À ce cri du cœur, tout le monde se mit à rire.

— Soit, dit Henri ; pourtant tu n'allumeras plus le feu. J'ai mon idée, d'ailleurs. Mais dites-moi, mademoiselle Cécile, qu'est-ce que je pourrais bien faire pour vous remercier ?

— À présent, rien, répondit-elle ; plus tard, je vous demanderai peut-être quelque chose.

Le lendemain, après un déjeuner hâtif, Henri descendit vers la ville. Il n'avait pas quitté Louise depuis dix minutes, que celle-ci entendit une main frôler la serrure. Contrairement à l'habitude

des quartiers populeux, elle ne laissait presque jamais sa clef sur la porte. Un petit coup sec indiqua un visiteur ou une visiteuse.

Louise alla ouvrir, et le visage souriant de dame Nathalie se montra dans l'embrasure de la porte.

— Eh bien, ma petite dame, dit la femme de ménage, j'espère que vous avez un gentil mari ! Il vient de passer chez moi, le brave homme ! Il s'est souvenu que je vous avais proposé autrefois de faire votre ménage, et il m'a engagée, deux heures par jour, quinze francs par mois ; c'est arrangé comme si le notaire y avait passé. Par quoi commençons-nous ? par la chambre ou par la vaisselle ?

Louise, stupéfaite, écoutait ce flux de paroles et sentait vaguement que Henri eût agi plus prudemment en la consultant avant de faire cette démarche. Mais il l'avait faite dans l'intention de lui être agréable, de diminuer ses fatigues, et elle le remercia en dedans d'elle-même pour sa bonne pensée. Cependant le peu de sympathie et de confiance que lui inspirait la doucereuse Nathalie lui fit répondre :

— Je ferai ma chambre moi-même.

Un regard en dessous de la rusée commère lui apprit qu'elle était devinée.

— C'est comme vous voudrez, ma petite dame, dit-elle en souriant ; la confiance vous viendra, et puis, d'ici quelque temps, vous ne pourrez plus soulever vos matelas vous-même ; c'est vous qui viendrez me dire : Un petit coup de main, s'il vous plaît, Nathalie ! Et je ne vous le refuserai pas, allez ! Je n'ai pas de rancune, moi !

D'un tour de main elle fit une rafle sur la table et disparut dans la petite cuisine, où on l'entendit aussitôt bousculer le charbon de bois, le fourneau, les assiettes et le reste, avec un tapage effroyable, et sans jamais rien casser.

— Eh bien ? dit Henri le soir en rentrant, je t'ai fait une surprise tantôt ?

— Oui, répondit Louise, et je te remercie de ta bonne pensée. Mais Nathalie ne me plaît pas beaucoup ; j'aurais autant aimé me passer de femme de ménage.

— Bah ! fit le jeune homme en haussant les épaules, qu'est-ce que ça peut faire ? Ce n'est pas un homme, elle ne sera ici que peu de temps, tu la surveilleras ; et puis, il n'y a qu'elle dans la maison.

Cécile ne parut pas approuver non plus l'innovation de Henri, mais elle s'en remit à l'avenir pour confirmer ou dissiper ses craintes ; après tout, en effet, pendant les deux heures qu'elle passait chez Louise, Nathalie ne pouvait pas commettre de bien grosses dilapidations, et puis cette femme sans mœurs avait son honnêteté à elle ; elle se tenait toujours admirablement les six premiers mois. Après cela, ayant donné la mesure de ses vertus, elle ne se croyait plus tenue à aucune contrainte. Cécile, qui avait remarqué cela plus d'une fois, se dit qu'avant six mois il arriverait beaucoup de choses probablement, et ne présenta point d'objections à ce nouveau plan de vie.

Chapitre 25

Leclerc s'arrangea pour faire marcher de front les deux occupations que Simon avait trouvées pour lui, et, au bout du premier mois, il rapporta à Louise, en or, dans le creux de ses deux mains, une somme qui la fit pleurer de joie. On paya tout ce qu'on devait, et l'on acheta un berceau pour Bébé, bien que son apparition dût être encore très éloignée ; mais la vue de la bercelonnette faisait sourire Louise avec tant de grâce, que Henri oubliait ses soucis de chef de famille en la regardant. Cependant, ce n'étaient pas eux qui étaient les plus heureux de leur changement de position, c'était Cécile.

Dans le soin qu'avait mis André à mener à bien ces négociations, elle voyait la preuve d'une amitié sérieuse, telle qu'elle l'avait toujours souhaitée sans oser la rêver. Dans sa modestie profonde, elle croyait n'être rien pour le jeune homme, rien ou tout au plus une ombre, un pâle reflet de ce qui avait été Maria. Elle était loin de croire que le dévouement qu'elle avait témoigné, la tendresse intime et discrète qu'elle avait versée sur André au moment de ses souffrances, comme un baume parfumé sur les blessures d'un corps sanglant, lui avaient valu une de ces affections dont les âmes d'élite seules sont capables, et celles-là même seulement quand la douleur les a encore affinées et ennoblies.

En effet, au milieu de sa vie de garnison, la plus vide et la plus lourde que puisse subir un esprit occupé ailleurs, André songeait à Cécile comme à un repos, une quiétude absolue pour son âme ; il l'unissait à Maria dans sa pensée, et peu à peu les deux jeunes filles se confondaient, si bien que, par moments, il ne se rappelait

plus laquelle avait prononcé telle parole qui s'était gravée dans sa mémoire.

Il ne devait jamais s'apercevoir que Maria n'avait été en réalité que l'écho de Cécile ; le culte qu'il portait à la mémoire de la jeune morte devait l'empêcher pour toujours de songer que celle-ci n'était vraiment qu'une douce et faible créature, faite pour aimer et subir sa destinée ; toute l'intelligence, toute la sagesse de sa conduite lui venaient de son amie… mais qui l'eût dit à l'amant empressé, au fiancé veuf avant le mariage ? Cécile elle-même ne le savait pas.

André, nature romanesque, un peu molle, capable d'énergie seulement dans les grandes circonstances, mais alors brave et résolu plus que personne, avait précisément le caractère nécessaire pour subir l'ascendant de Cécile, et l'en admirer davantage, avec cette reconnaissance que les âmes désintéressées vouent à ceux qu'elles reconnaissent comme supérieurs.

Dans les ennuis de son apprentissage, le métier de soldat n'est pas plus facile à bien connaître que tout autre, et André ne pouvait mal faire rien de ce qu'il entreprenait ; il se rappelait souvent ses chagrins et reconnaissait chaque fois que, sans l'intervention de Cécile, quelque catastrophe eût eu lieu, qui lui avait été épargnée. Aussi prit-il l'habitude de songer à elle comme à une sorte de protectrice ; ne revenant à la réalité qu'avec un effort et se rappelant avec quelque peine que ce bon ange était pauvre et pouvait souffrir comme les autres mortels.

Si la jeune fille avait su tout cela, sa vie lui eût semblé plus facile. Mais, au moment même où André s'abandonnait à ces belles rêveries, tout en se livrant à la salutaire occupation d'astiquer son

fourniment, elle était en lutte avec les cruelles réalités de la vie. La tante Angèle avait pris un gros rhume qui, faute de soins, avait dégénéré en bronchite aiguë, et Cécile avait beau quitter le travail une heure plus tôt tous les soirs, elle n'arrivait pas à empêcher les imprudences réitérées de la vieille fille, qui, maniaque et têtue, se levait elle-même de son lit pour faire chauffer ses tisanes, détruisant ainsi tout le bien que lui faisaient les ordonnances du docteur Régnier.

De guerre lasse, et pour obtenir la tranquillité indispensable, Louise vint s'asseoir auprès du lit de la malade : elle y passait ses journées, occupée à coudre la layette du petit être qu'elle attendait, heureuse de pouvoir rendre service à celle qui lui avait fait tant de bien, et pourtant dominée par d'insurmontables tristesses.

Cet enfant qui allait naître était pour elle un sujet de perpétuelles appréhensions. Sans doute, Henri l'aimerait, il témoignait d'avance, mais sans passion, avec ce calme de la paternité encore à l'état abstrait, qui inquiète tant les mères et les fait parfois douter de la tendresse réelle du père. Cela encore n'était rien, mais Henri n'annonçait pas la moindre intention de donner son nom à l'enfant… et le cœur de Louise saignait à la pensée de donner le jour à un être qui entrerait dans la vie avec cette terrible barre de bâtardise, qui n'était un honneur que pour les fils de roi, et qui maintenant n'en est plus un pour personne.

— Si encore c'était un fils, pensait-elle, pendant qu'elle tirait régulièrement l'aiguille dans les bavettes piquées, auprès du lit où sommeillait oppressée la vieille Angèle ; si c'était un garçon, il se tirerait d'affaire ; un homme se fait un nom à lui-même, et

puis, ce n'est pas la même chose ! Mais si c'est une fille, oh ! la pauvre petite fille !

Et les larmes de Louise obscurcissaient sa vue, si bien qu'à la fin, amassées entre ses paupières, elles roulaient sur l'ouvrage mignon. Elle les essuyait avec le bord de l'étoffe, et c'est ainsi que, sans métaphore, la layette de l'enfant fut baignée des pleurs de sa mère.

Une crainte lointaine, mais aiguë comme un stylet, perçait le cœur de Louise ; c'était un raccommodement éventuel avec l'oncle terrible, et ensuite, comme sceau de cette réconciliation, un beau mariage pour Henri… C'était inévitable, elle l'avait su dès le premier jour, elle l'avait accepté comme le châtiment providentiel de sa chute, elle s'était résignée à cette triste fin d'un amour si désintéressé, si dévoué pourtant… Mais à présent qu'elle était mère, elle sentait plus douloureusement le poids de sa faute, et l'enfant non responsable, devenu solidaire de l'erreur de la jeune fille, lui apparaissait à la fois comme une victime et comme un vengeur.

— Ah ! je l'ai mérité, pensait-elle, aveuglée par les larmes, je l'ai mérité, et si je suis punie, c'est justice ; mais lui ! l'enfant, qu'a-t-il fait ? Pourquoi est-il venu, s'il ne devait avoir dans la vie que des chagrins et des humiliations ? Ah ! on a beau dire, l'âme se révolte contre une pareille loi ! Je puis être résignée pour moi, mais non pour l'enfant. J'ai fait mal, soit ! que le destin me frappe, mais pas l'enfant, non, pas l'enfant !

La pauvre mère, désespérée, laissait alors tomber son ouvrage ; elle regardait en elle-même un avenir plein de larmes, elle voyait se dresser devant elle l'image de l'enfant devenu grand

et lui demandant compte de toutes les humiliations qu'il subissait, de toutes les injustices auxquelles l'exposait sa situation non avouée, et, frémissante, elle se cachait la tête dans les mains pour éviter cette vision qui la terrifiait.

Cécile en avait raison. Avec de douces paroles, avec des conseils de sagesse et de prudence, elle amenait la jeune femme à espérer en l'avenir. Mais elle fut la première à lui conseiller de ne rien demander à Henri :

— S'il n'en parle pas le premier, il faut vous garder de lui rien demander ; attendez qu'il ait vu l'enfant ; c'est alors que peut-être il fera de lui-même ce que vous obtiendriez à grand-peine par des supplications mal venues, et il vous saura gré de votre patiente résignation.

Louise écoutait et obéissait ! Ne devait-elle pas déjà tant à Cécile qu'elle ne pourrait jamais s'acquitter ?

La tante Angèle finit par se rétablir : le docteur Régnier déclara que longtemps, peut-être toujours, elle serait délicate, et que la moindre imprudence serait suivie d'un engorgement des voies respiratoires ; mais c'était beaucoup que de l'avoir remise sur pied, et l'excellent homme se montra satisfait du résultat de ses soins.

— À présent, dit-il d'un air terrible à sa dolente malade, si vous attrapez un nouveau rhume, cherchez qui vous soigne ; bien sûr, ce ne sera pas moi qui me chargerai d'une patiente si rétive.

Comme il traversait la cour, madame Gardin l'appela.

— Dites donc, docteur, si vous voulez ne pas me le compter pour une visite, puisque vous voilà venu dans la maison, je serais

bien aise de savoir ce qu'a mon petit Pierre.

Pierre était dans son berceau, assis sur son séant, très grave et jouant avec un paquet de bûchettes qu'il voulait à toute force faire entrer dans son petit bec rose, et que Noémi, plus grave encore que lui, lui retirait de la bouche avec une patience inaltérable.

En les voyant tous deux si occupés, le docteur se mit à rire :

— Est-ce qu'ils sont toujours comme cela, vos deux mioches ? demanda-t-il à madame Gardin.

— Dame ! à peu près, monsieur le docteur, sauf quand la petite va à l'école ; elle y va en courant et revient de même, pour partir plus tard et rentrer plus tôt : ils ne sont pas de bonne humeur quand ils ne sont pas ensemble.

— C'est dommage, fit le docteur, que ce ne soit pas la petite qui soit plus jeune et le garçon plus âgé ; cela vous aurait fait un gentil ménage dans quelques années.

— Nous avons bien le temps d'y songer, fit madame Gardin en haussant les épaules avec l'air bourru qui lui était propre. Regardez-moi donc un peu ce qu'il a dans la gorge, ce petit-là ; il tousse drôlement parfois.

Le docteur ausculta le bébé, qui le laissa faire, mit un doigt dans sa bouche et le déclara bâti à chaux et à sable ; – et puis il lui regarda dans la gorge et devint plus sérieux. Après quelques questions, il prononça son verdict :

— Il a des tendances à avoir le faux croup. S'il tombe malade, il faudra m'envoyer chercher tout de suite, surtout s'il se met à

aboyer, vous savez ?

— Je sais, fit la mère Gardin ; mais vous n'allez pas me dire que ce garçon-là va avoir le croup ?

— J'espère bien qu'il ne l'aura pas ; mais s'il l'avait – ce ne sera peut-être pas cette année ni l'année prochaine ; il faudra le surveiller jusqu'à six ou sept ans ; – eh bien, mère Gardin, vous m'enverriez chercher. En attendant, voilà une ordonnance, et, comme vous l'avez dit, cette visite-ci ne compte pas.

Il sortit, laissant perplexe la bonne femme, qui regarda son nourrisson de travers pendant plus d'un quart d'heure.

— Ah bien ! lui dit-elle enfin, comme s'il eût pu la comprendre, s'il faut encore que tu me donnes le mal de te soigner, toi !...

L'enfant continua d'un air extrêmement sérieux à essayer de se fourrer jusqu'au fond de la bouche un anneau d'ivoire que Noémi lui avait donné pour remplacer les bûchettes, et, n'y pouvant parvenir, il le retira, le contempla pendant un temps assez long, puis réitéra ses tentatives en bavant d'une manière effroyable.

Noémi, qui avait entendu et qui avait compris, regarda sa mère d'une façon presque hostile :

— S'il était malade, le petit frère, maman, tu ne le soignerais pas, dis ?

— Eh si, que je le soignerais ! mais s'il était pris du croup, la nuit, qui est-ce qui irait chercher le médecin ?

— J'irais bien, moi ! fit Noémi d'une voix grave, avec son air tranquille, tout en mouchant le petit garçon.

— Toi ? est-ce que tu sais seulement où il demeure ?

— Rue Houdon, 33, répondit la fillette toujours calme. On descend la rue de Ravignan, tout droit ; c'est-à-dire qu'elle tourne, mais ça ne fait rien ; et puis on passe devant la mairie, et c'est la première rue à gauche, tout au coin.

— Tu sais ça ? fit la mère émerveillée, et tu irais la nuit ?

— Notre maîtresse nous a appris que la nuit c'est la même chose que le jour ; seulement il faut faire attention pour ne pas tomber aux trottoirs, parce qu'il ne fait pas clair.

— C'est une femme, cette enfant-là ! murmura madame Gardin ; et l'instant d'après, comme la petite passait près d'elle en vaquant à quelques menus soins de ménage, elle l'attira dans ses bras, l'embrassa et la repoussa avec une sorte de bourrade. Noémi continua ses travaux avec un visage radieux.

Linot avait pris depuis quelque temps l'habitude de venir voir son petit garçon à une heure qui dérangeait beaucoup madame Gardin. C'était à l'heure où Cécile, rentrant de son travail, passait pour un moment dans la chambre de la nourrice, faisait une risette à son petit ami et remontait l'instant d'après, laissant Noémi plus joyeuse encore que le nourrisson.

Jusque-là, Linot, en veuf attristé, rentrait à l'heure précise, venait embrasser son fils, montait chez lui, ne ressortait pas, travaillait le soir à mettre ses affaires en ordre, et même, ô comble de vertu ! allait voir sa belle-mère tous les dimanches.

Mais on ne sait quel vent de folie avait passé sur sa tête. Depuis un mois environ il rentrait plus tard, et cette heure tardive coïncidait avec la rentrée de Cécile.

Ceci était fort grave ; car ce léger changement faisait dîner notre homme au restaurant, et c'était un indice de débauche imminente, du moins à ce que prétendait un quatuor de vénérables commères, qui, profitant des jours plus longs en février, causaient le soir devant la porte, au grand dam des gens de la cité Ménard.

— C'est qu'il se fait beau, monsieur Linot, disait une des bonnes dames ; il a une blouse neuve, il se fait raser deux fois par semaine !

— Ne me parlez pas de ces veufs ! fit une autre ; ils sont inconsolables les huit premiers jours, et puis ensuite, pst !... ils ne savent seulement plus comment s'appelait leur défunte.

— Si ça n'est pas une horreur ! reprit la matrone, qu'on leur permette de se remarier tout de suite, tandis que nous autres, pauvres femmes, il faut attendre dix mois pour que le deuil soit fini !

— Ah ! voisine ! dit la troisième, ce n'est pas tout à fait la même chose...

— Eh ! je le sais bien, fit la pointue avec un fort accent bordelais ; me prenez-vous pour une bête ? Mais puisque l'on nous oblige à dix mois d'attente, je voudrais bien savoir pourquoi ces messieurs ne sont pas forcés d'en faire autant. Ça ne leur ferait pas de mal, toujours, et ils apprendraient un peu la patience !

— On voit bien que ce sont les hommes qui font les lois, conclut la quatrième, qui aimait à résumer en un aphorisme clair et concis le débat qui divisait les autres commères.

D'accord elles daubèrent la loi ; puis Linot, venant à passer, fut reçu par une bordée de quolibets, moitié miel, moitié vinaigre !

— Une blouse neuve, monsieur Linot ?

— Quand me donnerez-vous l'étrenne de votre barbe, monsieur Linot ? Ça ne doit plus être si précieux, à présent que vous la faites tous les jours !

— M. Linot a envie de se remarier, ça se voit tout de suite !

— J'espère que nous serons de la noce ; – ça ne serait pas gentil, voisin, vous savez !

Rouge et honteux, Linot se précipita chez madame Gardin.

— Les entendez-vous, les jacasses ? fit-il pour se donner une contenance.

— Qui ça ? répliqua la nourrice avec sa solennité ordinaire.

— Les quatre commères… Quelle plaie pour la maison, madame Gardin ! c'en est honteux !

— Pas tant que la Nathalie, répliqua madame Gardin sans sourciller.

— La Nathalie ? mais elle est partie.

— Oui, au demi-terme ; le propriétaire l'a mise dehors, sous prétexte qu'elle infectionnait la maison avec ses lapins ; – mais

vous savez bien que ce n'était pas pour ça.

— Ah ! fit Linot, qui n'était pas au courant, et pourquoi donc ?

— Rapport qu'elle a détourné l'homme à la petite Landos. – Et si vous croyez que la vertu de madame Landos va s'en trouver mieux…

— Ah ! oui, fit Linot toujours mal au courant, avec le beau Léonard ?

— Léonard ! mais vous tombez donc de la lune ? Avec le patron à son mari qui, sous prétexte de commandes, passe la moitié de son temps chez eux.

— Eh bien ! et le mari, qu'est-ce qu'il fait pendant ce temps-là ?

— Il est chez la Nathalie !

— Mais puisqu'elle a déménagé.

Madame Gardin fit un geste d'épaules qui indiquait pour la sagacité du brave homme une estime très ordinaire.

— Tenez, pendant que vous êtes là, tenez-moi donc un peu le petit, je m'en vais rincer mon linge sous la pompe. Il ne veut plus se tenir assis, ce diable-là ! Il faut qu'on le porte et qu'il fasse aller ses jambes. Je n'ai jamais vu de démon pareil.

Madame Gardin attrapa un paquet de linge mouillé, l'enleva comme si c'eût été une botte de paille, et disparut, laissant Linot avec son fils. Noémi était partie faire une demi-douzaine de commissions et ne devait pas revenir de sitôt.

Linot promena son fils pendant deux minutes et demie, le fit sauter, le chatouilla, lui débita tout ce que l'on débite aux enfants en pareil cas ; puis, horriblement fatigué par cet accomplissement du devoir paternel, il s'assit sur une chaise, mit l'enfant debout entre ses jambes, et se dit qu'il en aurait une courbature.

Le bébé, enchanté de la façon dont son père l'amusait, réclama un second acte à cette comédie, et, comme Linot ne s'empressait pas d'obtempérer à sa volonté, la comédie tourna vite au drame. Maître Pierre poussait des cris de veau qu'on égorge, devenait cramoisi, et bondissait sur ses pieds comme un jeune cabri, avec l'intention bien arrêtée de continuer aussi longtemps qu'il ne suffoquerait pas, lorsque la porte s'ouvrit doucement.

Linot essuya la sueur qui perlait à grosses gouttes sur son front et voulut se lever ; mais son héritier s'accrocha à son pantalon avec une telle violence que le salut resta à l'état d'ébauche.

— Ah ! mademoiselle Cécile, vous arrivez à propos, dit l'heureux père ; voilà un gamin qui me fait perdre la tête.

— Il est méchant, ce petit homme ? dit la jeune fille en se baissant pour enlever le garçonnet. Est-ce qu'il est méchant avec son papa ? C'est une plaisanterie, n'est-ce pas ? Allons, riez tout de suite à ce père chéri, bien vite.

L'enfant, calmé par les douces mains et le sourire de Cécile, riait déjà ; il se laissa approcher du visage de son père et reçut un gros baiser qui ne troubla point sa belle humeur soudain revenue.

— Mon Dieu ! que vous êtes heureuse de savoir parler aux enfants ! fit Linot aussi attendri qu'émerveillé. Qu'est-ce que vous

leur faites pour qu'ils vous aiment comme ça ?

— Je n'en sais rien, dit Cécile en riant ; c'est naturel, je crois.

— Mademoiselle Cécile, – ah ! mademoiselle, s'écria Linot transporté et joignant les mains, – si vous vouliez, oui, si vous vouliez, le petit ne vous quitterait plus… Est-ce que vous ne voudriez pas être madame Linot, dites, mademoiselle Cécile ?

Le brave homme, souriant, rouge, confus, tournait et retournait dans ses mains sa casquette neuve.

Cécile le regarda avec une sorte de peine.

— Non, monsieur Linot, dit-elle d'une voix douce, non, cela ne se peut pas ; j'en suis fâchée. J'aime bien le petit, et vous êtes un brave homme ; mais cela ne se peut pas.

— Pourquoi donc ? Je ne serais pas gênant, allez ! D'abord, je ne suis jamais là que le soir, – je ne vous dérangerais pas, je vous le promets ! Je serai un mari bien commode, pas gênant du tout, je vous assure…

— Je vous crois, monsieur Linot, dit Cécile émue et, malgré cela, saisie d'une forte envie de rire ; mais cela ne se peut pas.

— Pas tout de suite ? oui, je sais bien, il n'y a peut-être pas assez longtemps que je suis veuf, et puis…, nous déménagerons, si vous voulez, mademoiselle Cécile…

— Vous êtes très bon, mais ni à présent ni plus tard.

— Vous me détestez donc bien ? murmura Linot déconfit.

— Non.

— Alors, c'est qu'il y en a un autre que vous aimez mieux que moi ?

Cécile, trouvant que M. Linot outrepassait ses droits, ne répondit pas.

— Ah ! s'il y en a un autre, faites excuse, mademoiselle Cécile ! M. Léonard, sans doute ?...

— Non, monsieur Linot, ni Léonard ni personne ; mon idée n'est pas de me marier.

La jeune fille avait repris sa tranquille assurance, et elle continua de jouer avec le petit garçon. Linot, confus, se passa la main gauche sur les cheveux ; c'était son geste dans les grandes perplexités.

— Alors, dit-il embarrassé, je regrette bien... J'aurais mieux fait de me taire ; mais vous êtes si bonne avec le petit, que j'avais pensé... enfin, si ce n'est pas votre idée, certainement il n'y a rien à dire... Je me suis peut-être trop dépêché ; mais c'est que Léonard tourne autour de vous depuis quelque temps... et...

— Léonard ? fit Cécile avec un peu plus de vivacité.

— Mais vous devez le savoir ! répliqua Linot piqué.

— Je n'en sais rien du tout, repartit la jeune ouvrière en mettant l'enfant sur les bras de son père très penaud, et je ne veux pas le savoir. Je déteste les commérages, monsieur Linot, et vous êtes bien le dernier de qui j'attendais pareille chose !

Vexé de cette sortie, plus vexé encore, malgré son sens obtus, de se sentir ridicule avec le bébé sur les bras, – et un bébé mal

disposé, qui commençait à se fâcher énergiquement, – Linot devint tout rouge et monta sur ses grands chevaux.

— Oui, vous voulez qu'on vous courtise, qu'on s'occupe de vous tout le temps ; vous voulez que les gens soient après vous comme des mouches après du lait, – mais vous ne voulez pas qu'on le dise – et quand un honnête homme comme moi…

— Monsieur Linot, fit Cécile, vous vous oubliez !

Elle avait dit cela d'une voix calme, légèrement altérée, et le brave ouvrier rentra aussitôt sous terre.

— C'est vrai, c'est vrai, dit-il avec une voix que les larmes commençaient à étrangler ; je suis une bête, et je vous offense ; pourtant je n'en ai pas envie, non, mademoiselle Cécile, ma parole d'honneur, voyez-vous ! Mais ça m'a ennuyé que vous me refusiez ; vous êtes si gentille et si mignonne, une demoiselle tout à fait ! Et puis tout le monde vous aime ici, et ça m'aurait fait plaisir de vous voir madame Linot… et surtout que le petit vous chérit…

Le petit, intimidé par cette conversation plus suivie que celles qu'il entendait d'ordinaire, regardait tour à tour son père et Cécile avec de grands yeux, suçait son pouce et ne disait plus rien. La jeune fille lui jeta un regard de pitié.

— Pauvre petit, dit-elle à voix basse, ce n'est pas sa faute !

Linot saisit au vol cette marque de mansuétude.

— Faudrait pas trop m'en vouloir de ce que j'ai dit rapport à Léonard, mademoiselle, reprit-il avec son tact ordinaire ; c'est la jalousie, vous savez.

Il perdit ici le terrain qu'il avait gagné.

— De la jalousie ? dit Cécile en s'impatientant, de vous à moi, de moi à vous ? Je ne comprends pas, monsieur Linot. Quelle jalousie pouvez-vous avoir contre moi, qui ne vous suis rien, qui ne vous serai jamais rien (Linot soupira, mais elle n'en tint compte), à propos d'un garçon que je connais à peine et à qui je ne parle jamais ? Si vous tenez à ce que je vous parle à vous, monsieur Linot, tâchez qu'il ne soit plus question, de près ni de loin, de la conversation que nous venons d'avoir ensemble, car je crois cette fois que je me fâcherais.

Elle tourna le dos à l'ouvrier, abasourdi, qui resta debout, immobile, pendant que le petit Pierre poussait des cris à lui fendre la tête. La mère Gardin, en rentrant, essuya la plus véhémente bordée de reproches.

— S'il est permis de laisser un homme tout seul avec un mioche qui piaille sur les bras ! Vrai, madame Gardin, je vous croyais plus de cœur ! j'en ai le cerveau tout à l'envers.

— Ah ! mon Dieu ! que c'est bête, les hommes ! répondit la nourrice sans se déconcerter ; on a bien raison de ne pas les souffrir là où il y a des enfants… Si j'écoutais mon mari, il dirait comme vous ; mais par bonheur il n'est jamais là !

Cette réflexion philosophique eut le don, si elle ne consola point Linot, de le calmer un peu ; il fit sa paix avec la nourrice et le nourrisson, et s'en alla au café savourer sa déconvenue.

q

Chapitre 26

Cécile avait oublié cette escarmouche, quand, huit ou dix jours après, elle s'aperçut qu'en effet Léonard se trouvait souvent sur son passage. Uniquement préoccupée de sa pensée intérieure, elle ne remarquait guère ce qui se passait autour d'elle ; cependant le beau lithographe se rencontrait là si à point pour la saluer et échanger deux mots avec elle, que son attention se trouva attirée de ce côté.

Ennuyée, presque humiliée de voir que la jalousie de Linot reposait sur quelque fondement, elle évita le jeune homme, et le résultat de cette réserve ne se fit pas attendre.

Les premiers jours du printemps attiraient au dehors toute la population ouvrière de la cité Ménard, et chacun bêchait avec ardeur son petit jardinet, dans l'attente des futures semailles. Tous les ans, cette opération, commencée à la fin de février, se répétait trois ou quatre fois avec le même insuccès ; les pluies et les neiges de mars tassaient et durcissaient la terre de façon à nécessiter une reprise complète des travaux ; mais c'étaient là les châteaux en Espagne de ces braves gens, et il eût été cruel de les priver de l'espoir toujours déçu d'avoir des radis au commencement de mai.

Léonard s'était mis au travail un beau dimanche comme les autres en se moquant d'eux, car il avait un fonds de scepticisme bien caractérisé, ce scepticisme parisien qui n'exclut pas une confiance sans bornes en certaines choses : tel, par exemple, se moque des esprits frappeurs, de la lumière électrique et du téléphone, – du téléphone surtout, – mais croit aux somnambules et

se fait tirer les cartes dans toutes les circonstances graves de sa vie.

Léonard bêchait dans son jardin et retournait la terre avec la même ardeur qu'il apportait à tourner la grande roue de sa presse ; tout en travaillant, il adressait des discours à ses voisins, qui binaient et labouraient autour de lui.

— Piochez, mes amis, disait-il, piochez ; il gèlera après-demain, il pleuvra la semaine prochaine, et il neigera par là-dessus ; ça va vous faire une bouillie ! vous m'en direz des nouvelles. Vous n'auriez pas encore quelques oignons de jacinthe à planter, mademoiselle Marguerite ? ça ferait de la soupe à l'oignon.

— Eh bien, et toi, pourquoi travailles-tu ? lui demanda son camarade.

— Pour faire comme les autres ; je n'aime pas à me distinguer.

Tout le monde riait, excepté celui ou celle qui était en cause pour le moment ; mais comme chacun y passait à son tour, personne n'avait droit de se plaindre. Cécile entra dans le jardin, donnant le bras à sa tante Angèle, qui avait voulu respirer un peu d'air pur et se réchauffer aux rayons d'un soleil fallacieusement printanier. Léonard continua pendant quelques instants sa revue critique des jardinets d'autrui, puis il s'arrêta, croisa les bras sur sa bêche, et se mit à rêver en regardant de temps en temps du côté de Cécile, qui s'était assise sur un banc.

Depuis qu'elle l'avait entrepris au sujet de madame Landos, bien des réflexions avaient germé dans la tête du jeune ouvrier. On ne refait subitement son caractère et sa vie que sous le coup de commotions terribles, et Léonard n'en était pas là ; mais il

avait compris pour la première fois que le mariage est une chose sérieuse et donne aux époux une sorte de dignité nouvelle.

On enseigne bien des choses aux jeunes gens, filles et garçons, dans les innombrables établissements d'éducation, publics et privés, qui sont les « lumières du siècle » ; mais le philosophe se demande pourquoi, dans tous, laïques ou religieux, gratuits ou payants, un mot est banni du discours et de l'enseignement, afin qu'il soit banni de la pensée, et cependant toute rééducation de la femme et une part considérable de celle de l'homme tendent vers un seul but : le mariage.

Quel est l'être pervers et malsain d'esprit qui a cru nécessaire de détourner la pensée de l'enfant du but le plus sérieux de la vie ? Qui a jugé mauvais, malséant, de rappeler au fils assis sur les bancs de l'école, le lien sacré qui unissait ses grands-parents, qui unit son père et sa mère, et qui seul devant la loi peut lui donner à son tour les droits de père ?

Le premier soin du législateur qui s'occupe de l'enseignement de l'enfance devrait être de lui faire considérer le mariage comme une dignité, une sorte de charge publique, qui confère de nouveaux droits, mais aussi de nouveaux devoirs ; ainsi préparé, le jeune homme respecterait peut-être davantage l'union d'autrui, – et la jeune fille, à coup sûr, arriverait au jour qui l'enchaîne à jamais, avec un esprit plus austère et plus calme.

Au contraire, on s'efforce de détourner l'attention de l'enfance de cet acte si sérieux que, seul dans notre loi, il est irrévocable ; – l'enfant cherche les raisons de ce silence, et, son esprit vacillant faisant fausse route, il confond bientôt l'amour facile avec le ma-

riage, si bien qu'à vingt ans il ne respecte pas plus l'un que l'autre.

C'est ce qui nous fait une jeunesse irrévérente des droits de l'époux, – et c'est aussi ce qui fait une grande partie de la frivolité des femmes. – C'est cette même cause qui avait amené Léonard à formuler son principe : Il ne faut s'en prendre qu'aux femmes mariées.

Les paroles de Cécile, en lui montrant une faute grave là où il ne voyait qu'un incident de son existence, avaient produit sur lui une impression plus durable que violente. Ainsi que Cécile l'avait dit, il ne manquait pas autour de lui de femmes qui n'avaient à garder l'honneur d'aucune maison, – et il avait trouvé là des distractions passagères – mais un secret désir de quelque chose de plus stable, d'une affection plus élevée peut-être, l'entraînait à son insu, il ne savait vers quoi… C'était vers celle qui l'avait fait rentrer en lui-même.

En voyant l'affectueuse estime que la jeune ouvrière témoignait aux Leclerc, il se prenait d'envie pour cet état de mariage qui leur valait tant d'amitié. Ils n'étaient pas mariés, – disait-on autour d'eux, – qu'importait ? Si l'apparence seule du mariage les rendait si dignes d'intérêt, à plus forte raison le mariage lui-même devenait-il un état respectable et sacré.

Il s'était dit ces choses par fragments, à bâtons rompus, et n'avait jamais formulé sa pensée d'une façon intelligible, – mais son cœur était changé, il le sentait, et c'est pourquoi il regardait désormais Cécile avec inquiétude et reconnaissance ; la reconnaissance, cela se comprend – et l'inquiétude, parce que, en se rendant compte de ce qu'elle aimait, il pensait qu'elle avait dû

beaucoup le mépriser… qui sait ? peut-être le méprisait-elle encore ?

Les jeunes filles de la cité Ménard regardaient Léonard d'un peu loin, – les mères leur avaient dit et répété que ce jeune homme était dangereux. Dangereux, il en devenait cent fois plus intéressant, – mais celles qui tenaient à rester honnêtes se bornaient à le contempler avec une sorte d'admiration ; chacune eût voulu être aimée de lui – et c'était bien naturel, il avait conquis tant de cœurs ! Le conquérir à son tour, quel triomphe !

Mais il ne pensait pas à la volée de fillettes qui remplissait le jardin de rires et de petits cris ; il regardait le fin profil de Cécile, nettement découpé sur le fond lointain de la plaine, et, dans cette atmosphère claire et fraîche, il la trouvait encadrée comme une toile de maître.

— Elle a l'air d'un portrait, se disait-il à lui-même.

Cécile n'était pas jolie pourtant : le nez très fin n'était pas droit, les pommettes étaient trop saillantes, la bouche grande, un peu rentrée, l'arcade sourcilière trop creusée ; mais tout cela respirait la vie, l'intelligence et la bonté. Les ailes de ce nez incorrect palpitaient à la moindre émotion, le sourire de cette grande bouche s'épanouissait comme une fleur délicate, les grands yeux bruns, veloutés, qui s'abritaient au fond de ces orbites creusés, éclairaient tout le visage d'une lueur magique, et, sous ces arbres dépouillés, au pâle soleil de février, découpée sur la teinte vague et claire du paysage lointain, fondue, estompée par la distance, Cécile attirait à la fois l'œil et le cœur ; tout peintre, tout écrivain qui l'eût vue ainsi avec sa petite robe de laine marron, ses mains frileusement repliées sous le châle de tricot noir, eût reconnu une

figure inoubliable et salué en elle l'humble travail des mains qui fait vivre une âme d'élite.

La tante Angèle eut bientôt froid, et elle rentra pour s'occuper du repas ; Cécile resta au jardin : ses amis Leclerc étaient descendus dans Paris, pour voir un peu la ville que Louise avait presque oubliée pendant ses mois de misère ; la jeune fille seule se mit à penser à Maria, dont, en tournant la tête, elle apercevait, à travers les arbres nus, le dernier asile dans la plaine.

Il y avait un an, à peu de semaines près, que le triste roman de son amie était arrivé à ce nœud fatal, suivi d'un dénouement plus sombre encore ; depuis ce jour, les événements extérieurs avaient passé sur elle, tantôt avec la violence d'un ouragan la laissant ployée et meurtrie, tantôt comme les nuages passent dans le ciel au-dessus de nos têtes, chassés par un vent rapide que nous ne sentons pas près de terre. Pour elle, rien n'avait dépassé la douleur du déchirement mortel de son âme, quand elle avait poussé Simon à demander définitivement la main de Maria : ce jour-là, elle avait scellé sur elle-même la pierre de son sépulcre.

Il était parti, et pourtant, si loin qu'il fût, elle le sentait plus près d'elle qu'alors qu'il était assis à ses côtés ; alors elle n'était pour lui qu'une comparse indispensable, mais indifférente ; maintenant elle avait une place dans son cœur.

Cette satisfaction mélancolique suffisait à Cécile. Accoutumée dès l'enfance à considérer comme heureux tout jour qui n'était pas marqué d'un chagrin, elle se contentait de peu de chose, et c'est avec un sentiment profond de reconnaissance qu'elle remerciait dans son cœur son amie de lui avoir laissé en partant le soin de l'âme d'André, malade et triste, qu'il fallait guérir.

Il écrivait régulièrement ; le calme lui était revenu, il accomplissait son devoir de soldat sans enthousiasme, mais sans répugnance, estimait que la fin veut les moyens, et que moins que tout autre un engagé volontaire a le droit de se plaindre de son sort.

Il n'était plus sous le coup de cette impression horrible qui lui avait fait considérer l'expiation comme nécessaire ; il sentait que le parti qu'il avait pris était de tous le plus sage, parce qu'il amenait entre sa mère et lui une séparation aussi utile qu'irrémédiable, et que tout autre moyen, absence, voyage, etc., eût été forcément abrégé par les supplications de madame Simon. Libre, elle eût été le chercher au bout du monde, elle n'eut pas même la pensée d'aller le voir dans une de ses garnisons. Et cela valait mieux ainsi, ils le sentaient tous les deux.

Cécile pouvait deviner dans ses lettres qu'il n'avait pas définitivement embrassé la carrière militaire ; il la considérait comme un stage vers d'autres devoirs, d'autres soucis ; il reviendrait dans quelques années, peut-être à l'expiration de son engagement… C'était un laps de deux ans et demi… Cécile, en pensant que d'ici là il l'aurait peut-être oubliée, soupira et détourna lentement la tête : la vue du cimetière lui faisait mal.

Elle rencontra le regard de Léonard, fixé sur elle avec une tendresse respectueuse qu'elle n'avait jamais vue dans ses yeux. Ils étaient seuls à peu près dans le jardin ; les amateurs de jardinage s'étaient dispersés à mesure que le soleil retirait sa chaleur, et, sauf quelques enfants qui jouaient sur un tas de sable, personne n'entendrait ce qu'ils allaient dire. Cécile eut envie de se lever pour s'en aller, mais une faiblesse, un découragement insurmontable la retinrent sur le banc.

Léonard s'approcha lentement, toujours tête nue et sa bêche à la main. Il s'arrêta devant elle, les mains croisées sur l'instrument de travail, et lui parla avec une douceur singulière :

— Vous êtes triste, mademoiselle, dit-il, et cela se comprend ; vous voyez que votre tante vieillit, vous regardez le cimetière où est votre amie, – tout cela ne donne pas de gaieté. Moi aussi, je suis triste depuis quelque temps, et c'est votre faute.

Elle voulut l'interroger, mais un sentiment de pudeur la retint.

— Je suis triste parce que j'ai vu que je ne valais pas grand-chose et que c'est toujours ennuyeux de faire de pareilles découvertes ; c'est vous qui m'avez fait honte de mes sottises, vous voyez bien que c'est votre faute.

Il sourit, mais son sourire timide donnait une expression étrange à son beau visage hardi, plus accoutumé à la raillerie qu'à l'attendrissement.

— Je n'avais pas grande idée du mariage ; on en voit de si drôles par ici ! Il y a vraiment des gens qui feraient mieux de ne pas se marier, pour l'usage qu'ils font de leur serment par-devant M. le maire !... Mais vous m'avez dit des choses qui m'ont fait réfléchir, et je pense à présent que je ne ferais pas un mauvais mari, si seulement c'était vous qui étiez ma femme...

Sa voix trembla légèrement sur ce mot : il toussa dans le creux de sa main pour se remettre et attendit. Cécile regardait le sol ; il ne pouvait voir que le haut de son visage incliné... l'attente lui paraissait longue, et pourtant il se disait que ce moment-là valait peut-être mieux que celui qui allait suivre. Enfin elle leva la tête.

— Vous me faites bien de l'honneur, monsieur Léonard, dit-elle, mais je ne veux pas me marier.

Un silence parfait régnait dans le jardin ; les enfants s'étaient éloignés ; le ciel devenait d'un bleu plus gris, et quelques étoiles commençaient à piquer faiblement, au zénith, l'obscurité naissante. Les deux jeunes gens sentirent ensemble leur cœur qui se serrait.

— Ni à présent ni jamais ? dit Léonard d'une voix suppliante.

— Ni à présent ni… je ne sais pas ce que je penserai dans dix ans, monsieur Léonard, et je ne me sens pas le courage de dire que je ne me marierai jamais… Jamais, c'est loin ! Mais je ne veux pas me marier, et si j'avais dû le faire, j'aurais accepté votre offre, je vous le dis en vérité.

— Mais alors pourquoi refusez-vous ? dit le jeune homme, qui fit un pas en avant. Cécile se leva.

— Parce que je ne puis pas me marier sans aimer celui que j'épouserai, et, pour vous, monsieur Léonard, je n'ai que de l'amitié !.. aussi beaucoup d'estime, mais ce n'est pas assez !

Léonard soupira. Il en avait assez appris sur les délicatesses du cœur depuis sa rupture avec Rose pour ne pas insister davantage.

— Je vous remercie tout de même, dit-il en suivant la jeune fille qui se dirigeait lentement vers la maison ; c'est bien de votre part de me dire que vous m'estimez… après ce que vous savez de moi…

— C'est précisément pour cela que je vous estime, répondit Cécile. Vous êtes un brave garçon : vous devriez vous marier… Il y a ici une gentille fillette qui fera une bonne femme, la petite Agathe…

— Je vous dirai comme vous, tout à l'heure : je n'ai que de l'amitié pour elle, et ce n'est pas assez…

— C'est assez pour un homme et ce n'est pas assez pour une jeune fille, reprit Cécile. Vous devez bien le comprendre… N'importe, vous ferez ce que vous voudrez, mais je serais bien contente de vous savoir marié, bien marié…

Ils étaient arrivés à l'endroit où Léonard avait fait à Rose Landos sa première déclaration ; ils y pensèrent tous les deux.

— Vous savez qu'elle est partie ? dit le jeune homme à voix basse.

— Où cela ?

— Hier, avec un ouvrier marron de la grande imprimerie rue Bergère. Son mari a juré comme un païen, hier soir, et puis il est retourné là-bas, chez cette femme, vous savez ?

Cécile, à son tour, poussa un soupir.

— Et c'est vous qui m'avez retiré de là-dedans. – Ah ! mademoiselle Cécile, vous pouvez bien refuser de m'épouser, mais vous ne m'empêcherez pas de vous remercier.

— Mais, monsieur Léonard, je ne vous en empêcherai pas, et même je vous en saurai gré. Bonsoir.

Elle disparut comme une ombre, et Léonard, qui n'était pas de l'école romantique, n'en fut pas moins le soir au bal de la Galette, où il exécuta un pas seul fort applaudi.

q

Chapitre 27

Ces deux propositions, identiques par le fond, différentes dans la forme, laissèrent Cécile inquiète et préoccupée.
Si modeste et pure que l'on soit, on songe toujours un peu à l'éventualité du mariage, et la jeune ouvrière, à seize ou dix-sept ans, avait caressé comme les autres fillettes l'idée d'un intérieur de son choix.

Mais les années, comme il arrive souvent, lui avaient apporté un surplus de méditations, et, de même que pour la plupart, ces méditations l'avaient éloignée du mariage que, plus jeune, elle aurait accepté sans y regarder de trop près. Maintenant, ce n'était plus le foyer domestique qu'elle ambitionnait ; elle s'en était fait un, solitaire, bien modeste ; mais elle l'aimait tel qu'il était ; c'était le mari qu'elle examinait, et aucun de ceux de sa classe ne lui causait ce petit mouvement fébrile qui est un précurseur de l'amour.

D'ailleurs elle voyait clair dans son âme et elle n'osait apporter à un autre un cœur plein d'André..., cet André qui sans doute allait l'oublier peu à peu, se disait-elle. Elle avait pris aussi, dans sa constante pensée, le désir d'un milieu plus raffiné, plus délicat, et, sans dédaigner ceux qui l'entouraient, ceux avec qui elle de-

vait vivre et mourir, elle frémissait à l'idée d'épouser un homme vulgaire tel que Linot.

Pour Léonard, elle restait plus perplexe. Le bon cœur de ce garçon, l'influence qu'elle avait exercée sur lui le lui faisaient paraître plus digne d'intérêt, plus apte aussi peut-être à prendre les manières d'une classe intellectuellement supérieure ; mais le grand argument, le même, revenait ici : elle ne l'aimait pas, c'était André qu'elle aimait.

Dans le secret de sa conscience, Cécile se demanda plus d'une fois, avec toute l'attention sérieuse d'une âme droite qui veut y voir clair, si ce n'était pas la vanité qui lui avait fait refuser la demande de Léonard.

— Je devrais l'épouser, se disait-elle ; il ne mérite pas que je le refuse : c'est l'orgueil qui me fait craindre d'être la femme d'un ouvrier. C'est un mauvais sentiment qu'il faut vaincre.

Non, ce n'était pas l'orgueil ; elle passait sa vie dans un milieu moral, intellectuel, assurément inférieur à l'esprit de Léonard, inférieur surtout à ce que le jeune homme pouvait devenir sous son influence, et elle n'en souffrait pas, heureuse au contraire de donner la plus grande part possible de sa vie et de son cœur à tout ce qui l'entourait. C'était ce besoin inné de la femme de se faire un dieu de l'homme qu'elle aime, de se tourner vers lui comme vers le soleil… Elle sentait que Léonard, au contraire, se tournerait vers elle… et puis, plus que tout le reste, laissant les autres arguments bien loin en arrière, elle aimait André.

Avec quelque tristesse pour le brave garçon qu'elle repoussait, Cécile retourna au travail le lendemain ; elle retrouva Léonard sur son passage mainte et mainte fois, mais il ne tenta pas de re-

nouveler sa demande ; il avait la jeune fille en assez haute estime pour savoir que si elle l'avait refusé, ce n'était pas par coquetterie, et il sentit qu'elle ne reviendrait pas sur sa décision.

Le logis Leclerc, pendant ce temps, était plein d'espérances et de craintes. Louise comptait les jours et les heures qui la séparaient encore de la venue de l'enfant ; elle en parlait constamment avec Henri, quand le repas du soir le ramenait au logis ; il s'en faisait fête, non pas autant qu'elle, car les hommes n'ont la notion de l'enfant que lorsqu'ils le voient s'agiter, mais assez pour qu'elle fût assurée qu'il l'aimerait…

Cependant elle était fort troublée, et les jours en s'écoulant ne faisaient que redoubler son souci. Henri ne parlait pas de reconnaître l'enfant ; il n'avait jamais fait la moindre allusion à ce sujet, et Louise sentait trop bien le poids de sa propre naissance illégitime peser sur elle pour lui en parler.

Elle appartenait à une classe de la bourgeoisie où tous les préjugés battent leur plein, où l'homme le meilleur est pétri d'intolérance, absolument comme il y a deux ou trois cents ans ; les préjugés ne sont plus les mêmes, mais les générations, tout en changeant d'objet d'aversion et d'horreur, se transmettent comme un legs précieux la haine et le mépris de certaines choses.

Jadis ils pardonnaient aux rois d'avoir des bâtards, et même s'estimaient fort honorés d'entrer au service de ces bâtards ; maintenant ils n'admettent aucun mérite, aucun dévouement en dehors de la loi, la loi exacte et formelle. Ces mêmes lois que de temps en temps ils couvrent de malédictions comme étant un fruit des criminelles révolutions, ces lois dont ils rétrécissent encore le sens, deviennent leur palladium, et ils n'ont que des sar-

casmes et des mépris pour ceux qui vivent non en dehors, mais à côté, quelle que puisse être l'excuse de ces êtres dévoyés, peut-être coupables, mais assurément malheureux.

Louise, depuis son berceau abandonnée, avait toujours senti ce mépris tomber sur elle ; la froideur de ses compagnes de classe, certain dédain des sous-maîtresses, la pitié de la directrice de l'établissement ; qui lui en avait peut-être plus appris que tout le reste, sans le vouloir assurément ; le silence qui se faisait quand, au magasin, interrogée par les demoiselles, elle répondait : Je n'ai pas de famille ; toutes ces petites circonstances réunies lui avaient fait à elle une sorte de point d'honneur étrange.

— Le monde me met à l'écart, s'était-elle dit, je ne lui demanderai jamais rien. Et elle s'était tenu parole.

De là venait aussi sa chute. Quand elle s'était vue aimée de Henri, elle n'avait pas eu à lutter contre les circonstances extérieures qui font la moitié de la vertu des jeunes filles. Elle n'était protégée et défendue contre elle-même que par elle-même ; une amertume profonde, fruit de toutes les humiliations de sa jeunesse, lui faisait considérer sa vie comme une non-valeur ; elle ne devait compte à personne du nom qu'elle n'avait pas, de la position qu'elle s'était faite elle-même : elle se dit avec une résignation douloureuse :

— Quand il ne m'aimera plus, je mourrai.

Et elle se laissa tomber dans les bras de Henri.

Celui-ci avait été tout surpris de trouver en elle une jeune fille parfaitement honnête dont il était le premier amour. Le monde

où il l'avait rencontrée n'était pas précisément une pépinière de jeunes vertus : on y trouve pourtant des femmes dignes de tous les respects, mais elles forment plutôt l'exception que la règle. Il n'avait pas pensé séduire une jeune fille, et, s'il l'eût su, il eût peut-être reculé devant l'idée de détruire ainsi le bonheur de toute une existence. Mais il n'avait pas eu le temps de la réflexion, et c'est après seulement qu'il se dit qu'il avait eu tort.

Comme on fait d'ordinaire quand on a tort, il chercha de bonnes raisons pour s'excuser à ses propres yeux, et, comme il arrive invariablement, il en trouva. Louise s'était laissé séduire bien vite ; elle aurait dû lui résister, puisqu'elle avait son honneur à garder ! Peu s'en fallut qu'il ne s'en prît à elle de l'avoir séduit, lui.

Mais ses combats se passaient dans le plus secret de son âme, et la pauvre enfant n'en eut pas connaissance ; elle était si douce, si dévouée, si soumise avec lui, que jamais, l'eût-il voulu, il n'eût trouvé l'occasion de la traiter avec quelque rigueur. Et puis, sans s'en douter, il s'attachait plus fortement à elle chaque jour, et la proposition qu'elle lui fit, au plus fort de leur misère, de le quitter pour alléger son fardeau, la lui rendit à jamais chère et sacrée.

Il ne parlait pas de l'avenir de l'enfant. Un homme qui se trouve dans la position de Henri Leclerc n'est jamais content de son sort. Un enfant est une grande responsabilité dans la vie ; la mère, à moins d'être tout à fait indigne, pour un temps au moins, devient respectable et souvent plus chère, les dépenses s'accroissent, des ennuis et des fatigues nouvelles s'introduisent dans le ménage ; il n'y a pas de quoi tant se réjouir, et la paternité se trahit souvent par un sentiment de mauvaise humeur. Contre qui ? La destinée ? La destinée s'en soucie peu, et puis ce n'est

pas une personne dont on voie le visage et à qui l'on puisse adresser un reproche à ce propos ou tout autre, plus généralement tout autre ; car c'est le propre de la véritable mauvaise humeur de ne jamais prendre à partie les choses ou les gens qui vous sont vraiment désagréables, mais de saisir le premier prétexte venu pour épancher sa colère. On s'en prend à la femme.

C'est à la malheureuse femme qui n'en peut mais, que le père en expectative reproche les bénédictions de la Providence, et le premier acte de cette mauvaise humeur, le plus élémentaire et le plus simple, est de laisser l'enfant entrer dans la vie sans nom et sans fortune. C'est contre les décrets du destin une vengeance facile, qui n'a d'autre tort que celui de tomber sur un innocent ; mais n'est-ce pas là le cas de la plupart des vengeances ?

Henri n'avait pas l'intention de reconnaître son enfant. Pour pallier à ses propres yeux ce que cette résolution comportait d'injuste et de cruel, il se dit que plus tard il ne savait pas ce que lui réservait la vie… il serait très imprudent de se créer des embarras… En attendant, il se promettait bien de pourvoir à tous ses besoins, de l'aimer, de garder la mère auprès de lui ; en un mot, d'être un bon père ; sans y être contraint par la loi.

Les jours passèrent, pendant que de plus en plus amaigrie, dévorée par le désir de faire une question, d'adresser une prière à celui de qui dépendait non plus son bonheur à elle, mais l'avenir de son enfant, Louise arrivait péniblement au terme de sa grossesse. Un beau matin de juillet, au moment où le premier rayon du soleil, devant la plaine Saint-Denis, faisait blanchir les usines sur le fond de vapeurs grises qui annonçait un jour brûlant, le docteur Régnier dit à Louise :

— Mon compliment, madame, une jolie petite fille.

— Pauvre petite ! murmura la jeune mère.

Mais Henri lui souriait et lui pressait la main avec une tendresse émue qui la toucha profondément.

— Il l'aimera peut-être, se dit-elle en laissant aller sa tête sur l'oreiller.

Le nez de Nathalie se glissa par la porte entrebâillée ; le docteur avait eu toutes les peines du monde depuis deux heures à l'empêcher de lui servir d'aide ; par bonheur il la connaissait de longue date et, sans s'occuper de ses plaintes amères, – elle avait même pleuré, – il avait donné deux tours de clef à la porte.

Sans se laisser déconcerter, la commère avait fait le tour par un cabinet noir, et la porte de l'alcôve allait laisser passer sa figure curieuse, quand le docteur, plus fin qu'elle, lui tira prestement le verrou sur le nez, avec un juron qu'il tourna aussitôt en plaisanterie.

Après avoir donné les premiers soins à l'enfant :

— Voilà le moment, dit-il à Henri, d'appeler votre maritorne. Quelle diable d'idée avez-vous eue de vous embarrasser de cette femme-là ?

— Elle était dans la maison, répondit le jeune homme déconcerté ; elle avait offert ses services…

— Parbleu ! elle s'infiltre dans les maisons comme le vent sous les bourrelets ; si j'ai un conseil à vous donner, c'est de tâcher de vous en débarrasser. Nathalie, dit le docteur en ouvrant la porte,

arrivez ici et tâchez de vous tenir tranquille, et ne faites que ce qu'on vous dira.

À la grande surprise de Leclerc, qui la savait prompte à la réplique, la femme de ménage entra d'un air soumis, s'assit dans un coin, et s'occupa de l'enfant avec un zèle et une douceur irréprochables. Pendant l'heure qui suivit, on ne l'entendit même pas respirer. Henri, en reconduisant le docteur, ne put s'empêcher de lui témoigner sa surprise d'un tel changement dans les habitudes de la dame.

— Elle sait que je ne plaisante pas, répondit le docteur d'un air pensif, et puis elle sait aussi que depuis longtemps j'ai l'œil sur elle. C'est égal, quand votre femme sera remise, tâchez de vous en débarrasser.

— Je vous remercie, docteur, dit Henri, nous suivrons votre conseil.

Le lendemain matin, après avoir veillé à l'installation confortable de l'enfant et de la mère, sous les yeux de la tante Angèle, descendue avec son ouvrage, le jeune père prit son chapeau.

— Tu sors, dit Louise ; aujourd'hui, tu ne vas pas au bureau ?

— Je vais à la mairie, répondit Henri d'un ton plus sérieux que de coutume.

Louise pâlit et ne dit rien. Il s'approcha du lit, mit un baiser sur le front de la jeune femme, et fit signe à Nathalie de venir avec l'enfant. Celle-ci, qui avait déjà reçu ses ordres, entoura la petite fille de sa mante ouatée, et prit les devants, fière de son rôle. Louise se souleva légèrement sur le coude.

— Henri ! dit-elle d'une voix étranglée. Il se retourna effrayé, et la recoucha bien vite.

— Tu ne vas pas déclarer l'enfant devant cette femme, cette mauvaise femme.., elle dirait partout que nous ne sommes pas…

La voix lui manqua ; elle se tut, retenant ses larmes.

— Tu as raison, mille fois raison, s'écria Henri, je ne songeais pas qu'elle entrerait dans la salle, je ne pensais qu'aux témoins, qui sont de braves gens…

Elle l'interrogeait du regard.

— Léonard et Linot m'attendent en bas.

Elle poussa un soupir résigné.

— Tante Angèle, dit-elle, voulez-vous porter la petite jusqu'à la mairie ? Nathalie restera avec moi.

La vieille fille se leva aussitôt, pendant que Henri courait après la femme de ménage, qu'il trouva dans la cour, occupée à montrer l'enfant à toutes les commères du quartier.

— Ma femme vous demande, dit-il, elle n'est pas très bien ; donnez-moi la petite.

Nathalie, sans méfiance, remit son fardeau au jeune homme. Dans l'escalier, elle croisa tante Angèle sans y prendre garde et elle remonta auprès de Louise, pendant que le père et son escorte se dirigeaient vers la mairie.

— Qu'est-ce que vous avez ? dit-elle à Louise, ça ne va pas ?

— Je suis très faible, répondit la jeune femme ; donnez-moi ma potion, s'il vous plaît.

Machinalement, Nathalie obéit ; puis elle s'arrêta, la cuillère à la main.

— Vous m'avez monté le coup ! dit-elle, ils sont partis à la mairie !

Louise ne répondant pas, la femme de ménage s'assit en tapant ses mains sur ses genoux et se mit à rire.

— C'était pour que je n'assiste pas à la déclaration, s'écria-t-elle ; eh bien ! ils ne sont pas malins, tout de même. Est-ce que vous croyez m'apprendre que vous n'êtes pas mariés ?

Un faible tressaillement de Louise prouva à Nathalie que le coup avait porté. Elle continua :

— Qu'est-ce que ça fait ? Vous me payez régulièrement, vous êtes de braves petites gens, ça ne me regarde pas ! Et puis, est-ce assez bête, ces cachotteries ? Avec ça qu'à la mairie tout le monde ne peut pas aller savoir votre nom de demoiselle sur le registre !

Louise ne bougea plus. Une douceur étrange qui montait du cœur à la tête avec un vertige l'avait envahie soudainement ; un peu de nausée, des bouillonnements dans les oreilles, comme quand on plonge, et puis plus rien : elle était évanouie.

Nathalie s'en aperçut en la regardant, et, saisie de frayeur, elle descendit l'escalier au galop pour envoyer chez le médecin, puis remonta auprès de sa malade. Heureusement c'était l'heure de la visite, et le messager rencontra le docteur Régnier, qui montait de toute la longueur de ses jambes, avec le mouvement régulier

d'une machine, afin d'éviter l'essoufflement d'une course trop rapide.

Il arriva tout pantelant, car il était asthmatique, et la nouvelle qu'il avait reçue en route l'avait fait se départir de sa prudence habituelle. Il regarda la malade et s'assura qu'elle respirait encore.

— Qu'est-ce que vous lui avez dit ? fit-il en se tournant vers Nathalie.

— Moi, monsieur, eh ! rien du tout, bien sûr !

— Alors, qu'est-ce que vous lui avez fait prendre ? dit le médecin d'une voix plus sévère en regardant la femme de ménage entre les deux yeux. Elle se troubla et balbutia pour répondre :

— Rien du tout, je vous le jure, monsieur.

— Comme à l'autre, n'est-ce pas ? Elle n'avait rien pris non plus, l'autre ?

Nathalie, fort affairée avec l'eau fraîche, le sucrier, les petites cuillères et le reste, feignit de ne pas avoir entendu.

— Vous savez que je vous tiens, reprit le docteur ; répondez-moi tout de suite, ou vous vous en repentirez. Qu'avez-vous dit ou fait à cette malheureuse femme ?

— Eh bien ! quoi ! je lui ai dit qu'elle n'était pas mariée ; ce n'est pas un secret, ça, je suppose, dit brutalement la femme de ménage.

— Vipère ! murmura le docteur, qui s'occupa sans perdre un instant de secourir la jeune mère. Elle ouvrit les yeux au moment

où Henri, qui rentrait, poussait un cri en la croyant morte.

Quand le danger fut conjuré, le docteur prit le pauvre homme à part.

— Évitez-lui les émotions, – les émotions désagréables surtout, – et si vous en avez quelqu'une de bonne à lui donner, ne le faites qu'en ma présence, n'est-ce pas ? Cela ne pourrait d'ailleurs lui faire que du bien, – une surprise agréable…

Henri ne répondant que par un geste de remerciement, l'excellent homme ajouta :

— L'enfant est déclaré ? Un joli nom ?

— Louise-Geneviève, répondit Henri ; nous l'appellerons Geneviève.

Le docteur approuva de la tête. Il avait espéré que la petite fille s'appellerait Geneviève Leclerc, – le père n'eût pas manqué de le dire s'il en eût été ainsi. Un peu désappointé, il jeta un regard du côté de la malade et dit à Henri :

— Ne laissez jamais votre femme seule avec cette mégère, qui est là ; elle a failli la tuer tout à l'heure.

— Une imprudence ? fit Henri inquiet.

— Non, une sotte parole ; mais il y a des paroles qui tuent comme des poisons, et cette femme-là est capable de se servir de l'un et de l'autre. Il faut vous en débarrasser, mais sans l'irriter. Cherchez un prétexte. Au revoir !

Il s'en alla sans serrer la main que Henri avançait vers lui. Il en voulait au jeune homme de n'avoir pas reconnu son enfant.

Par principe, le docteur Régnier voulait qu'on reconnût ses enfants : il disait que cinq fois sur six, cela mène au mariage.

Henri sentit bien deux ou trois petits remords de conscience, mais il les étouffa promptement. Une circonstance futile l'avait rejeté dans un courant d'idées qui depuis longtemps avait déserté son cerveau. Il avait rencontré son oncle deux jours auparavant, au moment de traverser le boulevard. Cette rencontre inattendue les avait fait reculer tous deux, puis ils avaient pris, chacun de son côté, l'air dégagé d'un homme qui flâne sans penser à rien, chacun espérant que l'autre le saluerait ou tout au moins le regarderait. Peine perdue, aucun ne voulut céder, et ils se croisèrent la tête haute, le regard distrait comme des Parisiens qui passent. Mais un même mouvement les avait portés à se retourner, et, leurs regards s'étant rencontrés, ils y avaient lu l'émotion qu'ils cherchaient à cacher ; après quoi, honteux, ils s'étaient précipités en avant, chacun de son côté, remués par un attendrissement mêlé de colère, qui soulevait en eux le remous de tous les griefs passés, avec toutes leurs amertumes.

Le jeune homme pensait à cette rencontre autant qu'à l'enfant qui venait de lui naître et peut-être plus : la petite créature vagissante dans son berceau ne l'intéressait certes pas autant que le vieillard qu'il avait aimé, – qu'il aimait encore, malgré l'abîme infranchissable qui séparait leurs idées et leurs personnes.

À la vue de l'oncle dur et froid en apparence, mais que ce regard venait de lui révéler accessible à certaines tendresses, Henri s'était soudain rappelé les jours d'enfance, les sorties du collège, les vacances, l'argent de poche, les spectacles, tous ces plaisirs de collégiens qui se gravent dans la mémoire, parce qu'à cette époque de la vie les distractions sont rares. Le souvenir de ces

choses, peu importantes au fond en elles-mêmes, lui revenait avec une vivacité surprenante ; il s'étonnait de voir qu'un regard, un seul regard furtif aussitôt détourné, avait remué son âme de fond en comble ; involontairement, – comme une expiation inconsciente du chagrin qu'il avait causé à son parent, – il mit de côté l'idée de reconnaître l'enfant, et cela avec d'autant plus de facilité que son propre égoïsme le portait à s'abstenir d'une démarche qui pouvait dans l'avenir lui créer des embarras et qui, dans le présent, à coup sûr, déplairait à son oncle, s'il en avait connaissance.

Louise se remit assez vite, – l'enfant fut envoyé en nourrice. Henri ne désirait pas troubler son intérieur par la présence d'un bébé pleurard, – et la jeune femme se trouva bientôt aussi seule qu'avant, pendant les heures du jour, – avec le souci cuisant de l'avenir de sa petite fille pour lui tenir une incessante compagnie.

Elle s'était bien gardée de parler à Henri des paroles qui l'avaient fait tomber en syncope, le jour de la déclaration de l'enfant ; de son côté, celui-ci, mécontent de la froideur visible que lui témoignait le docteur depuis cette époque, n'avait pas tenu compte de l'avertissement qu'il lui avait donné au sujet de Nathalie. Il arrive à tout moment dans la vie que nous négligeons ainsi les avis les plus sages, soit par insouciance, soit par une sorte de vengeance contre les personnes qui nous les ont donnés dans des circonstances qui ne nous plaisaient pas ; le jeune homme avait observé la femme de ménage pendant un jour ou deux, n'avait rien trouvé à reprocher en elle qu'une manière à la fois obséquieuse et brutale de parler et d'agir, et, attribuant ce défaut à sa classe et à sa profession, il n'y avait pas attaché d'autre importance. Louise était assez délicate ; il était nécessaire de ne pas la

fatiguer par des travaux au-dessus de ses forces : la femme de ménage était sous sa main, la renvoyer et la remplacer promettait des orages et des ennuis. Henri s'en tint à ce qu'il avait sous la main. – Quand l'enfant reviendra, dit-il pour l'acquit de sa conscience, nous prendrons une petite bonne.

q

Chapitre 28

Un soir de septembre, vers huit heures, Cécile rentrait de l'atelier ; elle se sentait un peu en retard et se hâtait de retourner chez elle, où la tante Angèle devait l'attendre avec impatience, quand elle aperçut, à la faible clarté qui flottait encore dans l'air, un homme debout devant la grille. Tout le monde était rentré, car la pluie menaçait ; la jeune fille eut presque peur de cet homme, qui lui paraissait la regarder avec attention ; de plus près, elle s'aperçut qu'il portait l'habit militaire, et le cœur lui battit si fortement, qu'elle s'arrêta une seconde, avec un mouvement d'hésitation.

— Cécile, chère Cécile ! dit la voix d'André.

Elle recula en pâlissant. Était-ce possible ! Allait-elle vraiment le revoir, à cette même place où jadis elle avait appuyé sur son cœur débordant de compassion la tête du fiancé au désespoir ?…

Elle n'eut pas le temps d'hésiter ; car elle se sentit attirée contre la poitrine du jeune homme, et il la baisa au front à deux reprises avec une véritable effusion de joie. Frémissante, elle resta immobile, craignant de bouger, craignant de parler, craignant

surtout qu'un cri, qu'un regard involontaire ne révélât l'excès de bonheur qui l'envahissait et la paralysait tout entière.

— Vous ne me reconnaissez pas, Cécile ? dit André en lui prenant les deux mains.

— Si ; mais je ne m'attendais pas à vous voir ici.

— J'ai obtenu un petit congé. Ma mère était souffrante, j'ai voulu la voir… elle a bien vieilli… elle a expié, elle aussi ! Et puis je suis venu. La tante Angèle est-elle chez vous ?

Cécile regarda la fenêtre tout en haut de la maison.

— Oui, dit-elle.

— Voulez-vous m'offrir à souper ? Je pars demain matin, je n'ai que cette soirée à vous donner, je voudrais la passer avec vous. Il me semble que j'ai mille choses à vous dire.

— Venez, dit faiblement Cécile.

Elle était sans force contre sa joie : elle s'en voulait d'être si faible, et elle ne pouvait retrouver ni la voix ni le mouvement. Avec un pénible effort, elle fit un pas en avant. André la retint du geste.

— Vous souvenez-vous ? dit-il à voix basse, en lui montrant la grille où elle était venue le retrouver après le dernier soupir de Maria ; vous n'avez pas oublié, n'est-ce pas ? que j'étais malheureux et que vous m'avez consolé ; autant que je pouvais être consolé, du moins ?

Elle fit un geste rapide et passa devant lui presque en courant ; elle avait retrouvé une énergie fébrile pour lui montrer le chemin.

En arrivant au haut de l'escalier, elle lui dit tout bas :

— Attendez, il ne faut pas causer de surprise à ma tante, elle n'est pas très forte.

Il resta dans l'obscurité pendant qu'elle entrait.

— Tante, dit-elle, – il entendait sa voix argentine par la porte entrebâillée, – je vous amène du monde à dîner.

— Du monde ? fit la vieille fille en se soulevant sur sa chaise et en regardant d'un air surpris.

— Oui, tante, un ami à moi qui vient de loin, qui s'en va demain… vous ne devinez pas ?

— M. Simon ? fit Angèle avec cette prescience extraordinaire des gens qui pensent beaucoup et parlent peu… Ah ! ma pauvre petite !

À ce mot, qui en disait long sur les méditations de la bonne fille, André ouvrit la porte et se présenta. Cécile semblait fort affairée avec les apprêts du souper. Il dit quelques bonnes paroles à la tante Angèle, s'assit près d'elle et regarda autour de lui.

La petite lampe éclairait ce bien pauvre intérieur ; mais une grâce décente présidait à l'arrangement de cette demeure modeste. La nappe fut vite mise, un couvert d'étain se trouva devant chaque convive, et Cécile allait descendre pour ajouter quelque friandise à leur menu succinct, quand André l'arrêta :

— Donnez-moi votre ordinaire, dit-il, ce sera toujours meilleur que celui du régiment. Je voudrais être traité exactement comme un des vôtres.

Malgré les instances d'Angèle, il ne voulut rien entendre ; Cécile n'avait pas insisté. Elle n'était pas fâchée qu'il connût en effet le genre de vie qu'elle devait mener jusqu'à la fin de ses jours. Avec une fierté un peu sauvage, elle apporta la cruche remplie d'eau qui servait pour leur repas, le litre à demi rempli qui durait plusieurs jours, le pain rassis, le reste de viande froide… et elle prit place à côté d'André, sans plus témoigner de trouble ni d'embarras. Mais, au lieu de manger, ils se regardèrent.

Il avait bruni, et son corps, autrefois svelte et grêle, s'était formé sous le harnais militaire ; il paraissait une fois aussi grand et aussi fort qu'avant son départ. Son visage aussi semblait plus viril, plus calme, et son regard était plus assuré. Cécile se dit qu'à présent il était vraiment un homme, et qu'elle n'oserait plus jamais, si le malheur venait encore à le frapper, lui témoigner la tendresse presque maternelle qu'elle lui avait montrée autrefois ; mais elle fut fière de le voir ainsi, et plus reconnaissante encore, en pensant qu'il l'aimait assez pour être venu la voir.

André, en examinant la jeune fille, la trouvait changée aussi. Elle était plus blanche, plus grande, plus mince, à ce qu'il lui semblait ; les yeux s'étaient élargis, la tête avait un port plus noble, mais le sourire était plus triste qu'autrefois. Elle semblait avoir pris son parti de la vie, après l'avoir regardée bien en face. Il lisait sur ce visage une résignation empreinte d'un peu d'orgueil, mais non pas d'amertume. « Telle que je suis, disait ce visage, je saurai me suffire et porter mon fardeau ! »

Leurs regards s'étant rencontrés, ils échangèrent un sourire. C'était vraiment très bon d'être ensemble ainsi ; la surprise doublait pour Cécile la douceur de cette rencontre, et il était heureux de se voir si bien accueilli. La tante Angèle avait repris son air

placide et paraissait avoir oublié que leur hôte de ce soir-là était un hôte nouveau ; à dire vrai, elle ne participait plus guère à la vie des autres, la maladie qui la minait lui inspirait chaque jour un détachement plus complet de ce qui l'entourait.

André la regarda quelques instants, pendant qu'à moitié assoupie, elle reposait dans son fauteuil.

— Elle est comme ma mère, dit-il à demi-voix.

Cécile se tourna du côté de la vieille fille, qui fit un léger mouvement.

— Je crois que je m'endors, dit-elle, je vais me coucher. Excusez-moi, monsieur Simon, je me fais vieille !

Elle se retira dans sa chambre, et les jeunes gens restèrent seuls.

D'un commun accord ils quittèrent la table non desservie pour s'approcher de la fenêtre. La soirée était douce, et le grand Paris qu'ils avaient sous les yeux flottait dans une brume lumineuse, d'où émergeaient au premier plan les ifs et les cyprès du cimetière où reposait Maria. Le jeune homme surpris fut un instant tout bouleversé, Cécile soupira faiblement. Elle était préparée à ce malheur, qui pouvait l'affliger, mais non la surprendre.

— Votre mère ? dit-elle. Vous vous êtes revus ?

— Je lui ai pardonné, répondit-il en inclinant la tête. Elle a beaucoup souffert. Je ne pense pas qu'elle lui en veuille à présent.

Ils gardèrent le silence ; au bout d'un instant, il reprit ;

— J'ai été là-bas ; vous êtes une fidèle amie, Cécile, tout est dans l'ordre le plus parfait.

— C'est bien le moins, dit-elle.

Le silence régna encore une fois sur eux, accompagné plutôt que troublé par le grand bruit lointain de la ville toujours en rumeur.

— Êtes-vous heureuse ? demanda André. Il apercevait le fin profil de Cécile, mais ne pouvait distinguer l'expression de son visage, car la lampe était derrière eux.

— Oui, dit-elle d'une voix navrée.

— Bien heureuse ? Tout va bien ?

— Je gagne ma vie… Je ne demande rien de plus.

— Vous la gagnez modestement ! Dites-moi, Cécile, puis-je quelque chose pour vous ?

— Vous avez fait beaucoup de bien à mes amis, répondit la jeune fille ; vous leur avez pour ainsi dire sauvé la vie ; je vous en remercie de tout mon cœur.

— Il n'y a pas de quoi, cela ne m'a coûté aucune peine, et j'ai appris qu'on est très content du jeune homme. Mais c'est de vous que je parle, êtes-vous contente de votre sort ?

— Si je ne l'étais pas, ce serait tout à fait la même chose ; mais je suis contente, répondit Cécile, dont les mains se tordirent nerveusement sur ses genoux.

— Vous ne vous mariez pas ? demanda André après un court silence.

— Et vous ? répondit brusquement Cécile d'un ton presque agressif, en tournant vers lui son visage pâle de colère contenue.

Il fit un mouvement douloureux, puis tout à coup se pencha vers elle pour lire sur son visage.

— Moi, non, et vous savez pourquoi, dit-il d'une voix émue ; mais vous ?

— Moi ? c'est la même chose ! répliqua la jeune fille avec un geste désespéré.

— Vous ? en mon absence, alors ? demanda-t-il avec une sorte d'irritation.

— Non, vous ne comprenez pas ; je veux dire que je ne me marierai pas plus que vous, répondit-elle, incapable de soutenir le mensonge qu'elle avait voulu ébaucher. Je n'ai jamais eu envie de me marier.

— Jamais ?

— Jamais ! affirma-t-elle avec un accent de sincérité qui frappa André.

— Tant mieux ! dit-il presque involontairement.

Elle n'osait lui demander pourquoi ; il continua :

— Parce que… si vous étiez mal mariée, ce serait un malheur irréparable…

— Je resterai libre, répondit Cécile d'un ton calme.

Sa colère était passée ; elle pardonnait à André la question qui l'avait si fort blessée tout à l'heure. Ne valait-il pas mieux encore

être soupçonnée par lui d'avoir pensé à se marier que de le voir connaître la vérité ?

Il insista d'un ton affectueux :

— Si jamais vous changiez d'idées, Cécile, s'il vous prenait envie de vous marier, j'en serais prévenu le premier, n'est-ce pas ?

— Soit, dit-elle.

— Je vous en supplie ! Je serais si malheureux de penser que, faute d'un peu de prudence, de quelques informations prises à propos, vous engageriez le bonheur de votre existence… Je suis riche, vous le savez, – mon argent ne me sert à rien dans la vie que je mène, – qu'au moins il soit utile aux autres. Je ne puis rien pour vous ?

— Rien ! répondit-elle.

Il la regarda encore un instant, puis il ajouta :

— Je quitte la France.

Elle tressaillit violemment.

— Je vais en Algérie avec mon régiment. Vous m'écrirez ?

— Si vous le désirez. Vous partez, alors ?

— Au fond, je ne serai pas plus loin qu'autrefois ; on est toujours si loin quand on ne peut pas se voir ! Vous m'écrirez, comme auparavant. Et vous soignerez la tombe, n'est-ce pas ?

— Oui.

— Savez-vous que souvent je la bénis, elle, de m'avoir laissé une amie comme vous ? Grâce à vous, je ne suis pas aussi mal-

heureux quand je pense à elle.

Il lui tenait la main pour lui dire adieu ; soudain, se penchant sur cette petite main d'ouvrière, aux doigts un peu noircis par le travail, au médium devenu calleux sous la pression du dé, il y déposa un baiser tendre et respectueux. Elle tressaillit et retira vivement sa main, en tendant la joue, par une habitude enfantine. Il l'embrassa fraternellement et partit sur-le-champ.

Restée seule, elle s'accouda sur la fenêtre étroite et haute, et regarda dans la nuit.

— En Algérie, dit-elle. – Ah ! que c'est loin !

Et elle pleura longtemps, sans pouvoir ni vouloir se calmer.

q

Chapitre 29

Un dimanche de décembre, madame Gardin rencontra Louise qui revenait du marché. Le temps était vif et clair, un vrai temps de maux de gorge ; mais tout le monde paraissait égayé par la belle gelée de ce jour. Son nourrisson sur le bras, la digne femme se préparait à accomplir la corvée que Louise venait de terminer ; Noémi, armée d'un grand panier, la suivait avec beaucoup de dignité.

— Voilà un garçon qui vous fait honneur, madame Gardin, dit Louise, toujours affable.

— Lui ? ne m'en parlez pas ! une horreur ! Il crie, tempête et braille absolument comme M. son père. Ah ! il est insupportable, allez ! Mais il a de qui tenir : Linot ne le reniera toujours pas pour son fils !

D'ordinaire, Louise n'attachait pas une grande importance aux gronderies de la brave femme, mais, cette fois, il y avait dans sa voix quelque chose de douloureux qui la frappa.

— Il est donc bien méchant, ce gros garçon-là ? dit-elle en agaçant du bout du doigt l'enfant qui resta sérieux.

— Il est comme tous les enfants, mon Dieu ! grommela la mère Gardin. C'est son père qui n'est pas raisonnable ! Après tout le mal que je me suis donné après lui, il veut me le reprendre, et, vrai ! ce n'est pas gentil.

— Vous le reprendre ! à quel propos ?

— « Mossieur » se marie ! – se remarie, du moins ! Et voilà que pour cadeau de noces il veut donner son fils à madame Linot ! Une jolie bague au doigt, pas vrai ! Je voudrais bien savoir ce qu'ils vont faire de ce particulier-là. J'ai envie de le leur camper en travers de la porte le soir de la noce, sur les minuit, une heure ! Il leur donnera la sérénade.

Louise ne put s'empêcher de rire, ce qui lui attira de la part de Noémi un coup d'œil de reproche. La petite fille ne trouvait rien de comique dans la circonstance. La pensée qu'elle allait être séparée de son petit frère lui semblait très grave et fort affligeante.

— Linot se remarie ? fit Louise en reprenant son sérieux. Il n'aime pas la solitude ? il a raison. Vous ne pouvez pas le condamner à rester veuf toute sa vie !

— Eh ! qu'il se marie dix fois, s'il veut ! Mais pourquoi me reprend-il l'enfant ? Gros monstre ! Pauvre chéri !

Elle embrassa le monstre chéri avec une véhémence qui eût attendri un roc. Le bébé, toujours grave, se laissa faire et remit ses doigts dans sa bouche.

— Un enfant de vingt mois qui marche seul et qui a seize dents ! Il faut n'avoir pas de cœur pour faire des choses pareilles !

— Le fait est que c'est dur, répliqua Louise ; mais mettez-vous aussi à la place du père ; il adore son fils, ce brave homme !

— Eh bien, il aurait dû le nourrir au biberon, lui-même, conclut la nourrice. Viens-t'en, mon coco, pendant que tu es encore à moi. Allons faire notre marché.

Elle disparut en faisant de grandes enjambées, suivie par Noémi, qui, pour pouvoir porter le grand panier sans le traîner par terre, était obligée de se rejeter fortement sur la hanche gauche, ce qui lui donnait un petit air de farfadet bien curieux.

Linot se remariait en effet. Aussitôt après le refus de Cécile, il s'était mis tout furibond à se chercher une femme. S'il l'eût pu, il se fût marié dans la huitaine, tant il avait à cœur de prouver à la « demoiselle » qu'elle n'était qu'une mijaurée et qu'il n'était pas embarrassé de trouver chaussure à son pied.

Il paraît néanmoins que ce n'était pas une chose si facile, car c'est à la fin de novembre seulement qu'il parvint à se faire agréer. Il avait vainement fouillé tous les recoins de la cité Ménard, il n'y avait trouvé ni fille ni veuve disposée à partager sa vie. Un veuf n'est pas d'un placement rigoureusement impossible, mais il ne faut pas qu'il cherche dans le voisinage immédiat

qui a connu la défunte. Aussi fut-il obligé d'étendre le cercle de ses investigations matrimoniales, ce qui le mena jusqu'au bas de Clignancourt.

Là, une fille de vingt-sept ans, accorte et énergique, consentit à devenir madame Linot dans un délai assez rapproché. Ce qui l'avait séduite était la douceur des manières du brave garçon ; il avait plutôt l'air d'un mouton qu'on mène à l'abattoir, que d'un mari auquel l'épouse doit jurer obéissance et fidélité. Les arrangements furent donc conclus, mais Linot, qui avait son idée, se garda bien d'annoncer qu'à partir de son mariage il avait l'intention d'installer en maître M. Pierre Linot au foyer conjugal. L'enfant était en nourrice : on négligea de part et d'autre de prendre des informations relatives à l'avenir. Cette négligence fut volontaire, mais c'est une règle de commune prudence que de ne pas trop pousser les gens sur leurs intentions, les intentions étant sujettes à changement aussi longtemps qu'il n'y a rien d'écrit.

Cependant, suivant les usages, Linot dut prévenir madame Gardin un mois à l'avance. C'est ce qu'il avait fait le matin même, non sans trembler un peu, car, à moins d'être en colère, il ne se sentait pas très brave. Comment sa proposition avait été reçue, c'est ce que l'humeur de madame Gardin avait appris à Louise. Alors, devenu héroïque parce que le sang lui montait à la tête, il s'était réclamé de ses droits de père.

La scène avait été close par ce mot triomphal de madame Gardin :

— Eh bien, essayez un peu de le prendre !

Linot n'avait pas essayé, – attendu qu'il se fût trouvé fort embarrassé du bébé avant que la seconde madame Linot eût pris en

main le gouvernement de son ménage, et il avait prudemment battu en retraite.

Noémi devait garder de cette scène une impression ineffaçable. Linot lui était apparu comme un être cruel, impitoyable, déloyal, qui lui avait confié jadis l'enfant « pour toujours », et qui le lui reprenait méchamment sans raison. Elle se prit pour lui d'une aversion silencieuse et profonde qu'elle ne devait jamais traduire par des actes, – mais qui dirigea dorénavant le cours d'une partie de ses pensées. En attendant, puisque le bébé devait s'en aller, il fallait s'appliquer à mettre tout son petit trousseau bien en ordre, afin de « montrer à ces gens-là », disait madame Gardin, « qu'on avait plus de cœur qu'eux ».

Noémi s'appliqua donc de toutes ses forces à raccommoder les petits bas, à recoudre des boutons et même à consolider les blouses par des pièces que sa maman lui préparait et qu'elle cousait de son mieux.

— Il s'en va, le pauvre petit ! pensait-elle souvent. L'enfant ne devait monter que deux étages dans le corps de bâtiment opposé, mais il semblait à Noémi que la distance ne serait pas plus grande si l'Océan séparait les deux demeures.

Madame Gardin ne tarissait pas en plaintes.

— Je suis habituée à avoir des mioches autour de moi, disait-elle d'un ton revêche ; qu'est-ce que je vais faire quand on m'aura pris celui-là ?

Pour elle, évidemment, sa fille n'était pas une mioche ; son air sérieux et les services qu'elle rendait au ménage l'avaient émancipée bien longtemps avant l'âge prévu par la loi : Noémi à sept ans

était une personne, pas une grande personne, mais une personne véritable que sa mère consultait pour la soupe et qui faisait le dîner quand madame Gardin était au lavoir. Sa précoce science de la vie ne la rendait pas triste, mais grave – ceux-là qui eussent regardé par le trou de la serrure quand les deux enfants étaient seuls ensemble, auraient pu dire combien la petite fille se départait de sa dignité, quand elle faisait des parties à quatre pattes avec le « petit frère ».

La désolation de madame Gardin, à la pensée de n'avoir plus de mioche, inspira à Louise un projet hardi dont l'exécution, quoique difficile, n'était pas impraticable.

Elle n'était pas contente de la nourrice de sa petite fille. Cette femme doucereuse et exigeante l'ennuyait par ses manières, et de plus l'enfant ne semblait pas profiter de son lait. Un beau jour, Louise profita de la solitude accoutumée de ses après-midi pour aller voir sa fillette sans prévenir.

Ce qu'elle trouva dans cette visite inopinée, c'est ce que toutes les mères trouvent en pareil cas : un berceau malpropre, un enfant mal soigné, sevré depuis longtemps par une nourrice qui n'avait plus de lait, une layette en loques, les enfants de la nourrice vêtus de jolis petits vêtements sur lesquels la mère fatiguait ses yeux le soir pour les terminer plus vite… Toutes les femmes connaissent par elles-mêmes ou par ouï-dire ces tristes découvertes, qui ont parfois pour fin tragique la mort du pauvre être, entouré trop tard des soins sans lesquels il ne peut vivre.

Louise, qui par prudence maternelle avait contenu son indignation, attendit avec impatience le retour de Henri, puis, après dîner, le voyant bien disposé, elle lui raconta ce qu'elle avait vu.

À sa grande surprise, le jeune homme entra aussitôt dans une violente colère. La fibre paternelle, jusque-là presque muette, venait de s'éveiller en lui, par le froissement de son orgueil. Que sa fille, son sang, fût mal nourrie, mal soignée quand il travaillait avec joie pour lui donner au-delà du nécessaire, cela lui sembla tout à coup une monstruosité.

— Il faut la changer de nourrice immédiatement, s'écria-t-il. L'infâme ! Je la traduirai devant les tribunaux.

— Oh ! Henri, ne fais pas cela ! s'écria la jeune mère en joignant les mains. Pense donc, ce qu'on dirait de nous ? un enfant naturel !

Henri fit le geste involontaire de l'homme qui reçoit une douche. Évidemment, les parents légitimes ont seuls le droit d'intenter de semblables procès ; les autres auraient trop d'explications à donner, trop de reproches à subir. Il ne reparla plus de procès, mais persista à changer de nourrice le plus vite possible.

— Si tu voulais, dit timidement Louise, on pourrait donner la petite à madame Gardin. Linot lui reprend son garçon.

Henri ne vit pas d'objection à confier sa fille à la nourrice du petit Pierre, puisqu'elle était sevrée, chose très regrettable, mais sans que sa santé parût en souffrir spécialement. Madame Gardin serait, sans contredit, la meilleure garde d'enfant qu'on pût trouver, et d'ailleurs le voisinage rendrait la surveillance facile.

— Cela te ferait bien plaisir ? dit Henri en souriant.

Louise joignit les mains avec une telle expression de reconnaissance, que le père en fut touché.

— Eh bien, arrange cela dès que tu pourras ; le plus tôt sera le mieux.

Madame Gardin ne fut pas très difficile à convaincre ; à dire vrai, elle adorait les enfants, y compris le mal qu'ils lui donnaient ; en apprenant la situation de la petite Geneviève :

— Eh mais, dit-elle, pourquoi attendre le mariage de ce grand dadais de Linot ? Apportez-la quand vous voudrez, ma petite dame, on s'arrangera toujours, et puis il y a beau temps que ce gros Pierrot ne me dérange plus la nuit.

Louise ne perdit pas une minute. Le lendemain, à midi, elle rapporta triomphalement Geneviève et son berceau, l'une sur ses genoux, dans la voiture, l'autre sur l'impériale ; le tout fut confié à madame Gardin, qui commença par visiter l'un et l'autre du haut jusqu'en bas, et qui prodigua à l'ancienne nourrice tous les compliments que son répertoire varié put lui fournir. Ensuite, on ne sait comment, poussant un meuble, en tirant un autre, elle arriva à obtenir la place du second berceau à côté du premier, et les regarda d'un œil attendri.

— Les chéris ! dit-elle, on voudrait en avoir une demi-douzaine comme cela ! Toi, Noémi, tu auras soin de ton petit frère, et moi je me charge de la petite sœur, parce qu'elle est plus petite. Seulement, tu lui feras chauffer son lait, et s'il tourne, tu iras en chercher d'autre tout de suite. Mais si je n'étais pas là, tu emmènerais le petit avec toi, de peur qu'en jouant il ne fasse tomber la petite. Ça marche à peine, et c'est déjà brutal, ces garçons-là !

Noémi s'acquitta fidèlement des fonctions que sa mère lui confiait. Plus d'une fois, pendant la dernière quinzaine de décembre, les habitants de la cité la virent sortir, traînant grave-

ment par la main le bébé emmitouflé d'un foulard, pendant qu'elle-même était tête nue. Elle revenait, portant délicatement la petite boîte à lait au bout de son doigt mignon et contant des contes bleus au garçonnet, qui s'attardait à tout, pour qu'il consentit à la suivre. En allant, elle le portait volontiers, tout son petit corps rejeté en arrière sous la lourde masse du « gros monstre » ; mais, en revenant, elle ne pouvait concilier la brusquerie des mouvements du petit homme avec la nécessité de ne pas renverser le lait, et elle dépensa à cet exercice une somme de patience dont les philosophes ne se feront jamais une idée.

q

Chapitre 30

Linot faisait sa cour à sa fiancée dans l'arrière-boutique de la fruitière qui devait sous vingt-quatre heures devenir sa belle-maman. Les galanteries du brave homme étaient souvent troublées par les appels de la pratique ; les phrases sentimentales auxquelles se complaisait sa rhétorique embrouillée étaient coupées de temps en temps par cet appel ou tout autre :

— Eh ! mademoiselle Céleste, une petite salade, s'il vous plaît ! un litre d'oignons ! et tâchez qu'ils ne soient pas germés. – Il n'y a donc pas de persil ? en été, c'est parce qu'il monte en graine ; en hiver, c'est parce qu'il a gelé ? – Au fond, c'est toujours la même chose, il n'y en a pas !

Ces conversations à bâtons rompus troublaient Linot et l'empêchaient de déployer toutes les grâces de son élocution : il pas-

sait pour beau parleur et aimait à s'entendre complimenter, mais il se promit intérieurement de faire un petit discours le jour de la noce et de porter un toast – il prononçait to-aste – comme on n'en avait jamais ouï.

C'est probablement la préparation de ce chef-d'œuvre d'éloquence qui le fit se départir de sa prudence ordinaire ; sans réfléchir qu'il abordait un sujet brûlant, il s'écria, faisant les yeux en coulisse :

— Ah ! mademoiselle, que nous allons être heureux, avec notre petit ange entre nous, en attendant que nous en ayons d'autres !

La partie risquée de cette apostrophe passa inaperçue, autrement sa future belle-mère lui eût adressé un coup de poing dans les côtes ; dans la circonstance présente, la bonne femme mit son poing sur la hanche :

— Entre vous, vous allez peut-être le mettre dans le lit, hein ? dit-elle avec une énergie admirable.

Linot, déconcerté, comprit son imprudence, et, en essayant de la réparer, il s'embourba de plus en plus.

— Madame Ravet, à quoi pensez-vous !

— Qu'est-ce que ça veut dire alors ? Est-ce que vous auriez peut-être l'idée de reprendre votre gosse et de faire de ma fille une gardeuse d'enfants ?

Linot ne trouva pas immédiatement le petit mensonge qui lui était nécessaire, ce qui lui fit perdre tous les avantages que son éloquence lui avait conquis jusqu'alors.

— Je voulais le reprendre certainement, mais enfin…

— Une gardeuse d'enfants ! une jolie fille qui se marie à un veuf devrait savoir ce qui l'attend ! tu n'es qu'une bête, ma pauvre Céleste, d'avoir donné ta parole à cet homme-là. Heureusement il n'y a rien de fait.

— Eh ! dites donc, vous, heureusement ? fit Linot qui sentit la colère lui monter au cerveau. Il faudrait peut-être me priver toute ma vie des caresses légitimes de mon enfant ? Ce n'est pas sa faute, à ce pauvre petit, s'il est là !

— Ce n'est pas la mienne non plus ! riposta aigrement la mère Ravet.

Céleste, qui jusque-là n'avait rien dit, prit la parole d'un ton bourru :

— Voyons, sérieusement, est-ce que vous voulez le reprendre avec vous, ce petit ?

— Mais certainement ! fit Linot en se dressant sur ses ergots ; c'est mon devoir paternel, et je veux le remplir comme doit le faire un homme qui a le sentiment de ses devoirs, sans compter qu'il me coûte trente francs par mois chez la nourrice, et qu'à la maison, ça ne fera pas la moitié du prix.

— Eh bien, bonsoir, alors, fit la demoiselle ; vous ne faites pas mon affaire. Ma mère a raison, je ne suis pas une gardeuse d'enfants.

Il s'ensuivit une scène orageuse. Chacune des parties adverses avait la conscience d'avoir agi tant soit peu frauduleusement : Linot, en n'exprimant pas son intention de reprendre son petit garçon à la nourrice ; la fiancée et sa mère, en évitant de l'interroger là-dessus, comptant sur l'ascendant de la nouvelle épousée pour

obtenir tout ce qu'elle voudrait. Le sentiment de leur mauvaise foi réciproque les excita tellement que Linot, après avoir essuyé les apostrophes les plus bizarres et y avoir répondu de la façon la plus amphigourique, fut contraint de battre en retraite. Il s'en retourna vers la cité Ménard avec le sentiment douloureux que tout en était rompu et que sa bêtise en était la cause, – cette dernière réflexion doublant au moins l'amertume de la première.

Le lendemain matin, comme il se préparait à partir pour le travail, bien résolu à passer l'heure de son déjeuner en explications et en concessions, madame Gardin entra, portant un paquet dans une serviette.

— Voilà les effets de votre fils, dit-elle d'un ton furieux. Vous pouvez les compter, le compte y est ; tout est bien placé, bien raccommodé, bien en état. Je souhaite que votre madame Linot vous le tienne aussi propre. Et quand vous le voudrez, votre mioche, ça me fera plaisir, vu que je viens de prendre un autre nourrisson pour le remplacer, et que deux berceaux dans ma chambre, avec le lit de la petite, ça fait trop de monde. Mon mari n'en est pas trop content ; ça ne le gêne pas pour coucher, puisqu'il dort dans la pièce à côté ; mais on ne peut plus se remuer, et ça l'ennuie. C'est-il demain qu'il faut vous le rapporter, ou bien le lendemain de la noce ?

Elle parlait d'un ton bourru, mais une joie malicieuse pétillait dans ses yeux qu'elle avait soin de tenir baissés pour ne pas se trahir. L'idée de son nourrisson braillant toute la nuit, dans la chambre conjugale, lui causait une extrême satisfaction. La figure déconfite de Linot lui suggéra la pensée de retourner encore un peu le poignard dans la plaie.

— Vous savez qu'il sera un peu difficile dans les commencements ; pour ça, il faut vous y attendre ! Il a déjà trop de raison, ce pauvre petit homme, pour comprendre qu'il n'a plus ses habitudes ; mais avec une dame de bonne volonté comme votre dame, car elle doit avoir de la bonne volonté pour épouser un veuf ! ça s'arrangera peut-être. Ce n'est pas moi qui aurais jamais épousé un veuf ! Lui avez-vous dit que vous aviez gardé le lit de la défunte ?

— Madame Gardin, fit Linot d'une voix altérée, je vous rendrai réponse ce soir ; je suis en retard pour mon ouvrage, et puis il faut encore que je consulte ma future.

— C'est trop juste, monsieur Linot ; mais vous avez de l'influence sur elle, décidez-la à reprendre le petit, après-demain au plus tard, car, avec les deux berceaux, vrai ! ça me donne trop d'encombrement.

Elle se retira, laissant le pauvre homme dans les plus atroces perplexités. Cependant, comme l'heure le pressait, il se dirigeait vers l'atelier, remettant à l'heure du déjeuner une explication de plus en plus nécessaire.

Elle eut lieu, et, vers neuf heures du soir, le veuf, la tête basse, fort semblable en apparence à un baudet qui voit arriver l'étrille dans la main du garçon d'écurie, se présenta chez madame Gardin.

— Ah ! monsieur Linot, fit la nourrice avec un air aimable (elle semblait avoir oublié sa mauvaise humeur du matin), vous venez nous dire l'heure de la cérémonie ?

— C'est à midi, à l'église, murmura machinalement l'heureux fiancé. Mais, madame Gardin, ce n'est pas ça que je voulais vous dire.

— Vous nous avez déjà invités au repas de noce, monsieur Linot, c'est bien de l'honneur, et je vous en remercie ; mon mari ne pourra pas y aller, rapport à l'imprimerie, mais j'irai avec bien du plaisir, et Noémi aussi.

— C'est bien aimable de votre part, balbutia Linot. Il se passa la main sur le front, regarda par la fenêtre et dit : – Il faudrait garder le petit.

— Demain ? mais certainement. Je vous le porterai après-demain, à l'heure de notre déjeuner ; comme ça, il aura le temps de s'accoutumer à sa nouvelle maman, et elle n'aura peut-être pas trop de mal pour le coucher.

— Ce n'est pas ça, madame Gardin ; il faudrait le garder tout à fait.

— Ah ! mon Dieu ! tout à fait ? La jeune dame n'en veut pas ? Ça s'est vu des fois, monsieur Linot ; mais on prévient d'avance.

— Je sais bien que je n'aurais pas dû vous dire que je le reprendrais, mais…

— Quand on n'est pas plus décidé que ça, on ne dérange pas le monde. Tenez, voyez : j'ai pris la petite fille de la dame du troisième ; – j'en ai au moins pour un an : je ne peux pas la lui rendre à présent qu'elle a ma parole. Je le regrette bien, monsieur Linot, mais il faut que vous vous arrangiez pour reprendre votre garçon.

Linot regarda autour de la chambre d'un air hébété, et son regard rencontra celui de Noémi, qui l'examinait d'un air de reproche, avec une sorte de joie narquoise dans les coins de sa bouche. Il reporta ensuite les yeux sur son fils qui dormait déjà à poings fermés. Pendant ce temps, la mère et la petite fille échangèrent un regard d'intelligence, plein de choses malicieuses.

— Madame Gardin, je vous en prie, dit Linot d'un ton suppliant, tâchez de vous arranger pour garder le petit encore quelque temps au moins, jusqu'à ce que Céleste soit accoutumée…

— Ah ! mon Dieu, j'aimerais mieux vous le garder deux ans que deux mois, répliqua la mère Gardin d'un air dégagé ; plus ils grandissent, moins ils vous donnent de mal.

— Mais vous le garderez autant que vous voudrez ! Je ne demande pas mieux, fit Linot enchanté.

— Qu'est-ce que je vais faire avec la petite dame du troisième ? demanda la nourrice d'un air préoccupé ; elle n'aimera peut-être pas que je garde mon autre nourrisson, quand je lui avais dit que sa fille serait seule… Il faudra que je tâche de m'arranger avec elle.

— Oui, c'est cela, madame Gardin, arrangez-vous ! fit Linot, avec un grand soupir de soulagement.

— Je suis morte de fatigue, je vais me coucher.

Il se leva ; mais quand il voulut regarder du côté de Noémi pour lui dire bonsoir, il ne l'aperçut point à la place qu'elle occupait tout à l'heure. Aussitôt après les paroles qui consacraient le séjour du petit garçon chez sa mère, elle avait repris son poste

auprès du berceau ; elle le couvait des yeux avec sa sollicitude ordinaire. Linot lui mit sa grosse main sur la tête.

— Une bonne enfant ! dit-il.

Il avait le cœur si joyeux d'avoir mené à bien cette négociation périlleuse, que tout lui semblait beau et charmant autour de lui.

— Elle n'est pas méchante, dit la mère avec gravité.

Quand la porte se fut refermée sur le marié du lendemain, madame Gardin et Noémi s'entre-regardèrent avec un sourire.

— Là, c'est fait, dit la mère ; quelle bonne idée j'ai eue, ce matin, d'aller acheter les légumes de mon pot-au-feu chez la belle-maman de M. Linot ! Il se croit bien rusé, le brave homme ; mais il n'est pas si malin que nous ; n'est-ce pas, Noémi ?

La petite sourit et vint poser sa tête intelligente sur les genoux de sa mère.

C'était sa câlinerie ordinaire, le soir, avant d'aller se coucher. Elle y resta une minute, pendant que la main maternelle lissait ses bandeaux châtains rejetés en arrière jusqu'au bout des tresses déjà longues ; puis elle se coucha sans bruit dans le grand lit qu'elle partageait avec sa mère, se coulant dans la ruelle et se faisant toute petite pour ne pas la gêner la nuit.

q

Chapitre 31

Le printemps revint précoce, cette année, et le jardin de la cité Ménard se trouva soudain rempli de cris et de rires. La jeune madame Linot se faisait remarquer entre toutes par la gaminerie de ses ébats ; Léonard avait eu bonne envie de lui faire un doigt de cour, mais le regard moitié sérieux, moitié ironique de Cécile, l'en avait empêché dans les commencements, et maintenant il en était bien aise. Un astre nouveau se levait dans son ciel : la jeune Marguerite, à laquelle Cécile avait fait allusion quand elle lui avait conseillé le mariage, de grêle et pâle était devenue une superbe fille, droite et élancée, aux joues brunes, rougies par un sang généreux ; le printemps tout entier semblait s'incarner en elle, et Léonard, pour la première fois, se sentait entraîné vers un amour qu'il pouvait obtenir sans danger, sans mécompte et sans reproches.

Le sentiment qui l'avait poussé vers Cécile n'était pas celui qu'il éprouvait maintenant : il y avait eu, dans sa demande de l'année précédente, plus d'admiration et de reconnaissance que d'amour ; si bien que le refus de la jeune ouvrière ne l'avait point rendu malheureux. Il était content d'avoir eu le courage de s'offrir ; il comprenait qu'elle l'eût refusé, et cette démarche mettait entre eux le souvenir d'un rapprochement d'estime, d'une confiance réciproque, d'un secret qu'ils connaissaient seuls et qui, de temps en temps, quand ils se rencontraient, les faisait se sourire avec amitié.

C'est sous les yeux de Cécile, après avoir cherché son approbation dans un regard, que le jeune lithographe s'approcha pour la première fois de Marguerite pour lui parler à demi-voix. Sa pre-

mière parole ne fut pas un compliment ; il avait trop l'habitude de voir les filles honnêtes lui tourner le dos en riant quand il les abordait :

— C'est pour le bon motif, mademoiselle, lui dit-il la tête découverte.

La jolie brune rougit, sourit, regarda Cécile et répondit.

— Parlez à ma mère, monsieur.

C'est pourquoi à la fin de mai, un beau samedi, sous un vent léger qui faisait pleuvoir sur eux les fleurs des marronniers d'Inde pendant qu'ils traversaient la place de la mairie, Léonard épousa Marguerite, qui ne voyait et n'entendait plus rien, dans l'étourdissement de ce jour unique.

Ils allèrent fêter leur noce dans un petit jardin de la rue de Maistre, où un marronnier gigantesque fleurit du haut en bas à cette époque de l'année comme un bouquet de mariée ; on leur mit le couvert sous l'arbre entouré d'une table, protégée par une charmille qui, tous les ans, devient plus épaisse, et jusqu'au soir la « société » joua aux boules et au tonneau, balança les demoiselles d'honneur et fit mille folies.

Cécile n'avait pu assister qu'à la messe ; la tante Angèle déclinait si rapidement qu'on n'osait plus la laisser seule. Vers six heures cependant elle vint donner un coup d'œil aux apprêts du festin, dans la salle basse, de crainte de la fraîcheur, puis elle remonta bien vite à sa mansarde, laissant un regret aux mariés, qui eussent voulu l'avoir à leurs côtés. Ils sentaient tous deux qu'elle était leur bon ange, et, dans leurs entretiens des jours précé-

dents, Léonard avait avoué à Marguerite que c'était Cécile qui lui avait appris à la regarder.

Pendant qu'on tirait des pétards aux bosquets du père Arnout, en criant : Vive la mariée ! Cécile, la tête sur la main, regardait le ciel étoilé, son confident et son consolateur.

Les étoiles brillaient aussi sur les sables d'Algérie, et André, en sentinelle au bord de quelque campement, les regardait peut-être à cette heure en pensant à la France, cette France qui devient si chère pour peu qu'on en soit séparé. Il songeait peut-être à la mansarde de la cité Ménard, qui dominait de si haut Paris et son cercle de collines… et peut-être l'avait-il oubliée…

Un faible soupir tira Cécile de sa rêverie, et elle se reprocha d'avoir accueilli d'autres pensées que celle de la pauvre femme qui s'éteignait auprès d'elle. Elle s'approcha du lit, arrangea les oreillers, humecta d'eau fraîche les lèvres de la malade, puis s'assit, la main sur la couverture, afin d'éviter la tentation des étoiles, qui l'entraînaient toujours au-delà de la Méditerranée.

La porte s'ouvrit, et le docteur Régnier entra doucement. Il posa la main sur l'épaule de Cécile, qui voulait se lever, prit une chaise et s'assit.

Quand il eut un peu repris haleine, car l'escalier était haut et roide, il toucha le poignet de la malade, et le reposa avec précaution sur le drap ; puis il regarda la jeune fille avec une compassion pleine de sollicitude.

— Vous êtes seule ? dit-il.

— Ils sont tous à la noce ; madame Leclerc n'est pas très bien : je ne veux pas d'étrangers.

— Vous n'avez pas peur ?

Elle fit signe que non.

— Elle ne souffrira plus, reprit le docteur ; c'est fini, ou du moins c'est tout comme : elle ne reprendra pas connaissance.

Cécile ne put réprimer un léger tressaillement : elle espérait que cela durerait encore un peu.

— C'est pour cette nuit ? demanda-t-elle avec un petit tremblement nerveux.

— Pour le lever du soleil, probablement ; mais il n'y aura pas de crise.

Elle baissa la tête avec résignation.

— Voulez-vous que je vous envoie la bonne de mes enfants ? dit le docteur avec intérêt ; c'est une brave femme qui est depuis dix ans chez nous.

— Ne dérangez personne, monsieur Régnier, dit-elle ; j'ai déjà enseveli bien des morts, et je serai plus tranquille seule avec elle.

— À demain, lui répondit-il en se levant. Pauvre petite !

Il appuya encore une fois sa main paternelle sur l'épaule de Cécile, et cette légère étreinte la laissa plus vaillante. Pour elle et pour beaucoup, une parole du docteur, au chevet d'un malade, était ce qu'est l'éloge du général sur le champ de bataille : même les conscrits y puisent du courage. Dans sa lutte avec la douleur et la mort, Cécile était un vétéran.

La porte se referma, et elle pensa qu'elle aurait dû remercier le docteur : ce n'était pas l'heure de ses visites ; il s'était dérangé le

soir, tard, pour elle. Elle lui envoya tout l'élan de son cœur reconnaissant et se rassit au bord du lit.

Les heures s'écoulaient. La noce rentra gaiement, escortée par les parents et les amis ; on entendit les voix joyeuses qui se souhaitaient bonne nuit dans la cour, puis la grille roula sur ses gonds, et tout rentra dans le silence.

La nuit et l'immobilité devinrent oppressantes pour Cécile ; elle se leva, cherchant de l'air, et machinalement se dirigea vers la fenêtre ; la première bouffée de fraîcheur la rendit à son devoir, elle s'en retourna près de la mourante, et essaya de se rappeler tout le passé qui s'en allait avec elle.

C'était un humble passé, fait d'abnégation, de privations, de solitude… et la jeune fille reconnut que, sans la tante Angèle, elle n'eût pas eu cette force de caractère qui la rendait si résistante au mal, si active dans le péril. Non que la pauvre vieille fille eût elle-même l'énergie qui soutenait sa nièce ; mais l'influence de sa patiente douceur, de sa résignation stoïque, de sa philosophie inconsciente, avait éteint chez la jeune ouvrière les bouillonnements de sa nature primesautière ; elle était restée franche, et elle s'était faite résignée… Celui qui atteint à ce résultat touche de bien près à la sagesse.

La tante Angèle s'en allait, sans douleur, sans secousse. C'était un grand bonheur pour elle et pour Cécile. La seule chose pénible dans cette mort tranquille, c'était qu'elle n'eût pas dit adieu à la jeune fille.

Mais, avec sa résignation habituelle, celle-ci imposa silence à son égoïste regret ; cet adieu eût été une souffrance pour Angèle : mieux valait qu'elle en fût exempte.

L'ombre s'éclairait peu à peu ; les étoiles s'effacèrent ; à l'est, une bande rosée se dessina lentement au bas du ciel, et un frisson passa dans les arbres tout autour de la butte. Cécile vit trembloter la lampe, et il lui sembla que le même frisson agitait le drap de la mourante… Elle se pencha sur le lit pour écouter la respiration de plus en plus lente, et n'entendit rien. Les yeux étaient fermés, les lèvres entrouvertes, les mains froides… Dans le tressaillement du jour naissant, la tante Angèle avait cessé de vivre.

La jeune fille, désormais deux fois orpheline, posa un baiser pieux sur le front de la morte et s'occupa aussitôt des soins funèbres, qu'elle avait rendus tant de fois à des êtres moins proches et moins chers. Nul ne l'assista dans sa triste besogne, qu'elle accomplit avec le calme d'une douleur intérieure, qui dédaigne les épanchements bruyants.

Quand elle eut terminé, elle rangea les deux petites chambres, laissa la clef sur la porte et descendit.

Quelques ménagères matineuses, la rencontrant dans la cour, apprirent l'événement et se récrièrent, ainsi qu'on le fait en pareil cas ; elle les quitta et se rendit chez Henry Leclerc pour lui confier le soin des démarches indispensables, puis elle remonta.

Prenant un cahier de papier à lettres dans le tiroir de la commode, elle s'assit devant la table et écrivit :

« À présent, monsieur André, je suis seule au monde… »

Puis abandonnant la plume, elle mit sa tête dans ses mains et pleura.

La réponse d'André lui arriva bientôt ; il ne se prodiguait pas en paroles inutiles.

« Encore un an, disait-il, et je reviendrai à Paris. Mon cœur s'est calmé, mon esprit s'est rassis ; je n'ai plus de colère contre personne, et j'ai beaucoup de reconnaissance pour vous. Ayez encore un peu de courage et de patience, chère Cécile, et surtout ne pensez plus que vous êtes seule au monde, quand vous savez que mon affection pour vous durera autant que ma vie. »

Un an, c'était bien peu de chose en apparence, et cette année devait être pour Cécile la plus longue, sinon la plus triste de sa vie. Les mois passaient, le bonheur rayonnait autour d'elle, une quantité de jeunes ménages promenaient dans la cité Ménard la joie bruyante des épousailles et de la maternité nouvelle. La seconde madame Linot se préparait à donner un rejeton à son époux, et Petit-Pierre, presque oublié de son père, absolument négligé par sa belle-mère, grandissait en force, sinon en sagesse, sous la surveillance de Noémi, à la grande satisfaction de madame Gardin, qui triomphait. Personne ne semblait avoir besoin de Cécile, et elle ne s'imposait à personne ; si la solitude lui semblait lourde parfois, nul n'en eut connaissance, pas même André.

Louise, de son côté, portait un lourd chagrin dans son cœur. Vers le nouvel an, Henri reçut une lettre. L'homme d'affaires de son oncle le prévenait officieusement que le vieillard parlait souvent de lui et que, s'il lui faisait une visite, il serait certainement bien accueilli.

Après avoir lu cette lettre, Henri la passa à Louise. La confiance qu'il avait en elle devenait tous les jours plus grande, bien que la jeune femme ne se départît point de sa réserve. Il la trouvait toujours semblable à elle-même, souriante, prête à l'écouter, à l'aider en toute chose, sans imposer jamais ses conseils. Il l'aimait de tout son cœur, et s'il l'eût perdue, il ne s'en

fût peut-être pas consolé ; cependant il la voyait triste parfois, quand il rentrait à l'improviste, et s'il ne lui demandait pas la cause de sa mélancolie, c'est qu'il la connaissait d'avance. Il éprouvait alors un mouvement d'humeur : pourquoi s'avisait-elle de penser à ces choses, quand lui ne s'en inquiétait pas ? Il reconnaissait bientôt l'injustice de ce raisonnement et s'efforçait de pallier ses torts ; Louise lui savait gré de ses retours et ne faisait jamais d'allusions à ces moments difficiles.

En lisant la lettre, elle pâlit ; cependant elle alla jusqu'au bout, la relut encore une fois et la rendit au jeune homme.

— Qu'en penses-tu ? lui dit-il, ennuyé de son silence.

— Je pense que c'est ton oncle qui a dicté cette lettre, répondit-elle.

— N'est-ce pas ? Ç'a été ma première idée, s'écria Henri radieux. Que faut-il que je fasse à présent ?

— Ce que ton cœur et ton bon sens te diront, mon ami.

Henri fit un mouvement d'impatience.

— Si tu étais à ma place, dit-il, que ferais-tu ?

— J'irais, répondit Louise avec fermeté, bien que son cœur lui semblât près d'éclater.

— J'irai, dit Henri après un silence. J'irai demain.

La soirée s'acheva silencieusement : le jeune homme, tout entier aux pensées que faisait naître en lui l'idée de ce raccommodement inespéré ; Louise, se disant que la première parole de M. Leclerc aîné serait pour exiger que Henri se séparât d'elle.

— Encore, se disait-elle, s'il voulait reconnaître sa fille, et me laisser l'élever !

Elle termina sa veillée sans témoigner d'agitation ni de tristesse, mais sans proférer une parole : son cœur trop plein se serrait de temps en temps, et elle pâlissait ; mais Henri n'y prit point garde, tant il était absorbé.

Le lendemain, après avoir prévenu Louise qu'il rentrerait peut-être tard, tout dépendant de l'accueil que son oncle lui ferait, il se préparait à sortir, quand la jeune femme l'arrêta :

— Je descends, dit-elle ; attends-moi.

Machinalement il obéit, et elle fut prête avant qu'il eût eu le temps de poser son chapeau. Quand ils furent dans la cour, elle l'attira doucement du côté de madame Gardin.

— Viens voir un peu fifille, dit-elle.

Il la suivit, un peu penaud et sentant qu'il ne pouvait décemment refuser.

La nourrice était quelque part dans le jardin ; Noémi, qui n'était pas allée en classe pour cause de savonnage, gardait les deux enfants. Pierre, déjà grand et fort, démolissait activement un cheval de bois, dernier cadeau clandestin de son père, qui venait quelquefois le voir en cachette ; Geneviève, couchée sur le dos, un pied en l'air, s'efforçait de l'attraper avec sa main pour le porter à sa bouche, et Noémi, assise auprès du berceau, remettait gravement un fond à une culotte de son filleul. Elle avait atteint en trois ans le but de ses premières ambitions : elle raccommodait les culottes de maître Pierrot.

— Regarde-la, Henri, dit Louise en l'approchant du berceau, – c'est ta fille ; tu l'aimes, n'est-ce pas ?

Henri se pencha sur la petite, qui lâcha son pied, le regarda et dit : Papa !

Il la prit dans ses bras, et elle lui tira aussitôt les moustaches.

— Elle et moi, reprit Louise, nous n'avons que toi… Je ne te demande rien pour moi, – mais souviens-toi d'elle.

Henri reposa l'enfant dans son berceau après l'avoir embrassé, mit un froid baiser sur le front de Louise, qui le regardait avec des yeux qui demandaient grâce, et sortit sans dire un mot.

Noémi avait assisté à cette scène avec son air impassible. Quand le jeune homme fut sorti, elle déposa son ouvrage sur la table, s'approcha de Louise et lui dit :

— Madame, je vous aime bien.

L'humble offrande de cette affection enfantine fit éclater la douleur que la pauvre femme contenait depuis la veille ; elle serra la petite fille dans ses bras et, pour se distraire de son chagrin, ou peut-être pour vider la coupe jusqu'à la lie, elle emporta Geneviève chez elle.

De temps en temps elle se donnait ce plaisir en cachette de Henri. Il lui semblait alors qu'elle était une vraie mère, – non une mère dont l'enfant est en nourrice et qui par conséquent n'est mère qu'à moitié ; ce jour-là elle épuisa ses forces maternelles à amuser l'enfant et à s'occuper d'elle. Elle lui riait et pleurait en même temps. – Pauvre petite fille ! disait-elle à tout moment ;

mais elle ne cessa de lui parler d'un ton riant, même quand son visage était couvert de pleurs.

Vers six heures, elle la reporta à madame Gardin, qui fit mine de ne pas voir les yeux gonflés et le visage défait de la pauvre femme ; puis elle remonta chez elle pour s'occuper du dîner.

Nathalie continuait à venir faire son ménage, mais instinctivement Louise ne lui permettait pas de s'occuper de la cuisine ; cette femme lui inspirait une antipathie de plus en plus prononcée, et, sans la crainte de déplaire à Henri qui l'avait engagée, elle s'en fût défaite depuis longtemps. Elle n'était pas venue ce jour-là, prétextant une migraine, – on disait à la cité qu'elle avait bu trop d'absinthe la veille ; – mais Louise ignorait tous les cancans de la cour ; elle se félicita simplement de ne point avoir vu ce jour-là un visage qu'elle n'aimait point et attendit patiemment l'arrivée de son mari, avec un petit repas soigné.

La pauvre femme ne se doutait pas du tort qu'elle avait fait à sa cause en entraînant Henri près de sa fille le matin. Les hommes détestent les scènes sentimentales, – celles du moins où ils n'ont pas le beau rôle, et Henri, qui, en se réveillant, était plein des plus nobles intentions, se trouvait singulièrement refroidi en descendant le faubourg Montmartre. Il sortit de son bureau à l'heure accoutumée et se rendit chez son oncle.

Un valet de chambre inconnu le reçut, lui demanda sa carte et disparut. Henri se trouva un peu humilié d'être traité en étranger dans cette maison que jadis il regardait comme la sienne, – mais c'était lui qui l'avait voulu, et il eut assez de bon sens pour se le dire.

Après quelques secondes d'attente, il fut introduit dans la chambre à coucher de son oncle.

Le vieillard était assis près du feu, dans un fauteuil ; – il tendit la main à son neveu, la lui serra amicalement, mais sans effusion exagérée, lui indiqua une chaise, et les deux hommes restèrent silencieux.

Cet accueil simple et viril, après une séparation de presque trois années, sembla fort digne à Henri, surtout en comparaison de la petite scène pathétique du matin. Imitant la réserve de son oncle, il attendit une question qui lui permit de poser les bases d'un traité de paix. Après une ou deux secondes d'hésitation, M. Leclerc aîné lui dit simplement :

— Tu as appris que j'étais malade ?

— Je m'en doutais, mon oncle, répondit Henri ; vous m'aviez paru souffrant lorsque je vous rencontrai sur le boulevard, il y a environ un an…

Ils se mirent à parler de choses indifférentes, d'un traitement nouveau inauguré par un médecin qui mettait les principes de la thérapeutique au-dessus de la vie de ses malades.

— Le traitement est excellent, dit M. Leclerc ; seulement, sur vingt-deux malades qu'il a soignés, à ma connaissance, il en a tué vingt et un, ce qui me rend sceptique à l'endroit de cette médecine appliquée à moi-même.

Il souriait. Henri se sentit à l'aise. Pas un reproche, pas une allusion à ce qui les avait séparés ; pas une question, ni même quelque apparence d'insinuation qui pût mener à un éclaircissement.

Henri comprit que personnellement on lui pardonnait, mais qu'on voulait ignorer l'existence de Louise et de son enfant.

C'était le parti le plus sage pour quiconque ne voulait pas pardonner complètement. Tout en se sentant un peu humilié, comme un enfant qui reçoit un présent accompagné d'une mercuriale, le jeune homme éprouva un sentiment de bien-être qu'il ne connaissait plus depuis longtemps. Au fond, il avait toujours redouté que son oncle ne mourût sans s'être réconcilié avec lui ; l'assurance de ne pas avoir sur la conscience le remords d'avoir attristé ses derniers jours rendit à Henri la gaieté et l'entrain qui l'avaient rendu si cher à son oncle.

M. Leclerc aîné n'était ni bon ni méchant : c'était un égoïste enté d'un faux philosophe ; il avait commis ses petites folies, et, en reconnaissant qu'elles endommagent également le capital et la santé, il ne voulait pas permettre aux autres d'acquérir par eux-mêmes une expérience qui lui avait coûté quelques deniers et probablement quelques années de sa vie. Mais, plus que tout le reste, il détestait le scandale, les sottises publiques et les enfants nés hors mariage ! C'est lui qui, en apprenant la mort d'une charmante artiste, morte en donnant le jour à un enfant, seule consolation de son père au désespoir, avait prononcé cette parole mémorable :

— Je n'ai pas de pitié pour les femmes qui meurent en couches, quand elles ne sont pas mariées.

Au demeurant, c'était un homme fort aimable. Henri l'aimait, et il fut heureux de se retrouver au milieu de ces objets familiers à son enfance. M. Leclerc lui proposa de dîner avec lui ; le jeune

homme ne voulut pas avouer qu'il était attendu chez lui : c'eût été renouveler les hostilités ; il resta.

Il rentra vers onze heures, plein de souvenirs réveillés, d'impressions agréables, anciennes et nouvelles, et tout à fait indulgent envers cet oncle qui lui avait fait manger jadis un pain si dur et si âcre. Mais Henri n'avait pas de rancune.

Dans sa joie, il s'épancha longuement, ne songea pas à ce que pouvait ressentir Louise au récit de cette journée, et s'endormit enchanté de lui-même et des autres.

À partir de ce moment, Louise fut seule tous les dimanches et presque tous les soirs. Que M. Leclerc se fût informé ou non de son existence, il n'entrait pas dans ses idées de s'occuper de ce qui pouvait le gêner ; il ne voulait même pas se demander si en lui donnant la presque totalité de son temps, Henri ne causait pas du chagrin à un être qui l'aimait. Il le renvoyait la nuit à son domicile ; cela devait suffire.

Louise essaya de cacher ce chagrin à Cécile, pour ne pas lui donner une idée défavorable de Henri ; mais ce sacrifice était au-dessus de ses forces ; elle finit par avouer l'isolement dans lequel elle vivait et les craintes qu'il lui faisait concevoir pour l'avenir. Cécile ne pouvait rien lui dire de consolant. – Qui peut se vanter de connaître le cœur d'un homme jeune et impressionnable ? – Elle se borna à offrir à la pauvre femme sa tendresse et sa sympathie, et elles passèrent ensemble tout le temps que Henri donnait à son oncle.

q

Chapitre 32

Depuis quelque temps, sous prétexte de migraines, Nathalie multipliait ses absences ; depuis qu'elle n'habitait plus la cité Ménard, elle avait déménagé deux ou trois fois, prétextant la cherté des loyers et l'intolérance des propriétaires. Louise, qui se trouvait maîtresse de tout son temps, prise à la fois de pitié et d'une méfiance qui s'accusait de jour en jour, résolut d'aller la voir la première fois que sa prétendue migraine lui ferait manquer son service, et de s'assurer par elle-même de la manière dont la femme de ménage comprenait l'existence.

Landos avait aussi quitté la cité. Après la fuite de sa femme, il avait donné congé, – et il a bien fait, disait le propriétaire, car c'est moi qui l'aurais mis à la porte. On peut bien boire un coup, mais il ne faut pas battre les murailles tous les soirs à la même heure. Personne ne s'était demandé vers quelles régions le butor avait pris sa volée, car, sauf Cécile, qui l'avait protégé jadis dans son honneur conjugal contre les entreprises de Léonard, personne ne s'était jamais soucié de lui.

Une chambre du troisième, dans la même aile que l'appartement de Louise, était habitée depuis peu par une jeune femme seule et malade, qui était entrée, avec quelques meubles, en payant un terme d'avance.

Elle était visiblement condamnée à ne pas vivre longtemps, car, outre d'une faiblesse générale, elle avait une toux déchirante qui trahissait une affection grave des poumons. À peine emménagée, elle s'informa d'une femme de ménage, et Nathalie, toujours aux aguets, se présenta sans perdre un instant.

Elle avait aussi demandé un médecin ; contrairement à ce qu'on attendait, ce ne fut pas le docteur Régnier qui se présenta, mais un jeune docteur à lunettes bleues, débutant dans le quartier et que Nathalie avait été chercher chez un herboriste de ses amis.

La jeune femme fut dès lors condamnée à une quantité si prodigieuse de médicaments, que le courage lui manquait pour les prendre ; elle les laissait sur sa table, sur la cheminée, encombrant les meubles partout, et suppliait Nathalie de ne pas les lui apporter.

— Comment voulez-vous qu'on vous soigne, ma chère petite dame, si vous refusez de prendre ce que le docteur vous ordonne ? Il faut être raisonnable !

La malheureuse soupirait, essayait d'avaler quelques cuillerées, puis retombait dans son apathie.

C'était une repasseuse, une jolie fille, d'ailleurs, qu'un jeune homme de bonne famille avait trouvée à son gré. Il l'avait mise dans ses meubles, assuré qu'il était de sa fidélité, et, pendant quatre ans, ils avaient vécu comme des tourtereaux, disait-elle. Puis était arrivé ce qui arrive toujours : le jeune homme s'était marié et avait pris congé de sa bonne amie, en lui laissant les meubles, quelques actions de chemins de fer et un millier de francs. La malheureuse avait accepté ces dons, comme on accepte le coup de la mort, et la condition expresse de cette générosité était qu'elle changerait de quartier, afin d'éteindre les cancans qui pourraient quelque jour parvenir aux oreilles de la nouvelle mariée et de sa famille ; elle avait déménagé.

Mais, dans le tracas de ce déménagement d'hiver, une vieille bronchite, contractée jadis dans l'eau des savonnages, s'était réveillée et changée en phtisie galopante. La pauvre fille le sentait, et, ne tenant pas à la vie, disait que le plus tôt serait le mieux.

Mais Nathalie ne voulait point qu'elle s'en allât de ce monde avant que tout l'argent qu'elle possédait eût passé dans ses mains ou celles de ses amis ; aussi, sous prétexte de bien nourrir celle qu'elle appelait affectueusement sa « petite amie », elle lui acheta de si copieux biftecks, de si fines bouteilles de bordeaux, que la bourse de la pauvre femme se trouva bientôt à sec. Il fallut recourir à des expédients : Nathalie s'offrit pour porter au mont-de-piété les bijoux et les effets que mademoiselle Géromé n'avait ni le courage ni la force de porter elle-même, et un petit tas de reconnaissances remplaça dans l'armoire à glace le châle et les quelques babioles qu'elle tenait de la générosité de son amant.

Les coupons de chemins de fer devaient prochainement échoir, il fallait aller jusque-là ; on engagea le linge et les vêtements : seulement, comme Nathalie l'avait fait observer, on avait refusé de lui faire les engagements au nom d'une autre personne… et elle avait été obligée de les faire en son nom.

— Cela ne fait rien du tout, dit-elle ; vous pourrez dégager aussi bien que moi : c'est une simple formalité.

Mademoiselle Géromé, n'y entendant pas malice, y mit les reconnaissances dans l'armoire, et, s'affaiblissant tous les jours davantage, elle ne quitta bientôt plus le lit.

Nathalie fit alors preuve d'un dévouement rare. Sauf les deux heures qu'elle consacrait à Louise, elle ne quitta plus la malade, passant même les nuits sur un fauteuil auprès de son lit.

Certain matin, une lettre chargée arriva, au grand étonnement de la pauvre fille. Elle contenait un billet de cinq cents francs avec ces mots :

« Soignez-vous bien, ma pauvre enfant, et soyez sûre qu'on ne vous oublie pas. »

— Il a su que j'étais malade, s'écria la malade. Qu'il est bon ! Vous voyez bien, madame Nathalie, que j'avais raison de l'aimer ! mais qui est-ce qui a pu lui dire ?

La femme de ménage se garda bien de parler d'une certaine démarche entreprise par le médecin à lunettes, démarche qui avait réussi au-delà de ses espérances. Elle parut très étonnée et conseilla aussitôt de profiter de l'aubaine pour retirer les objets engagés au mont-de-piété, alléguant qu'on pourrait toujours les réengager en cas de besoin.

Mademoiselle Géromé y consentit et remit à Nathalie la somme nécessaire, ainsi que les reconnaissances.

Celle-ci, tout en se plaignant d'un grand mal de tête, courut jusqu'au mont-de-piété, fut deux heures à faire la course, rapporta la quittance de son versement, la mit sur la table auprès du lit et demanda la permission d'aller se reposer chez elle.

La malade, joyeuse de sa lettre, plus encore que de l'argent, se sentait presque bien ; elle renvoya la femme de ménage, promit de se servir elle-même, de bien se soigner, et s'installa sur sa chaise longue, pour caresser les rêves du passé et les souvenirs d'un temps heureux qu'elle regrettait, mais sans amertume, sachant bien qu'il devait finir, et s'estimait heureuse de n'être pas tout à fait oubliée.

Comme elle sommeillait, vers huit heures du soir, Nathalie entra doucement ; elle avait la clef de la chambre, ce qui lui permettait de s'introduire à toute heure. Au léger bruit, mademoiselle Géromé se réveilla à demi.

— Je suis venue chercher votre quittance, dit la femme de ménage en s'apercevant que sa malade avait les yeux ouverts ; j'irai au bureau là-bas demain matin, avant de venir, et ça m'épargnera une course, d'autant plus que c'est passablement lourd, ce que j'ai à vous rapporter, et il faudra peut-être que je prenne une voiture. Donnez-moi de l'argent pour mon marché de demain.

La malade prit son porte-monnaie, qui contenait le reste du billet reçu le matin, en tira une pièce de vingt francs et le remit sur la table. Puis, assistée de Nathalie, elle se coucha, après avoir pris une grande cuillerée de potion par obéissance.

Elle avait les yeux fermés depuis un moment, quand elle entendit un léger frôlement près du lit.

— Ne faites pas attention, dit la femme de ménage, c'est votre veilleuse que j'apporte. Mademoiselle Géromé murmura un remerciement et tomba assoupie.

Le lendemain matin, elle se réveilla la tête lourde, avec la sensation d'avoir dormi trop longtemps. Le soleil entrait dans sa chambre, ce qui indiquait midi passé : elle se souleva sur le coude et voulut regarder la pendule : la cheminée était complètement nette.

Elle se frotta les yeux et regarda de nouveau. Elle avait bien vu… il n'y avait rien. Elle se retourna vers sa table, son porte-monnaie avait disparu. Elle sauta à bas du lit avec une force

qu'elle ne se serait pas supposée… L'armoire était là, mais les obligations au porteur avaient disparu.

Chancelante, les pieds sur le carreau, elle se précipita vers la porte ; la porte était fermée à clef, en dehors.

C'en était trop pour la pauvre fille. Elle essaya de crier, sa voix s'arrêta dans sa gorge ; elle voulut frapper la porte, ses mains restèrent inertes à son côté ; suffoquée par la colère, l'indignation, la douleur, elle tomba évanouie sur le carreau, dans sa chambre sans feu, par une froide journée de février.

q

Chapitre 33

Louise, ce matin-là, s'était levée de bonne heure et avait commencé par mettre sa maison en ordre. Henri partait dès neuf heures, afin de pouvoir remplir ses doubles fonctions avant six heures du soir : Nathalie aurait dû être là une heure avant son départ ; elle ne s'était point montrée. La jeune femme pensa qu'après tout elle était peut-être réellement malade. Pour donner un prétexte à sa visite, elle mit un peu de sucre avec une bouteille de vin dans son panier et s'achemina vers le domicile de la femme de ménage.

Elle tourna le coin de la cité Ménard et se trouva dans un quartier dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. Les longues rues étroites, non pavées, étaient éclairées le soir par des réverbères à quinquet, qu'une corde faisait descendre sur une poulie grinçante, tels qu'on en voit encore dans les quartiers per-

dus des petites villes de province, où la lumière du gaz est réservée aux voies centrales. Des maisons de deux étages au plus, souvent composées d'un seul rez-de-chaussée, présentaient leur pignon à la rue ; on y accédait par une petite porte percée dans un mur délabré. Ces demeures étranges pouvaient convenir à des gens très tranquilles retirés du monde, moralement aussi éloignés de Paris que s'ils habitaient dans une gorge inaccessible des Alpes, ou bien à des scélérats consommés, qui venaient là cacher leurs complots et leurs crimes. Hâtons-nous de dire que les gens tranquilles forment la presque totalité de cette population.

Quelques-unes de ces maisons avaient des jardins qui s'étalaient en pente sur le versant nord de la butte, avec des ombrages admirables ; d'autres, des parterres en terrasse, avec des bassins et des quinconces à la mode de Versailles. Celles-ci étaient évidemment bâties sur l'emplacement de maisons de campagne d'autrefois, et quelques fragments d'édifices ornés de moulures en pierres de taille, plus ou moins mal raccordées avec des constructions relativement récentes, témoignaient d'une ancienne splendeur.

Continuant à descendre, Louise se trouva devant un bassin de pierre pavé, autrefois abreuvoir, maintenant rempli d'herbes et d'orties. Les enfants jouaient là pendant les soirs d'été, et le vieux carrefour prenait une animation joyeuse ; mais, par le souffle glacial de la bise d'hiver, ce côté exposé au nord semblait triste et désolé.

La pente devenait de plus en plus rapide, les maisons plus serrées se groupaient par cinq ou six ; de petits cabarets borgnes, tenus par des femmes à l'air dur et méchant ; des boutiques de mercerie où pendaient pêle-mêle à la vitre des lacets noirs, des

images de piété, l'histoire de Cadet Roussel et des buses de corset, rappelaient assez les éventaires des routes de campagne, les jours de foire.

Louise se demandait si elle était vraiment dans Paris ; à gauche, peu ou point de maisons ; la vue n'était bornée que par les jolies collines de Cormeilles, de Sannois et d'Orgemont, qui forment une dentelure si pittoresque sur le ciel, à l'heure où le soleil se couche. La neige tombée les jours précédents s'était entassée dans le creux des vallons, contre les buissons rabougris, le long des petits murs qui servaient de clôture, et sa blancheur éclatante contrastait avec le noir des terres labourées et des masses de bois dénudés.

La jeune femme se demandait jusqu'où il lui faudrait aller ainsi, lorsqu'elle vit le numéro qu'elle cherchait au-dessus d'une porte bâtarde. Elle entra, pénétra dans la cour et trouva une femme maigre qui entourait de paille le robinet de la fontaine pour l'empêcher de geler.

— Qu'est-ce qu'il vous faut ? fit rudement la femme maigre en toisant la visiteuse.

— Madame Nathalie ? demanda Louise avec politesse.

— Nathalie ! Il n'y a pas de Nathalie ici, répondit la concierge d'un air rogue.

— Je ne sais pas son nom de famille, reprit Louise en sentant le rouge lui monter au visage, moitié colère, moitié humiliation. Elle m'a donné son adresse, et le numéro est sur votre porte.

— Qu'est-ce qu'elle fait, cette dame ? demanda le cerbère en se relevant tout à fait et en jetant un regard investigateur sur le pa-

nier que Louise portait à la main.

— Elle fait des ménages, elle fait le mien ; – je ne l'ai pas vue depuis deux jours, je crains qu'elle ne soit malade, et je venais voir…

— Il y a une dame qui fait des ménages au numéro 24. La porte à gauche au fond du corridor, au second, dit la concierge en se remettant à son robinet. Allez voir si c'est celle qu'il vous faut.

Louise s'engagea dans un escalier de bois, ouvert de tous côtés et protégé par un auvent. Cette singulière maison venait d'être entièrement blanchie à la chaux, le bois de la rampe était fraîchement peint en brun foncé, et cependant la propreté de ces murailles blanches avait un air faux ; on se demandait pourquoi ce luxe de peinture, qui ne s'accordait ni avec les haillons pendus à sécher dans la cour, ni avec les planches vermoulues qui tremblaient sous les pieds le long du couloir, adossé extérieurement à la muraille et sur lequel s'ouvraient toutes les portes. Plusieurs de ces portes vitrées donnaient du jour à des chambres qui n'avaient pas d'autres ouvertures. Si l'escalier avait brûlé, personne n'aurait pu sortir.

Au bout du couloir, à gauche, Louise trouva le numéro 24 peint sur la porte d'une chambre qui semblait plus spacieuse et autrement éclairée que les autres. Un bruit de voix se faisait entendre à l'intérieur, et l'on n'y paraissait pas mélancolique, car au moment où la jeune femme frappait, un éclat de rire masculin couvrit le bruit de sa main.

Elle attendit un moment, puis récidiva. Le silence se fit soudain, et après une seconde, on se mit à chuchoter activement,

mais sans faire mine d'ouvrir. Elle frappa une troisième fois, et cria en même temps : Nathalie !

Pour le coup, personne ne bougea plus. On eût dit la maison déserte depuis un siècle. Impatientée et d'assez mauvaise humeur, Louise frappa encore plus fort et plus longtemps. Une porte en face s'ouvrit, et une voisine apparut portant à la main une majestueuse cafetière fumante, et contre son sein un litre à demi plein de rhum, qui se trahissait par son odeur.

— Le voilà, votre café, dit-elle, sans regarder qui se trouvait là ; ce n'est pas la peine de faire tant de train !

Elle leva les yeux et aperçut Louise qui l'examinait curieusement.

— Que demandez-vous ? dit la porteuse de café sans trop de grossièreté.

— Nathalie ? – elle est chez elle, je crois.

— Je le crois aussi, puisque voilà son café que je lui porte.

— Elle est malade ? demanda Louise avec le vague soupçon qu'elle faisait une question très ridicule. L'autre la regarda avec un air incrédule et comique à la fois ; puis, voyant à qui elle avait affaire, elle répondit d'un ton patelin :

— Oui, la pauvre femme, elle est un peu malade. Vous voulez la voir ?

— J'y tiens beaucoup, répondit Louise d'un ton décidé.

Sans répondre, la femme gratta à la porte d'une certaine façon ; le pêne glissa doucement dans la serrure, et une petite

fente se produisit ; le café, le rhum et le reste disparurent, et la porte se referma, sans que Louise eût pu rien voir.

Un conciliabule se tint à l'intérieur ; puis, au bout d'un instant, la porte se rouvrit. Pendant la seconde que dura l'apparition de la chambre, Louise eut le temps de voir une fenêtre sans rideaux, sur laquelle se détachait en noir une tête d'homme barbue et lippue ; ce qui frappa la jeune femme, au point de l'empêcher de remarquer le reste, c'est que cet homme, vêtu d'une chemise de flanelle et d'un pantalon à carreaux, bâillait à se décrocher la mâchoire. Elle eut le temps de remarquer dans cette tête, foncée sur un fond clair, le gouffre noir que faisait cette bouche énorme grande ouverte et garnie de trente-deux dents éblouissantes ; puis la porte se referma vivement, et dans le couloir, en face d'elle, Louise vit Nathalie.

Son costume était en désordre, ses cheveux mal rangés encadraient singulièrement son visage, plus pâle que de coutume ; ses traits étaient tirés, et ses yeux perçants jetèrent sur Louise un regard qui mit celle-ci mal à son aise.

— Vous venez voir pourquoi je ne suis pas venue ? demanda-t-elle d'une voix qui tremblait légèrement. C'est que je suis malade. Je viens de me lever.

— Je craignais que ce ne fût plus sérieux ; il y a plusieurs jours que vous ne vous portez pas bien, dit Louise d'un ton froid. Je crois que votre profession vous fatigue beaucoup.

Nathalie la regarda en dessous et parut prendre soudainement son parti.

— Vous avez raison, dit-elle, cela me fatigue beaucoup ; aussi j'ai pris un parti : je pars pour l'Amérique.

— Eh !... fit Louise stupéfaite.

— Oui, pour l'Amérique. J'ai trouvé un brave homme... j'ai assez de la vie que je mène ; je veux me ranger. J'ai trouvé un brave homme qui m'emmène. Pas pour nous marier, vous comprenez ; mais ça ne peut rien vous faire, n'est-ce pas ?

Louise réprima un mouvement de colère ; une prudence instinctive lui conseillait de ne pas provoquer de scène dans l'endroit où elle se trouvait.

— Cela s'est décidé bien vite, dit-elle sèchement.

— Oui et non ; il y a longtemps que j'y pensais : ça s'est arrangé tout à coup. Ça ne vous fâchera pas si je ne retourne pas chez vous ?

— Non, dit Louise ; mais je n'ai pas d'argent sur moi pour vous payer ce que je vous dois ; je n'ai pas pris un centime. Venez ce soir, et nous réglerons votre compte.

— Eh bien, c'est ça ; je viendrai chercher mon argent sur les huit heures, et vous me donnerez un certificat.

Elle prononça ce mot d'une drôle de manière, avec une grimace de componction qui eût été très amusante, si, dans la disposition d'esprit où elle était, Louise n'y eût vu quelque chose de sinistre.

— Quand partez-vous ? demanda-t-elle.

— Oh ! pas tout de suite, dans une dizaine de jours.

Louise la regarda et vit quelque chose de faux dans le sourire qui accompagnait cette parole. Une idée lui vint subitement.

— Et votre malade, vous l'abandonnez ?

— Mais non ! c'est arrangé avec elle depuis hier soir ; je lui ai envoyé une amie à moi, ce matin, de bonne heure, pour qu'elle ne soit pas toute seule, la pauvre femme ! Elle me fait pitié.

— À ce soir, dit Louise, en prenant le chemin de l'escalier.

— À ce soir, ma petite dame ; pas avant huit heures.

— Bien, répondit la jeune femme, pensant à part elle qu'à ce moment elle ne serait pas seule, soit que Henri fût rentré, soit qu'elle fît venir Cécile ou madame Gardin. Elle avait peur de cette femme, peur de cette étrange maison, et poussa un soupir de soulagement quand elle fut dans la rue ; en se rendant compte de la figure qu'elle faisait avec son panier plein de sucre et de vin, elle haussa les épaules avec une raillerie amère.

Comme elle s'orientait devant la porte, elle vit un gardien de la paix, stationné un peu au-dessus, l'examiner soigneusement et s'arrêter comme pour l'attendre. Sans y prendre garde, elle passa devant lui et continua son chemin ; cependant, arrivée au détour de la rue, elle se retourna. Il la suivait de loin, sans affectation ; elle put s'assurer qu'il l'avait filée jusqu'à son domicile.

L'après-midi passa sans incidents ; vers trois heures, un bruit soudain, qui augmentait en s'approchant, gronda dans la cour et dans l'escalier. Louise se dirigea vers la porte, pour s'assurer que rien n'était arrivé à ceux qui lui étaient chers ; au moment où elle l'ouvrait, elle vit passer le concierge qui montait l'escalier au galop.

Il frappa à l'étage supérieur, cria de toutes ses forces : Mademoiselle Géromé ! puis redescendit en courant dans la cour, où une vingtaine de personnes s'étaient amassées.

— Chez le commissaire, dit-il hors d'haleine, et un serrurier.

— Qu'y a-t-il donc ? demanda Louise qui l'avait suivi avec le vague instinct qu'elle avait la clef d'un mystère.

— Mademoiselle Géromé est enfermée chez elle, personne n'est monté aujourd'hui, elle doit être morte.

— Ah ! fit Louise en pâlissant d'horreur, je comprends le voyage en Amérique !

On la pria d'expliquer ces paroles, mais elle refusa de rien dire jusqu'à l'arrivée du commissaire, qui apparut suivi d'un serrurier et de tout l'appareil usité en semblable cas.

Après les sommations, le serrurier s'approcha de la porte et l'examina.

— La clef n'est pas en dedans, dit-il, rien n'est plus facile que d'ouvrir.

Il ouvrit, poussa la porte avec précaution, et la bougie que tenait le concierge éclaira le corps insensible de la malheureuse fille. On la porta sur son lit et on dépêcha un exprès au docteur.

Il arriva bientôt, quittant sa consultation, vu l'urgence, et, dès les premiers éclaircissements qui lui furent donnés, il haussa les épaules.

— C'est un tour de la Nathalie, dit-il ; elle en a déjà fait un comme cela, à ma connaissance, – mais il n'y a pas eu moyen de

le prouver ; cette fois nous avons ce qu'il nous faut.

Il examina la potion : c'était un stupéfiant narcotique ; la dose était suffisante pour tuer un homme, mais l'excès du poison sur l'organisme débile de la jeune femme avait trompé les prévisions de Nathalie. Elle vivait encore, et le docteur insista pour un transfert immédiat à l'hôpital, où on pourrait la soigner plus complètement. Vers minuit, elle reprit connaissance et put raconter ce qui s'était passé, mais elle ne devait pas survivre à une telle secousse et mourut en effet deux jours après.

Tant que le commissaire avait rempli son office, Louise n'avait rien dit, craignant de se voir appelée à décliner publiquement son nom, – ce qui eût été pour elle l'humiliation la plus cruelle ; mais comme tout le monde redescendait l'escalier, elle appela le docteur et le fit entrer chez elle.

— Comment, vous êtes allée dans cette maison-là ? dit le brave homme quand elle eut terminé le récit de son excursion matinale. Vous êtes bien certainement la première honnête femme qui en ait franchi le seuil, et je ne crois pas que vous ayez jamais d'émules.

— Cela se peut, docteur, dit Louise en rougissant, mais il faudrait dire au commissaire ce que je viens de vous raconter.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas dit vous-même ? commençait le docteur… Il s'arrêta indécis, regardant la jeune femme.

— Parce que, je ne puis pas dire mon vrai nom devant tous ces gens qui me croient mariée, fit la pauvre enfant en baissant la tête pour cacher ses yeux pleins de larmes.

— Je vais arranger cela ; vous signerez votre déposition en particulier. Il faudrait tâcher d'attraper ces coquins, si c'est encore possible.

Il sortit, et une heure après, la fameuse maison peinte à la chaux était cernée, mais il n'y avait plus personne. Cependant quelques indices permirent d'étendre le cercle des recherches ; Nathalie n'avait pas encore eu le temps de partir pour l'Amérique, et le lendemain elle alla coucher en prison avec quelques-uns de ses « amis ».

À son retour, le soir, Henri fut bien surpris d'apprendre ce triste drame, mais il fut plus étonné encore du rôle que Louise avait joué, sans se douter de quelle importance était sa démarche.

— Pourquoi ne l'as-tu pas dit tout de suite ? fit-il avec reproche ; tu aurais fait gagner du temps !

— Sous quel nom ? demanda Louise. Il baissa la tête et n'insista pas.

Cette situation devenait de plus en plus pénible ; son oncle se montrait plus affectueux qu'il ne l'avait jamais été : avec la câlinerie des égoïstes qui ont peur de rester seuls, il inventait mille manières de retenir le jeune homme auprès de lui. Celui-ci, manquant d'énergie pour se défendre contre un tel accaparement, souffrait en lui-même du chagrin que ressentait Louise, sans pouvoir s'arrêter à une solution quelconque ; si bien que, malgré l'affection réelle qu'il ressentait pour ces deux êtres, il en était venu presque à désirer une catastrophe qui, de façon ou d'autre, mît fin à son insoutenable embarras.

Chapitre 34

Le destin le satisfit bientôt.
Le printemps revenait, mais froid, inégal et fantasque, avec des recrudescences de gelée, suivies aussitôt de dégels subits et extraordinaires ; tout Paris avait mal à la gorge, et dans les hôpitaux d'enfants la mortalité était effroyable. La diphtérie s'abattit moins sur Montmartre que sur la ville même, mais, en revanche, le croup y fit de nombreuses victimes. La cité Ménard avait été épargnée jusqu'à la fin de mars, quand une nuit madame Gardin fut réveillée par un aboiement rauque qu'elle connaissait bien.

Sautant au bas du lit, elle courut au berceau de son gros Pierrot : deux fois déjà il lui avait fait de ces frayeurs, qui s'étaient promptement dissipées ; mais, cette fois, l'enfant était très rouge ; il toussait en dormant et portait sans cesse ses deux mains à son cou comme pour arracher un lien qui l'aurait étouffé. D'un coup d'œil sa nourrice vit que c'était sérieux.

— Ma Nini, dit-elle à voix basse, lève-toi et habille-toi chaudement.

Dans l'ombre du lit, la petite fille, aussitôt réveillée, leva la tête et regarda sa mère avec des yeux intelligents qui disaient tant de choses. Elle n'attendit pas d'autres explications et se leva à la hâte, attachant soigneusement les lacets de ses brodequins et les cordons de ses jupons. Quand elle fut prête, elle se mit en face de sa mère, la main sur le berceau du petit malade.

— C'est le croup, dit madame Gardin ; va réveiller madame Leclerc pour qu'elle vienne chercher sa petite.

Sans lumière, comme un jeune chat, la fillette gravit l'escalier et reparut presque aussitôt suivi de Henri, qui se sentait réellement père pour la première fois à la pensée du danger de son enfant. Sans demander d'explication, il enleva la fillette endormie dans ses bras, et il se préparait à emporter aussi les couvertures, quand madame Gardin l'arrêta.

— Rien de ce qui est ici, dit-elle ; vous emporteriez la maladie.

Effrayé de ce calme plus qu'il ne l'eût été d'un bruyant chagrin, Henri se hâta de rentrer chez lui avec la petite Geneviève, que Louise débarrassa aussitôt de tous ses vêtements, pour lui en mettre d'autres, trop grands, préparés d'avance pour l'avenir. Ce qu'elle avait porté fut attaché dehors à la fenêtre.

Quand la porte se fut refermée sur Henri, madame Gardin regarda sa fille avec une sorte de commisération.

— Je ne puis pas le quitter, dit-elle ; va-t'en chercher le docteur, et tu ne rentreras pas ici ; tu iras chez mademoiselle Cécile.

Noémi, toujours silencieuse, ouvrit la porte et l'instant d'après se trouva dans la cour.

La neige tombait épaisse et lourde ; ses flocons serrés couvraient le sol, et la trace des pas de ceux qui étaient rentrés les derniers ne se voyait déjà plus. La petite se dirigea vers la loge du concierge, expliqua son affaire et se fit ouvrir la porte.

Le concierge, ému de pitié, lui proposa d'aller chercher le docteur lui-même, mais Noémi ne voulut pas.

— Maman m'a dit d'y aller, répondit-elle.

Laissant la grille tout contre, afin de ne pas attendre en rentrant, elle descendit avec précaution, pour ne pas tomber, la pente glissante de la butte. Les flocons se faisaient plus rares, et ils cessèrent bientôt de tomber. Noémi alors se hasarda à marcher plus vite. Pour se reconnaître, elle regardait toutes les portes, car, dans les rues désertes et recouvertes du même linceul blanc, elle avait perdu ses points de repère.

Elle n'avait pas peur pour elle, mais elle avait froid et tressaillait de temps en temps, pensant au petit frère qui avait le croup. On en meurt, du croup, elle le savait, puisque sa mère le lui avait dit, et la pensée que le docteur empêcherait Pierre de mourir l'empêchait d'avoir peur de tout ce qui n'était pas le croup.

Qu'elles étaient vastes, larges et longues, ces rues toutes blanches, à peine marquées de place en place par le pied d'un passant ! Les maisons étaient hautes et noires ! Pas de fenêtres éclairées, même dans les mansardes, tout là-haut, où l'on se couche si tard, où l'on se lève si matin, que le rêveur se demande parfois si c'est bien la peine de se coucher pour dormir si peu de temps. Personne dans les rues, pas de chiens, rien ; la station des voitures brillait comme un œil ouvert dans la nuit et disait trois heures et demie… Noémi se sentit réchauffée à la vue de cette lumière, et elle courut bravement jusqu'à la porte du docteur.

Elle y était allée plus d'une fois, mais jamais le soir ; cependant elle connaissait la maison, jeta le nom à la concierge et sonna au second. La bonne vint ouvrir avec une lumière en se frottant les yeux et, ne voyant personne, allait refermer la porte avec

humeur, quand la voix de Noémi attira son regard plus près de terre.

— Le docteur Régnier, s'il vous plaît, madame, dit la petite fille : le petit frère a le croup. Je suis la fille de madame Gardin, de la cité Ménard.

— Seigneur ! s'il y a du bon sens à faire courir un enfant de cet âge-là, la nuit, dans la neige ! grommela la bonne. Est-ce qu'il faut que monsieur y aille tout de suite ?

— Tout de suite, répéta Noémi ; c'est le croup.

La bonne, qui aimait ses maîtres et qui aimait aussi l'enfance, hésita avant de réveiller le médecin.

— Il est rentré si tard, disait-elle avec regret ; il n'y a peut-être pas deux heures qu'il est couché…

Elle regarda la petite fille, qui attendait, pâle d'angoisse, craignant de recevoir un refus, et brusquement elle la fit entrer dans le cabinet du docteur, où une bûche bien enterrée dans la cendre brûlait doucement toute la nuit, puis, l'enlevant de terre, elle lui essuya les pieds dans les plis de son jupon.

— Toute trempée, la pauvre petite ! Ah ! il y a des malheurs en ce monde ! Je m'en vais toujours en parler à monsieur. Ne bouge pas.

Elle laissa Noémi toute seule et sans lumière dans le cabinet tendu d'étoffes sombres, où le foyer n'éclairait qu'un tout petit point d'un rouge terne et comme endormi. La petite fille, troublée par ses émotions, vaincue par la double somnolence de la neige et de la tiédeur qui faisait contraste avec le froid du dehors,

se laissa engourdir sur le tapis, devant le feu, dans une espèce de rêve.

Une lumière la réveilla bientôt, et elle vit le docteur debout devant elle qui la regardait avec une pitié profonde. Il avait l'air très grave et tenait à la main une boîte recouverte de chagrin.

— Allons, fillette, dit-il, viens avec moi.

Il lui prit la main et ils sortirent. La neige soulevée par le vent du nord volait dans les rues en tourbillons glacés, la respiration devenait de plus en plus pénible en montant la rue de Ravignan ; le docteur sentait l'haleine de la petite fille devenir plus courte et plus oppressée.

— Ça sera joli si celle-là attrape aussi le croup, dit-il à demi-voix. Se penchant vers Noémi, il l'enleva, l'assit sur son bras et continua de monter sous le double fardeau de son asthme et de Noémi. Le temps et le chemin leur parurent longs ; enfin ils arrivèrent ; Régnier mit l'enfant à terre, et elle courut en avant pour l'annoncer.

Le petit garçon suffoquait ; les remèdes prescrits en pareil cas furent employés et amenèrent un soulagement momentané, mais sans que le docteur en tirât un augure favorable ; il indiqua un traitement énergique et monta chez Henri Leclerc, pour s'assurer que la petite Geneviève n'avait contracté aucun germe de la terrible maladie.

Il trouva les parents debout ; ils l'attendaient avec angoisse, se demandant si l'hôte terrible n'allait pas aussi visiter leur maison. L'examen du docteur les rassura, et leur inquiétude se porta aussitôt sur le petit garçon que tout le monde aimait dans la cité.

— Il est très malade, répondit le docteur, dont le visage devint soucieux. S'il ne survient rien d'imprévu, il faudra faire l'opération.

— Quelle opération ? demanda Louise en serrant sur son cœur avec effroi sa petite fille endormie.

— La trachéotomie ; cela ne vous dit rien ? Il faudra lui faire un petit trou dans la gorge et y introduire un tuyau de plume pour que l'air arrive à ses poumons d'une manière artificielle ; sans cela il mourra étouffé.

— Cela réussit ? demanda Henri en frissonnant.

— Parfois. Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est qu'ici le croup est d'une mauvaise espèce.

— Contagieux ?

— Très contagieux.

— Il y a du danger pour vous ?

Le docteur ne répondit pas sur-le-champ.

— Oui, dit-il d'une voix extraordinairement grave.

— Et vous le ferez ? demanda Louise palpitante. Elle regardait cet homme avec un respect qui ressemblait à de la religion.

— Je serais un singulier médecin si je ne le faisais pas, répondit Régnier pensif. Cependant j'avoue qu'on réfléchit avant de tenter ces choses-là.

— Mais il n'y a pas de danger de mort ? insista Henri très ému lui-même.

— L'hiver dernier un interne de l'Enfant-Jésus est mort de la diphtérie ; – il y a trois mois un jeune médecin a succombé de même. C'est notre champ d'honneur, à nous autres.

Il s'était levé, et il s'aperçut alors que Noémi, renvoyée par madame Gardin, s'était glissée derrière lui et l'écoutait ; il lui mit la main sur la tête et regarda d'un air rêveur dans les yeux de l'enfant.

— Êtes-vous sûr au moins de sauver le petit ? demanda Henri.

— Pas sûr du tout. Si on était sûr, ce serait trop beau.

— Et vous n'hésitez pas ? Vous…

Henri se tut, suffoqué par cette manifestation du devoir à laquelle il n'avait jamais songé.

— Jeune homme, dit le docteur, sans quitter de la main le front de Noémi, – rappelez-vous qu'on ne doit jamais hésiter à faire son devoir ; il n'y a pas de considération de santé, de fortune, de famille, qui puisse vous arrêter… Notre devoir à nous, médecins, c'est de faire de notre mieux pour guérir nos malades ; – le vôtre, à vous, pères de famille, c'est de donner à vos enfants tout ce que vous pouvez : le nom, l'honneur, l'éducation… C'est tout simple, – et celui qui n'agit pas ainsi n'est pas un honnête homme.

Henri baissa la tête ; il se sentait directement atteint, et cependant il ne ressentait pas d'irritation contre cet homme qu'il trouvait grand.

— Il n'est pas besoin de tant de phrases, reprit le docteur, tout le monde sait cela. Adieu, mes amis ; je reviendrai dans l'après-

midi, mais je pense que vous pouvez être tranquilles. Je voudrais bien en dire autant de l'enfant qui est en bas. Qu'est-ce que tu fais là, toi, Noémi ? on t'avait dit de monter chez Cécile.

— Je n'avais pas envie de la réveiller si matin, monsieur Régnier, répondit la petite, et puis je voulais savoir ce que vous disiez du petit frère.

— Elle connaît déjà les façons du médecin, fit le docteur avec un sourire. Allons, va là-haut et n'en redescends que quand je le permettrai.

Il se dirigeait vers la porte, quand Henri lui barra le passage en lui tendant la main.

— J'ai l'intention d'être un honnête homme, dit-il d'un ton grave ; voulez-vous me faire l'honneur de me donner la main, docteur ?

Régnier prit la main qui lui était offerte et la serra vigoureusement, puis sortit sans ajouter un mot.

q

Chapitre 35

Le lit du petit malade avait été tiré près de la fenêtre pour plus de clarté ; les rideaux relevés, la table couverte d'un linge blanc, la boîte d'instruments, la cuvette pleine d'eau tiède, tout cet attirail de l'opération imminente mettait la mort dans l'âme de madame Gardin. Elle aimait son Pierrot de toutes ses forces, peut-être autant que sa propre fille. Était-ce au souvenir de l'enfant mort qu'il

avait remplacé, était-ce tout simplement pour les soins et les peines qu'il lui avait coûté, elle ne s'en inquiétait guère : elle l'aimait, voilà tout, et elle eût consenti à tous les supplices pour être assurée qu'il vivrait.

Le docteur vint, avec un aide ; il était sérieux, mais sans tristesse : ce n'était pas la première fois qu'il regardait la mort en face, et elle ne lui paraissait pas plus effrayante ce jour-là que les autres. Avec son calme ordinaire, il accomplit sa terrible besogne et, le tube étant placé, il regarda l'enfant. La respiration ne s'établissait pas suffisamment, la mort était imminente… le docteur pâlit un peu, sembla se recueillir en lui-même, puis, se penchant sur le petit garçon, il souffla vigoureusement dans le tuyau.

L'aide avait réprimé un léger cri. Madame Gardin, blême et muette, ne quittait pas l'enfant des yeux. – Régnier souffla une seconde fois, plus fort, plus longtemps, touchant le tuyau des lèvres, afin que l'air pénétrât tout entier dans les poumons. La face congestionnée du petit se détendit faiblement ; il respira de lui-même et remua presque imperceptiblement.

— Je crois que nous le tirerons d'affaire, dit simplement le docteur. Il ne faut pas toucher à ce que je viens de lui mettre : la gorge a l'air en assez bon état ; – je reviendrai ce soir.

Il termina l'opération comme à l'ordinaire, se lava les mains et redescendit vers sa maison, avec son aide, qui portait la boîte ; mais, avant de rentrer, il voulut faire un tour de promenade pour chasser les miasmes qu'il pouvait avoir emportés dans ses vêtements.

Au bout d'un quart d'heure de marche, il éprouva une sensation étrange à la gorge, sensation qui, au lieu de diminuer, s'ac-

croissait avec une rapidité surprenante.

Il s'arrêta et regarda le jeune homme qui l'accompagnait :

— J'ai mal à la gorge, dit-il.

Sa voix était toute changée ; l'interne le regarda avec attention, leurs yeux se comprirent, et Régnier dit : – Rentrons.

Dans l'antichambre, ils trouvèrent les enfants qui revenaient d'une courte promenade ; un rayon de soleil avait fondu la neige de la veille et tout paraissait lumineux et gai. Ils se précipitèrent sur leur père qui les adorait et qui les comblait de caresses, – mais il les écarta du geste sans les toucher.

— Tout à l'heure, dit-il, et il passa dans son cabinet.

L'interne le suivait, inquiet de ce qu'il n'osait deviner ; Régnier lui fit signe de prendre un traité spécial sur une planche de la bibliothèque, s'assit, lut attentivement quelques lignes à un endroit que le matin même il avait marqué d'un signet et dit d'une voix tranquille :

— Je suis perdu.

Madame Régnier vint frapper à la porte du cabinet. Son mari fit un signe ; l'interne pâle, effaré, lui dit à travers la porte que le docteur était en consultation ; habituée à respecter le devoir professionnel, elle se retira, et le bruit de sa robe sur le tapis s'éloigna dans la direction de sa chambre.

Les deux hommes se regardèrent ; l'interne tremblait : le docteur était calme. Il écrivit deux courts billets et les remit à son aide :

— Ceci chez le médecin, dit-il, et l'autre chez mon notaire.

Quand le spécialiste arriva, le mal avait fait des progrès si rapides que les heures étaient comptées ; le notaire rédigea en quelques instants un testament clair et simple.

Il ne voulait pas croire à la destruction prochaine de cette intelligence ferme, de ce cœur brave et généreux ; Régnier semblait à peine malade, et pourtant les sommités de Paris, appelées à la hâte en consultation, ne purent que s'étonner de la résistance que sa robuste charpente apportait à la mort.

Il se refusa la suprême douceur de voir sa femme et ses enfants, sa femme qu'il aimait, pour laquelle il était un dieu ; il craignait que par la porte ouverte la contagion n'atteignît ces êtres si chers. Le lendemain soir, il mourut en pleine connaissance. Un de ses derniers gestes fut pour demander des nouvelles de l'enfant opéré, et il eut la joie d'apprendre qu'il l'avait sauvé.

Il léguait à ses enfants peu de fortune, mais un exemple qui vaut les plus riches héritages, et si quelqu'un trouve ceci romanesque, qu'il s'informe auprès des pauvres de Montmartre, qui ne l'ont encore ni remplacé ni oublié.

Trois mille personnes suivirent le cercueil quand il se mit en marche pour sa dernière demeure, et ceux qui ne pleuraient pas se contenaient par respect humain. Henri marchait derrière le cortège, pensant aux dernières paroles qu'il avait entendu sortir de cette bouche brave et loyale ; elles lui semblaient une sorte de prophétie, un ordre émané du destin ; il rapporta de ce pèlerinage le désir ardent d'être un honnête homme comme il l'avait promis au docteur, dans toute l'acception du mot.

Il arrive plus souvent qu'on ne pense qu'une parole emprunte ainsi aux circonstances qui l'accompagnent une gravité presque fatidique et qu'elle exerce une influence éternelle sur celui qui l'a reçue dans son cœur.

En revenant du cimetière, Leclerc rencontra Cécile qui sortait, tenant Noémi par la main ; elle avait demandé deux jours de congé pour s'occuper de la petite fille, qui ne dormait guère et ne mangeait plus depuis la maladie de son filleul. En deux mots, il lui raconta son dernier entretien avec le docteur, et quand ils furent seuls :

— Puisqu'il en est ainsi, lui dit-elle, pourquoi n'épousez-vous pas Louise ?

— Tout de suite ? demanda le jeune homme en hésitant.

— Certainement.

— Et mon oncle !

— Il ne le saura que si vous lui en parlez, du moins il feindra de l'ignorer, et puis qu'importe ? n'avez-vous pas une situation indépendante ? Croyez-vous que, pour flatter l'égoïsme de ce vieillard, vous deviez courir le risque de laisser votre enfant sans nom ! le docteur n'aurait pas hésité, lui.

Henri serra la main de Cécile et gravit son escalier. En entrant, il trouva Louise agenouillée auprès de Geneviève, assise dans une petite chaise et jouant avec elle. Le tableau était si joli, si plein de grâce touchante, que le père enchanté s'arrêta sur le seuil pour le regarder à loisir.

Louise se releva sur un genou et tourna la tête vers lui en souriant ; mais les yeux du jeune homme étaient enfin dessillés, il vit dans ce sourire toutes les tristesses contenues, toutes les craintes de la mère, toutes les larmes de l'amante résignée, et il comprit l'étendue de sa faute.

— Louise, dit-il en s'avançant vers elle et en s'agenouillant de l'autre côté de l'enfant, j'ai été très coupable envers toi et envers notre fille ; veux-tu m'épouser ?

La jeune femme le regardait, n'osant l'en croire ; il continua :

— Le docteur et Cécile m'ont fait comprendre ma faute ; pardonne-moi pour l'amour de tous deux !

Elle n'avait rien à pardonner, la pauvre femme, du moins elle avait tout oublié, et c'est elle qui le remercia d'un bienfait qui n'était que justice.

q

Chapitre 36

Le mariage eut lieu sans pompe ; l'assistance se composait uniquement des témoins, de Cécile et de Noémi, qui, depuis la maladie de son filleul, devenait triste et pâle ; elle avait reçu alors une secousse bien plus grave que personne ne l'avait supposé ; la mort du docteur l'avait aussi vivement frappée, et elle avait besoin de distractions que Louise s'efforça de lui procurer. Comme on sortait de l'église, Léonard s'aperçut que Noémi ne quittait pas la main de Pierre, qui, de son côté, se blottissait contre elle.

— C'est ton petit mari, hein ? dit-il en plaisantant.

Noémi regarda le gros garçon avec complaisance, baissa les yeux, rougit un peu et ne répondit rien.

— Si on ne dirait pas une petite femme ! dit le jovial lithographe. Mais tu es plus vieille que lui, ma pauvre fillette, tu ne pourras pas l'épouser !

— Est-ce que ça fait quelque chose ? demanda Noémi très sérieusement. Tout le monde éclata de rire ; la petite fille, rouge comme une pivoine, serra plus fort la main du garçonnet, et ne dit plus rien. Pierrot, fort bien remis de sa maladie, avait gardé une délicatesse de formes qu'il n'avait pas autrefois et qui lui donnait un air plus fin. D'ailleurs il était bien décidément l'enfant de la mère Gardin, car Linot venait d'être père une seconde fois, et, grâce à l'influence de sa femme, avec l'engouement qui faisait partie de son caractère, il n'avait d'yeux que pour son nouveau-né. Heureusement Pierrot ne manquait pas d'amis, et l'incurie de son père, qui, il faut le reconnaître, payait régulièrement sa pension, ne lui causait pas le moindre souci.

Les jeunes mariés s'étaient décidés à garder leur fille avec eux ; madame Gardin ne s'en était point formalisée, mais elle avait aussitôt cherché à combler le vide, elle ne pouvait plus vivre sans enfants à soigner : et, par un coup de fortune, elle avait trouvé deux jumeaux, si bien que la chambre du rez-de-chaussée se vit appliquer un treillis de fil de fer à demeure, pour empêcher les gamins de passer par la fenêtre, chemin plus court et infiniment plus agréable que celui de la porte.

Dans tout cela, Cécile était bien seule. Les lettres d'André, sa seule joie, étaient non pas très rares, mais courtes ; il était sur le

point de revenir en France et trouvait à grand-peine le temps de s'occuper de sa correspondance. Juin s'écoula, puis juillet, sans que la jeune ouvrière entendit parler de son ami ; elle ne le blâmait pas, trouvant la chose naturelle ; mais sa mélancolie résignée se changeait peu à peu en une tristesse douloureuse.

Trois ans et plus s'étaient écoulés depuis la mort de Maria ; elle avait alors des amis, des liens d'affection ou d'habitude. Était-ce sa faute si peu à peu tout s'était dénoué autour d'elle, si chacun avait trouvé un foyer pour lui seul, si les gens heureux n'avaient plus besoin de son aide ? Elle allait devenir une vieille fille comme sa tante Angèle ; mais Angèle avait Cécile à élever : Cécile n'avait personne ; personne que Noémi, qui n'était ni seule ni orpheline, et qui, malgré cela, était pour elle une petite amie, une sorte de consolation.

Elle pensait à ces tristes choses un dimanche après midi. Elle n'avait pas voulu descendre au jardin : la joie des autres lui faisait mal parfois, pas toujours, et elle se reprochait ce sentiment comme une marque de mauvais caractère ; mais elle ne pouvait le vaincre, et, ce jour-là, il lui paraissait encore plus douloureux que de coutume. On frappa à sa porte.

— Entrez, dit-elle machinalement sans se retourner. Ce ne pouvait être que Noémi ou Louise tout au plus. Et encore ! Louise, tout occupée de sa fille, avait bien rarement le temps de monter à la mansarde. N'entendant point résonner de voix connue, elle se retourna… et poussa un cri de surprise. André était là en costume civil, le visage empreint d'une sérieuse tendresse, et lui tendait les bras.

Elle s'y précipita sans hésitation. Après une si longue attente, on a bien le droit d'embrasser un ami !

Ils s'assirent en face l'un de l'autre et se regardèrent sans parler ; peu à peu les yeux de Cécile, d'abord pleins de larmes et fixés sur le visage du jeune homme, se troublèrent, et elle baissa la tête. Qu'avait-elle lu dans ceux d'André ? Ce ne pouvait être qu'une méprise. Elle le regarda pour s'en assurer.

— Oui, Cécile, dit-il doucement, c'est bien vrai ! je suis venu vous chercher.

Elle fit un petit mouvement ; mais il lui avait pris la main et la gardait dans la sienne.

— Il s'est passé bien des choses ; ma mère est morte, la maison de couture s'en va à vau-l'eau ; voulez-vous la diriger ? je vous l'offre de bon cœur.

Elle retira sa main malgré lui et le regarda avec incrédulité. À elle, une maison qui valait peut-être cinquante ou soixante mille francs ? Il avait cependant l'air sérieux.

— Je ne puis, dit-elle, accepter un pareil présent de personne…

— Pas même de moi !

— Surtout de vous ! Que penserait-on de moi ?

— Et si la maison restait sous le nom de madame Simon ! si vous preniez le propriétaire pour mari !

Elle ferma les yeux pour savourer une joie indicible ; c'est alors qu'elle s'aperçut combien elle avait espéré sans le savoir.

— Vous ne pouvez pas épouser une ouvrière, dit-elle faiblement.

— Vous ne me disiez pas cela il y a trois ans, répondit gravement André en reprenant sa main ; serait-ce que vous êtes généreuse aux autres et cruelle à vous-même ? Laissez-vous être heureuse, Cécile ; vous l'avez si bien gagné !

Elle n'avait plus rien à répondre ; – c'est vrai qu'elle l'avait bien gagné ; aussi fut-elle heureuse d'un bonheur que ne connaissent pas ceux qui n'ont jamais eu de chagrins.

Deux ou trois jours après leur mariage, comme ils se promenaient sur le boulevard, ils rencontrèrent un vieillard qui marchait la tête basse, les mains enfoncées dans ses poches, suivant sa pensée avec un air de fureur concentrée. En les apercevant, il tressaillit, les examina avec un sourire amer, et dit à demi-voix : Malheur aux riches !

C'était le père Beaudoin.

André ne le revit plus qu'une fois. C'était au lendemain de la Commune, sur une barricade : il était mort.

Léonard a une demi-douzaine d'enfants. Noémi a été marraine du premier-né de Cécile ; mais elle continue à préférer son filleul Pierre Linot.

q

Une édition

Achevé d'imprimer en France le 5 Novembre 2016.

Sources et licence

Texte : https://www.bibebook.com/greville_henry_-_cite_menard/index.html. Domaine public ; édition Bibebook sous licence CC BY-SA 3.0 FR. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.